

U.Z. de MANTEUFFEL

LORA

traduit
par M. Chevalier



COLLECTION FAMA

Bibliothèque de la " Mode Nationale "

L. DEMUYLDER, Directeur, 94, rue d'Alésia, PARIS

LA COLLECTION FAMA est l'admirable Collection de Romans pour la Famille et les Jeunes Filles. Son format élégant permet de glisser ses volumes dans un sac à main ou une poche, de les placer sur une table de salon ou comme ouvrage de chevet, d'en faire un compagnon de voyage ou de promenade.

LA COLLECTION FAMA est la plus lue et la plus appréciée pour sa haute tenue littéraire, pour le talent de ses auteurs, choisis soigneusement parmi les plus délicats et les plus moraux de notre époque, pour le charme captivant des œuvres publiées. Les mères de famille soucieuses de compléter l'éducation de leurs filles leur mettront en mains ces récits charmants, gracieux ou instructifs, capables d'élever l'âme et de la retenir dans la voie du bien, en lui montrant de nobles exemples.

LA COLLECTION FAMA présentée sous une couverture artistique en trichromie, constitue, en même temps qu'un régal pour l'esprit et un charme pour les yeux, l'admirable Bibliothèque rêvée de toute femme ou jeune fille élégante.

DEUX VOLUMES CHAQUE MOIS

Chaque volume, de 200 pages environ, est en vente partout 1 fr. 50. Franco contre mandat-poste de 2 fr. à M. DEMUYLDER, Directeur, 94, rue d'Alésia, Paris-14^e.
Trois volumes au choix : 5 francs.

ABONNEMENTS

Contre **17 francs**
vous recevrez sans frais et sans aucun dérangement

12 ROMANS NOUVEAUX
soit : 2.300 pages — 90.000 lignes
de Lecture attrayante
à raison de 2 nouveautés par mois.

Contre **30 francs**
vous recevrez sans frais et sans aucun dérangement

24 ROMANS NOUVEAUX
soit : 4.500 pages — 175.000 lignes
de Lecture attrayante
à raison de 2 nouveautés par mois.

BIBLIOTHÈQUE UTILITAIRE de la *MODE NATIONALE*

LE TRÉSOR DU FOYER

MÉTHODE de COUPE méthodique et pratique de JEANNE LESUEUR. 1 volume illustré. . . 3 fr.

LE HOME (agencement et bonne tenue d'un intérieur). Un fort volume avec illustrations. . . 5 fr.

MANUEL de CUISINE SIMPLE, par RENÉ ADRY. Bien que des recettes claires et expérimentées. 3 fr.

Les MIRACLES de l'AIGUILLE (Linge et Vêtements). Complément indispensable du Home . . . 5 fr.

LES MILLE et UN SECRETS de la MÈNAGÈRE

Le titre de ce nouveau volume est à lui seul tout un programme . . . 5 fr.

(Prochainement) HYGIÈNE, SANTÉ, BEAUTÉ

Tous les Secrets, toutes les Recettes à l'usage de toutes 5 fr.

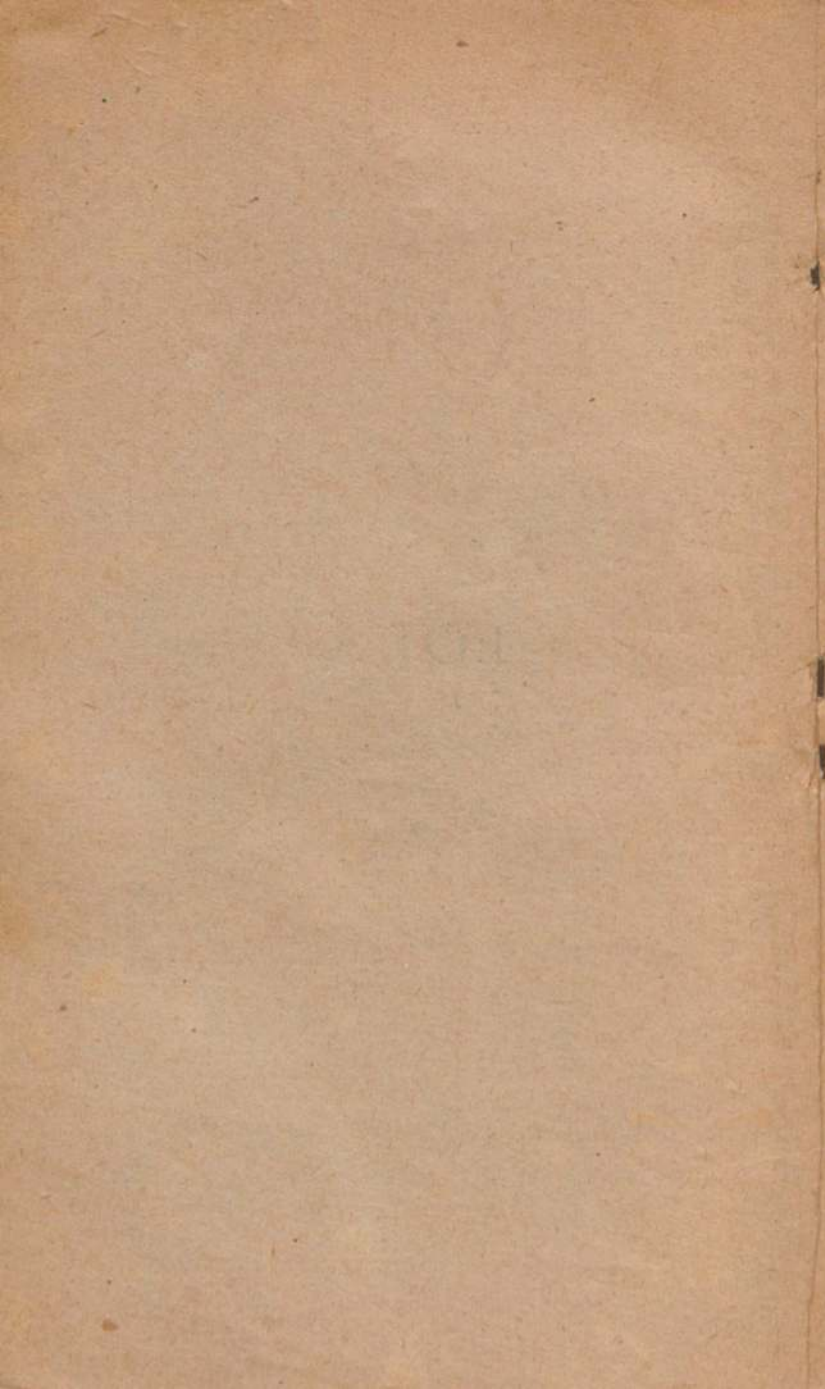
Nouvelle Collection *Les PATRONS FAVORIS* Spéciale pour les Doigts de Fées

Ouvrages de Dames, Filet brodé, Tricot et Crochet, Broderies pour Robes, etc. n^o c.

AUCUN ENVOI N'EST FAIT CONTRE REMBOURSEMENT
Compte chèques postaux : PARIS 176-50

C 907675

LORA



c90767

U.-Z. DE MANTEUFFEL

LORA

TRADUIT

PAR A. CHEVALIER



ÉDITIONS DE LA "MODE NATIONALE"

L. DEMUYLDER, Directeur

94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)

1926

L O R A

CHAPITRE PREMIER

Entre le large fleuve qui roule avec lenteur ses flots calmes à travers de fertiles prairies, et la capitale élégante d'un des États du Centre de l'Allemagne, s'étendent de vastes forêts domaniales, large tapis d'un vert sombre, s'allongeant à perte de vue.

A une demi-heure environ de la petite ville et du château d'Ulmenau, non loin du pont de pierre qui enjambait le fleuve, on voyait, sur la limite des grands bois, une vieille maison forestière, basse, grise, au large toit et aux massives cheminées de pierre. C'était un antique logis, que précédait une pelouse ombragée de deux chênes plusieurs fois centenaires, et entourée par des écuries et des granges ; ses pignons pointus se couvraient d'une abondante végétation de mousses et de linches. L'habitation se trouvant sur les bornes extrêmes de la propriété fiscale, l'administration avait depuis longtemps résolu en principe qu'elle serait vendue, et que le garde général transporterait sa résidence dans la petite ville voisine.

En attendant, le nouveau bâtiment inachevé et la maison des bois ni démolie ni vendue, la vigne vierge et le chèvrefeuille continuaient à grimper follement le long de ses murs et de ses larges fenêtres. Ce jour-là, il faisait un temps délicieux ; un vent d'est, doux et chaud, apportait des prairies voisines l'odeur des foin coupés. Devant la maison, sur un banc de pierre, deux jeunes gardes, et, près d'eux, un basset aux jambes torses, se reposaient au soleil. Une femme en robe claire apparaissant sur le seuil, des chiens s'élançèrent de tous les coins de la cour, pour venir caresser leur maîtresse.

— Mon mari revient-il bientôt, Jochen ? — demanda-t-elle au vieux cocher qui traversait la pelouse. Il ôta sa casquette et secoua la tête.

— Le maître est allé au château d'Ulmenau ; il ne reviendra pas tout de suite, Madame.

— Encore ! Est-ce que mon oncle l'a fait appeler ?

— Bien sûr! Le valet de chambre est venu. M. le baron voulait demander conseil à M. l'inspecteur sur une bâtisse.

Sous les vieux chênes de la pelouse était rassemblé tout un mobilier de jardin, et un ouvrage, un livre, des coussins, montraient que la jeune femme venait seulement de s'en éloigner. Elle reprit sa place, et se remit à travailler. Son fin visage pâle, les plaques roses et transparentes de ses joues, ses yeux brillants et son corps trop frêle laissaient soupçonner une santé bien délicate. Elle paraissait très fatiguée et toussait de temps à autre; mais son visage avait une expression de paix sereine, et il s'anima d'un sourire ravi, lorsque, par la porte restée ouverte, s'avança un homme de haute taille, vêtu d'une jaquette vert sombre, avec un chapeau de feutre à larges bords, et une courte pipe aux lèvres. Un chien d'arrêt blanc et fauve le suivait. C'était une sympathique figure, respirant la santé et l'énergie, et s'harmonisant si bien avec son cadre de sapins et de chênes, qu'on eût dit cet homme créé tout exprès pour être le maître de ces bois. Son visage brun, encadré d'une barbe épaisse, s'inclina gaiement vers celui de la jeune femme, qui porta à ses lèvres avec une tendresse caressante la forte main de son mari.

— Tu sembles mieux, aujourd'hui, Alice; c'est le soleil!

— Je crois que c'est ta chère présence, mon sévère maître et seigneur. Tout à l'heure, je me sentais absolument à bout de forces, par suite du zèle imprudent avec lequel j'avais inspecté mon armoire à linge. Tu as été à Ulmenau? Mon oncle va bien?

— Non, et il est d'humeur assez féroce... Il voulait me demander avis sur l'endroit où il pourrait bâtir une distillerie, et il s'est tout à fait mis en colère, quand je lui ai dit que mon avis était de n'en point bâtir du tout.

— Et quelle a été la conclusion? Je suis sûre qu'Hubert, le dompteur de lions, a cette fois encore exercé son influence magnétique!

— Le pauvre homme a en effet abandonné son projet; mais peu s'en est fallu qu'il ne pleurât de dépit.

— Vois-tu! s'écria Alice, triomphante. Je crois qu'il dresserait une échelle pour monter dans la lune, si Hubert Ryssberg le lui disait.

— Hum! je ne suis pas autrement fier de mon pouvoir, d'autant que cela fait causer le public d'une manière fâcheuse. Mais il faut bien s'y résigner.

Il s'étendit dans un fauteuil de paille, jeta son chapeau

sur la table, et passa les doigts dans ses cheveux bruns et épais. Alice avait une nature trop calme, elle se sentait trop sûre de la constante et profonde affection de son mari, pour songer jamais à un rapprochement entre sa propre jeunesse déjà fanée, et cette vigueur et cette beauté dans tout leur épanouissement, ces traits fiers, auxquels la résolution et la bonté donnaient un si grand charme. Leur bonheur avait été complet depuis le jour où il l'avait amenée dans sa maison, et durant ces cinq années, l'harmonie de leurs âmes les avait conduits à une union absolue.

— Alice, les ombres grandissent, et les chiens nous supplient de faire notre promenade ordinaire; on coupe les foins dans les prairies de Schwalbenhof.

Elle se leva avec empressement, car elle n'aimait rien tant que de parcourir le soir, appuyée à son bras, les allées de la forêt.

Au coin de cette forêt s'élevait un autre groupe de vieux chênes, sous lesquels un banc de mousse invitait à se reposer. De là, on jouissait d'une vue assez bornée, mais agréable. Quand le garde général et sa femme furent arrivés en cet endroit, ils entendirent à quelque distance une voix d'enfant, pure comme un son de cloche, qui chantait, sur un air mélancolique évidemment improvisé, ces vers de H. Heine :

Chansons et rêveries,
Je porte votre deuil.

— Mon Dieu! Élisabeth, qu'est-ce que les pinsons et les roitelets vont dire de cette musique lamentable! s'écria Alice en riant, lorsque la chanteuse déboucha entre les noisetiers, une toute jeune fille aux grands yeux noirs baissés, qui s'arrêtait, un peu timide et embarrassée.

— Oh! de grâce, ne riez pas! fit-elle, rougissante; ces vers sont si poétiques, je n'y vois rien de ridicule!

— Où les as-tu découverts? demanda Alice, mettant un baiser affectueux sur cette tête blonde.

— Dans la bibliothèque de maman, un vieux livre relié en rouge! Il y a dedans des vers ravissants; j'ai lu hier jusqu'à minuit.

— Et les devoirs d'anglais et de français?

— Il n'est plus question de cela. Maman, le pasteur et le maître d'école, pour mon jour de naissance, ont solennellement déclaré mon éducation achevée. Je vais pouvoir sou-

lager maman dans ses occupations de ménage; elle m'a hier confié le poulailler, le colombier, et les fleurs du jardin.

— Et en donnant à manger à vos dindons, vous leur déclamez les vers de Heine?

— Alice! dis-lui de ne pas me taquiner! supplia Élisabeth, à demi-voix. J'apprendrai vite à être soigneuse et à aider ma pauvre maman. Sitôt que je serai plus capable, je me chargerai de l'étable.

— Pauvre Lise! voilà ce qui s'appelle de l'héroïsme! Et cette vache rouge qui te fait si grand peur? Vrai! tu ne m'as pas encore l'air faite pour l'étable et la grange, répliqua Alice, en jetant un regard incrédule à cette enfant délicate et rêveuse, qui appuyait la tête sur son épaule.

Tous trois reprirent tranquillement le chemin du Waldhof, où Élisabeth voulut dire bonjour au chevreuil dans sa maisonnette, au renard à la chaîne, aux chiens, et à Murillo, le gros chat noir, avant d'entrer dans la salle.

C'était la pièce la plus agréable qu'on pût imaginer, vaste, peu élevée d'étage, avec un énorme poêle de porcelaine verdâtre, entouré d'un banc de chêne poli, des boiseries sombres, et de vieilles gravures de chasse aux murailles, que garnissait en outre une double rangée de superbes bois de cerfs. Dans un coin tintait une grosse horloge, les fenêtres étaient remplies de fleurs.

Personne ne savait comme Alice donner un charme intime et bienfaisant à son intérieur, et y répandre une poésie cachée, embellissant les choses les plus simples; mais aussi, nul ne savait mieux que son mari en jouir avec reconnaissance, et se prêter, d'une humeur toujours égale, à cette idéalisation de la vie quotidienne. La santé chancelante d'Alice l'enchaînait sur son canapé, d'où elle dirigeait son ménage avec une prévoyance tranquille, et ce canapé devenait un centre autour duquel se réunissaient volontiers les amis et les hôtes. Lorsqu'Hubert rentrait, son grand plaisir était de s'asseoir, à la manière de ses gardes, sur le banc du poêle, et de regarder cette salle, éclairée par la forme blanche de sa femme d'une lumière encore plus vive que celle de la fenêtre basse, encadrée de feuillage. En hiver surtout, on se sentait bien là, quand les flocons de neige dansaient au dehors, et que Murillo venait se frotter aux bottes de son maître, tellement gâté qu'Alice n'osait se plaindre de ce qu'il négligeait la chasse aux souris.

Ce soir-là, Alice et Élisabeth causaient à demi-voix dans

l'embrasure de la fenêtre. Ryssberg alluma sa pipe en promenant autour de lui un regard tellement satisfait que sa femme lui demanda :

— Hubert, crois-tu qu'il y ait au monde un homme plus heureux que toi?

— Pas beaucoup, et il n'y en aura plus un seul, quand tu seras guérie, répliqua-t-il, avec élan.

En effet, Hubert Ryssberg était un de ces élus pour qui tout est facile dans la vie. Il avait toujours obtenu ce qu'il désirait, parce qu'il ne désirait rien d'impossible. Le possible, il est vrai, s'étendait loin. Tout enfant, il soumettait ses camarades à sa volonté, sans se donner pour cela la moindre peine. Il possédait, même sur les animaux, une singulière influence qui l'avait fait surnommer « le dompteur ». Quelle était donc sa puissance? Alice avait souvent débattu cette question avec elle-même, depuis qu'elle voyait un vieillard, dont le cœur endurci avait jusque-là résisté à toutes les affections, subir passivement cet indéfinissable empire.

Bien des choses sommeillaient en Ryssberg, que lui laissait ignorer sa vie uniforme : des capacités qui se trouvaient sans emploi, des passions que rien n'éveillait. Sorti d'une de ces vieilles et opulentes familles des anciennes villes libres, auxquelles on donne le titre de « patriciens », il avait pu choisir sa vocation, et n'avait jamais connu un souci d'argent. Son mariage s'était arrangé de lui-même avec la première jeune fille bonne et jolie que le destin lui avait fait rencontrer.

Sur sa physionomie, on lui aurait au contraire prophétisé un roman orageux, presque tragique, et lorsque la comtesse Alice Rohrbach, en visite chez son tuteur, le baron Stauffen, se vit prescrire par le médecin des promenades en forêt, toutes les mamans de la petite ville d'Ulmenau s'empresèrent de chuchoter entre elles que si le beau garde général devait lui en faire les honneurs, le résultat était facile à prévoir et que l'oncle Stauffen, fort entiché de noblesse, ne donnerait jamais son consentement. Bref, on composait déjà tout un drame, dans lequel la comtesse Alice mourait de désespoir et Ryssberg ne se consolait pas de sa perte.

Qu'en advint-il? Les choses se passèrent le plus tranquillement et le plus prosaïquement du monde. Lorsque Ryssberg sentit que la présence d'Alice à son foyer lui ferait la vie encore plus heureuse, il alla tout droit demander au

baron Stauffen la main de sa nièce orpheline. — Le baron Stauffen répondit qu'il refusait? Pas du tout, il répondit que Ryssberg avait vaincu ses préjugés, et qu'il était charmé de l'accepter pour neveu.

Ceux qui connaissaient l'histoire de la famille Stauffen pouvaient seuls mesurer la victoire qu'avait ce jour-là remportée « Hubert, le dompteur ».

CHAPITRE II

— Cesse de travailler, Lora, tu te fatigues les yeux!

— Et la tête! murmura la jeune fille, dont la main pressait son front brûlant. Elle repoussa la petite table, sur laquelle s'étalait un éventail fraîchement ébauché.

C'était dans une des rues les plus bruyantes de la grande ville; mais le bruit ne montait pas jusqu'à la mansarde, si petite qu'elle se reflétait tout entière dans le cadre étroit de son unique glace: l'armoire vitrée et sa garniture modeste de tasses et d'assiettes dépareillées, le dur canapé de crin et l'antique secrétaire. Devant ce dernier, était assise une femme déjà mûre, occupée à corriger une pile de cahiers de classe. En dépit de la pauvreté de son costume, on reconnaissait, dès le premier coup d'œil, qu'elle appartenait aux rangs supérieurs de la société. Un chagrin profond l'avait vieillie avant l'âge, car ses cheveux étaient presque blancs et sa figure avait une expression de souffrance et d'abattement.

— Faut-il faire le thé ou veux-tu encore attendre, maman? demanda la jeune artiste, dont le regard, dirigé vers la fenêtre, alla se heurter au toit élevé de la maison d'en face.

— Je suis prête, répondit la mère, avec un soupir. Lora, arriverons-nous cette fois à avoir l'argent du loyer?

— Nous l'aurons, puisqu'il le faut! dit la jeune fille, et après cette réplique résolue, elle s'absorba dans ses préparatifs, étendit la nappe sur la table, disposa les tasses. Elle faisait tout avec une brusquerie énergique, qui ne montrait pas à leur avantage ses formes encore anguleuses d'enfant grandie trop vite. Hélas! Lora n'était pas « une rose en bouton » mais une fillette franchement laide, maigre, jaune, les coudes pointus, la chevelure ébouriffée, les yeux noirs et farouches. Sa robe trop courte et le mouchoir blanc noué

autour de son front complétaient cet ensemble déplorable.

Cependant, chose étrange ! cette figure avait quelque chose de sympathique, car elle était avant tout vivante et animée, farouche, nous l'avons dit, mais sans maussaderie, laide, mais de cette laideur d'une plante qui a poussé en cave, et devant laquelle on a envie de s'écrier : Pourquoi la laisser languir sans soleil ?

— Pourras-tu demain donner à ma place la leçon d'anglais aux filles du surintendant, ou finiras-tu ton éventail ?

— Les deux, mère ! Je puis te prendre un bon nombre de tes élèves, maintenant que j'ai la main faite à ces arabesques.

— Oui, mais il te faudrait une toilette neuve ! Ah ! que j'ai peur de l'hiver ! il est si rude, dans ce pays-ci !

— En effet, je m'en doute ! D'ailleurs, maman, ce pays...

Elle s'arrêta court, parut prêter l'oreille, laissa échapper bruyamment les cuillères qu'elle tenait, et sortant de la chambre en coup de vent, elle descendit l'escalier jusqu'à l'endroit d'où, penchée sur la rampe, elle pouvait apercevoir la haute porte de l'appartement du premier, dont le timbre venait de résonner. Devant cette porte attendait un officier blond, portant l'uniforme des dragons ; il entra... et la porte se referma.

Avec un profond soupir, Lora remonta lentement les nombreux étages, les poings dans les yeux : « Et ne pas même savoir comment il s'appelle ! C'est trop dur ! » murmurait-elle.

Elle et sa mère, avec M^{me} Reuters, la vieille lingère, occupaient les mansardes de l'antique hôtel, héritage de famille et propriété des deux respectables comtesses du second étage. Dame Reuters avait fait les frais d'une plaque de cuivre pour sa porte ; la mère de Lora s'était contentée de coller une carte de visite à l'entrée de son modeste logis ; sur cette carte, on lisait : M^{me} Louise Forster, de New-York, professeur.

Lora reparut, apportant l'eau, la lampe à pétrole, et reprit son discours comme si elle ne l'avait pas interrompu.

— Oui, dans ce pays... je déteste ton Allemagne !

— Lora ! Lora ! la patrie de tes parents ! Ton père aurait été si heureux s'il avait pu y revenir !

— Qui sait ? dit la jeune fille pensive. Nous nous serions mieux tirées d'affaire, en Amérique.

— Enfant ! c'est miss Helper qui t'a monté la tête avec ses idées sur les droits de la femme !

— Non, mais j'ai été élevée par mon père! fit Lora, les yeux étincelants.

Avec quel orgueil elle avait dit cela! Mme Forster parut attendrie, mais elle ne put s'empêcher d'ajouter comme correctif :

— Lora, étourdie! tu as renversé le lait avec ton coude!

— Comment peux-tu penser à vivre ici, maman! s'écria a jeune fille avec véhémence, sans s'occuper du déluge qu'elle venait de causer. Je te déclare que je n'y pourrai tenir longtemps! Renonce à ton projet de te réconcilier avec ta famille, et retournons là-bas; nous avons assez d'argent. Ta famille ne vaut pas la peine que tu lui pardonnes. Elle t'a repoussée dans son orgueil et sa dureté de cœur, et tu veux que nous y rentrions en mendiantes! Faut-il que je baise la main et que j'implore la charité des gens qui t'ont reniée? Je suis bien faite pour cela! Je ne l'endurerais pas trois jours!

Mme Forster laissait passer la tempête, et, pendant le discours de Lora, elle essuyait le lait répandu.

— Il ne s'agit pas de cela, dit-elle avec une profonde tristesse, mais il me faut obtenir le pardon de mon père, pendant que mon père vit encore. Tu ne sais pas ce que c'est, enfant, de vivre vingt-sept ans à l'étranger, sous le poids d'une malédiction paternelle. Je ne veux pas reparaitre devant lui comme une mendiante; c'est pourquoi j'ai cherché à nous assurer d'abord une position modeste, mais suffisante. Maintenant, les jours, les semaines se passent... et je suis toujours ici... et je ne trouve pas le courage... — Elle joignit les mains, et son regard devint fixe. — Si j'arrivais là-bas pour apprendre qu'il est mort!...

Lora s'élança brusquement, enveloppa de ses deux bras sa mère tremblante, couvrit de baisers ses mains, ses joues, sa robe, et s'écria :

— Maman, n'aie pas l'air si malheureuse! Quelle faute as-tu donc à te faire pardonner? Avoir aimé mon père, le plus noble, le meilleur des hommes...

— Contre la volonté des miens! Ils m'ont laissé le choix entre eux et lui, et mon père est inflexible. S'il allait me dire à présent : Je ne te connais plus?

— Alors je parlerai, déclara Lora d'un ton tragique, je dirai...

— Tais-toi! fit sa mère avec fermeté, tu n'aurais rien à dire. La désobéissance d'une fille qui choisit son mari contre

la volonté de ses parents doit être expiée et non justifiée. Je l'ai compris, le jour où la mort m'enleva mon premier enfant; je l'ai senti amèrement quand toutes nos entreprises échouèrent, qu'aucun de nos travaux ne fut béni, et que la maladie, la misère et la faim devinrent nos compagnes constantes. Je l'ai senti près du lit où agonisa lentement ton père, durant tant d'années. Je l'ai éprouvé par toi, en tremblant près de ton berceau. Tu étais née belle et forte, et tu t'étiolais peu à peu. C'était la bénédiction d'en haut qui nous manquait, car, autour de nous, des enfants prospéraient dans des demeures misérables. Quand ton père est mort, je me suis juré que je reviendrais solliciter le pardon de ma faute, pour que la vengeance divine cesse de me poursuivre.

— Oh! mère! mère! je ne peux pas entendre ces choses-là, sanglotait Lora. Jamais je n'admettrai que tu aies mal agi!

Elles restèrent longtemps sans parler. Tout d'un coup, la sonnette retentit, et Lora, s'essuyant les yeux, alla ouvrir. Elle revint avec une lettre dont elle déchira vivement l'enveloppe.

— C'est de miss Helper? dit sa mère, sans grande satisfaction.

— Oui! fit Lora, laissant tomber les feuilles. Elle est dure..., cruelle...!

Elle recommença à s'essuyer les yeux. M^{me} Forster prit la lettre et la lut :

« Vous êtes une enfant déraisonnable, Éléonore, écrivait
 « l'Américaine, j'ai honte de vous! Qu'est-ce que ces phrases
 « lâches et découragées? Croyez-vous être au monde pour
 « y vivre heureuse et mourir sans avoir rien fait de plus utile?
 « Regardez plus loin, mesurez ce champ dans lequel une
 « bienfaisante providence vous a transportée, pour que vous
 « y fassiez votre tâche. Ce n'est pas un hasard qui vous y a
 « précisément conduite; rien en ce monde ne vient du hasard.
 « L'histoire vous le prouve. Prenez donc courage et sachez
 « comprendre votre mission, mon enfant. Vous êtes encore
 « jeune et inexpérimentée, mais vous avez de l'énergie, de
 « l'intelligence et de la volonté. Dix, vingt, trente ans pour-
 « ront se passer; vos cheveux grisonneront, mais vous finirez
 « peut-être par atteindre le but. Il y a des chaînes à briser,
 « des chemins à ouvrir vers la puissance et l'influence; il faut
 « conquérir les droits qui nous sont refusés... »

M^{me} Forster posa avec impatience la lettre sur la table.

— Quelle tirade! Il est bien nécessaire de mettre encore de pareilles idées dans ta folle tête!

Lora avait vivement ressaisi les feuilles.

— Elle est moins cruelle qu'il ne m'a semblé d'abord, quand j'ai vu qu'elle me faisait une obligation de rester ici... J'entrevois la lumière... une grande, une magnifique pensée! Maman, je ne puis végéter ainsi; il me faut un intérêt supérieur qui me soutienne dans la dure tâche de gagner mon pain quotidien.

— C'est dangereux, Lora, ne vois-tu pas à quelles erreurs cela peut t'entraîner.

Mais Lora ne voulut rien entendre. Elle saisit son buvard, et, les joues brûlantes, elle écrivit bien avant dans la nuit. Quand elle se coucha enfin, une autre image vint occuper ses rêves. Elle voyait s'agenouiller devant elle un beau jeune homme, enveloppé de lumière! elle-même portait une couronne de perles, et elle était devenue la plus belle princesse de ces contes de fée que sa mère lui contait autrefois pour l'endormir.

CHAPITRE III

Dans la grande ville, l'individu se perd dans la masse, et la masse ne s'inquiète pas de l'individu. Depuis des années, les mêmes locataires habitaient peut-être ce vieil hôtel et se rencontraient chaque jour sur l'escalier de chêne, respirant le même air, vivant et mourant sous le même toit... et restant absolument étrangers les uns aux autres!

Qu'importait dame Reuters, la lingère, à la famille du gros consul, du troisième étage? Et en quoi les deux vieilles comtesses du second avaient-elles à se préoccuper de la pauvre maîtresse d'anglais qui logeait au quatrième ou bien du gros consul et de sa tapageuse bande d'enfants?

Mais...! Lora, qui se livrait à ces rapprochements philosophiques, s'arrêta court. A vrai dire, se souciait-elle beaucoup elle-même du consul, de la lingère et des vieilles comtesses. Il n'y avait qu'une seule porte devant laquelle la jeune fille s'arrêtât chaque jour, une seule porte qu'elle surveillât du haut de son observatoire du palier, et c'était la grande porte brune du premier étage, dont la plaque brillante portait le nom du général Degenfurth.

Cachée dans une niche ou penchée sur la rampe, elle avait pris l'habitude d'attendre, à certaines heures, le moment

où cette porte s'ouvrait pour laisser sortir un grand vieillard à la moustache martiale, suivi de deux femmes jeunes et élégantes. L'ainée s'appuyait habituellement au bras du général; la cadette, blonde et nonchalante, les suivait, avec le petit chien havanais. L'appellation « Cher oncle! », s'échappait sans cesse des lèvres de ces deux sœurs, apparues depuis six semaines à l'horizon de Lora. Cependant, il faut l'avouer, son intérêt pour ses opulents voisins n'aurait été que médiocre, s'il n'était pas devenu l'hôte presque quotidien du premier étage, depuis qu'y habitaient les nièces du général.

Et qui était-il, *lui*? Mon Dieu! la moitié du charme, le parfum de mystère, se serait dissipé si elle l'avait su! Mais elle ne savait rien, et le culte que lui consacrait ce cœur de dix-sept ans avait pour seuls motifs la belle tête blonde du héros et un petit acte de politesse chevaleresque qui avait marqué leur première rencontre.

C'était dans le grand magasin où ses éventails, ses peintures sur bois et sur cuir trouvaient un bon débouché. Encore étrangère à la maison, et tout embarrassée, elle attendait près d'une étagère chargée de mille bagatelles, lorsque la porte vitrée grinça, et elle vit entrer... un jeune officier, beau et souriant, en uniforme bleu clair. Les commis se précipitèrent, et dans l'âme de Lora s'éleva une voix irritée : « Est-il plus que moi, pour qu'on me laisse attendre quand on vole à son moindre signe? » Elle se détourna brusquement... un cri d'effroi lui échappa! Son coude toujours indiscipliné avait acroché une rangée de pipes turques, qui gisaient en miettes sur le sol. Le prix du travail qu'elle apportait couvrirait à peine le dommage.

Personne n'avait remarqué l'accident! le jeune officier seul regarda de ce côté, et il vit aussi que la coupable était pauvrement vêtue. Il fit un pas en avant; les débris craquèrent sous son pied.

— Voyez donc, Monsieur Hartner! — dit-il, de sa voix insouciant au premier commis, — je viens de faire une jolie maladresse... mettez cela, je vous prie, sur mon compte.

Il prit des mains du commis une cravache enveloppée de papier de soie, et sortit du magasin en inclinant légèrement la tête, avant que Lora fût revenue de sa stupéfaction. Il va sans dire qu'elle avoua sa gaucherie et en paya les frais; mais peu importait cette perte d'argent! Son cœur avait désormais un idéal! son imagination, un héros qu'elle

paraît de toutes les vertus, dont le beau visage lui apparaissait dans ses rêves, et que son plus cher désir était de revoir. Ce désir fut exaucé. Elle le vit passer et repasser dans les rues; elle admira l'élégance avec laquelle il menait son pur-sang. Avait-il son pareil au monde? Ce n'était pas sûr, car, pour rendre justice au goût de Lora, les plus grandes dames de la ville brûlaient le même encens devant cet enfant gâté de la société.

Enfin elle le croisa à plusieurs reprises dans la maison même qu'elle habitait, et maintenant elle reconnaissait le bruit de son sabre traînant sur l'escalier, elle se blottissait bien vite dans un recoin, le cœur palpitant de la peur d'être aperçue. Ah! elle pouvait être tranquille, il ne la voyait pas! Dans sa souveraine indifférence, il passait devant la jeune fille effacée ou fuyante, et son regard insoucieux glissait sur elle comme si ce n'était qu'une ombre, sans se douter que des fenêtres des mansardes, ces yeux noirs le cherchaient et le retrouvaient au milieu de la foule, que son profil, maintes fois reproduit, couvrait les marges des cahiers de cette jeune personne, qui en avait fidèlement rendu de mémoire le pur type grec.

Le jour dont il s'agit, d'épais flocons de neige tourbillonnaient dans les rues étroites, lorsque Lora, jetant sur son chapeau un fichu de laine noire, courut au magasin pour livrer son éventail. L'hiver s'avancait avec toute sa puissance, et la jeune fille grelottait sous son mince manteau vert. Le beau magasin contrastait avec l'obscurité et la tristesse qui régnaient au dehors. Tout était arrangé et disposé de la manière la plus séduisante pour l'acheteur. Lora passa sans regarder, et tendit son éventail à un petit homme gros et rond qui le déroula et l'examina d'un coup d'œil connaisseur.

— Très gentil, très gentil! Voulez-vous donner ce papier à la caisse? Monsieur Meyer, ayez la bonté de mettre immédiatement cet éventail dans la vitrine. Le reçu à la caisse, mon enfant, comprenez-vous?

Lora restait immobile, hésitante. L'éventail, à peine placé, avait produit son effet. Deux officiers entraient. A la voix du premier, le sang monta aux tempes de la petite artiste. Elle se réfugia dans le fond obscur du magasin où se trouvait la caisse, et où l'employé, perché sur sa grande chaise, lui comptait déjà le prix de son travail lorsqu'un commis accourut.

— Mademoiselle, on demande une explication sur les fleurs de l'éventail.

Le moment était venu d'apparaître, en personne, devant le héros de ses rêves; ces yeux d'un bleu sombre se fixaient enfin sur elle, mais avec une complète indifférence, tandis que la voix harmonieuse demandait :

— Vous avez peint cet éventail? Voulez-vous me dire ce que représentent ces fleurs?

— Des myosotis! balbutia Lora.

— Vous voyez bien, monsieur Schaffberg, dit le jeune officier, se retournant vers le propriétaire du magasin; j'en étais sûr. A la vitrine, les fleurs paraissaient plus foncées; celles-ci ne font pas mon affaire. Je veux des véroniques.

— Mademoiselle ne demandera sans doute pas mieux que de peindre un autre éventail pour M. le lieutenant, s'empressa de dire le marchand, que Lora appuya simplement d'un signe de tête.

— Il me le faut cette semaine, dit l'officier, avec un regard interrogateur. S'il reconnaissait la jeune fille, il ne prenait pas la peine, d'en rien témoigner.

— C'est possible, — fit Lora, tremblante. Elle aurait voulu s'enfoncer sous terre. Jamais sa laideur, son manteau trop court, son chapeau de velours râpé ne l'avaient tant fait souffrir : — Puis-je... demander... quelles fleurs?

— Des véroniques... « Fidélité des femmes, » comme on dit aussi.

— Je ne sais pas ce que c'est.

— Vraiment! répliqua l'officier d'un ton moqueur. Son camarade se détourna pour rire; seul, le marchand, avec l'imperturbable sang-froid du commerce, s'engagea à fournir les modèles nécessaires; M. le lieutenant pouvait être tranquille.

Et fort tranquille, en effet, fredonnant une mélodie, il quitta le magasin, sans saluer Lora.

CHAPITRE IV

Lora était la franchise même, mais elle n'aurait avoué à personne, même à sa mère, avec quels rêves insensés elle peignit ces modestes fleurs bleues. Quand le bouquet mêlé d'herbes légères s'épanouit enfin, dans toute sa fraîcheur, sur l'éventail, M^{me} Forster s'écria, en le regardant : « Tu fais des progrès. Ceci est peint avec un vrai talent! »

Hélas! la réalité fut infiniment plus prosaïque que le rêve. Lorsqu'au jour fixé, elle rapporta son ouvrage, on lui paya la somme convenue, et le travail aimé s'en alla dans ces sphères brillantes qui lui étaient fermées... Un jour, elle le revit... entre les mains de la belle dame aux yeux noirs qui sortait toujours au bras du général. Était-ce donc sa fiancée?... Après avoir souffert moralement pendant trois jours toutes les tortures, Lora se prit elle-même en dégoût, relut les lettres de miss Helper et se plongea si énergiquement dans la méditation de son véritable avenir, qu'elle aboutit à une migraine.

Au dehors, pluie et verglas succédaient à la neige. Lora remit du charbon dans le poêle et dit :

— Laisse-moi sortir aujourd'hui à ta place, maman; on glisse, tu peux te faire mal.

— Sois tranquille, chérie : tu me feras un bien plus grand plaisir en te soignant cet après-midi pour être demain en état de donner la leçon aux filles du surintendant, car... — elle hésita — je partirai peut-être par le train du matin.

— Tu es décidée? demanda Lora, avec assez d'indifférence.

— Oui! dit M^{me} Forster, nouant et dénouant les rubans de son corsage, dans son agitation nerveuse, — il me faut la certitude. Je trouverai facilement à la station de Falkenbruck une voiture pour me conduire à la petite ville, où je pourrai tout apprendre... et peut-être...

— C'est heureux, maman, que tu ne me demandes pas de t'accompagner. Je ne le ferais pas de bon cœur.

— Tais-toi, nous avons déjà discuté cela... mais, Lora, s'ils vivaient encore tous mes parents, mes frères, ma tante Jeannette et ses filles... et s'ils m'ouvraient leurs cœurs et leur foyer? Je n'aurais pas la force de refuser! Alexandre habite sans doute le château; lui et Karl doivent avoir à présent de grands fils. Quand je songe que je les ai laissés presque enfants!

— Je te comprends, mère, mais je ne suis pas faite pour vivre parmi ces aristocrates. Je leur déplaîrais. J'ai ma carrière!

— Ta prétendue carrière a été jusqu'ici une question de nécessité. Avant de permettre à ces idées des'enraciner dans ta tête, je voudrais te faire entrevoir le milieu dont ta mère est sortie, la famille qui est après tout la tienne. Mais tu rêves pour modèle et pour idéal une miss Helper qui court

de ville en ville jouer le rôle de conférencier, sous prétexte de faire la guerre aux préjugés.

Les yeux de Lora étincelèrent :

— Miss Helper a une âme noble, pleine de grandeur et d'abnégation; je ne puis l'entendre blâmer!

Des douleurs aiguës l'obligèrent à se recoucher, des larmes de colère glissèrent de ses paupières fermées. — Misérable créature que je suis, laide, maussade... personne ne peut m'aimer!

Sa mère se mit à rire, la consola, et partit. Le mal de tête et le chagrin combinés finirent par produire une sorte d'engourdissement, et le sommeil vint apaiser cette âme d'enfant impatiente et affamée de bonheur! Elle avait peut-être dormi deux heures quand un bruit sourd et confus l'éveilla brusquement... une voix murmurait avec angoisse à son oreille :

— Mademoiselle Éléonore... mademoiselle Forster... n'ayez pas peur... c'est...

Lora se dressa... la chambre lui parut remplie de visages inconnus; la femme qui lui parlait avait des cheveux blancs; sa figure ridée exprimait une terreur qui se communiqua à la jeune fille, mal éveillée.

— Qu'est-il arrivé! s'écria-t-elle, regardant sans comprendre tous ces étrangers. Son regard rencontra le canapé! Qui donc était là, inerte, sans vie, la tête blême retombant sur sa poitrine! Tout lui sembla tourner autour d'elle... elle ne comprenait pas encore; mais instinctivement elle se jeta sur ce corps insensible, et poussa un cri affreux : — Maman! maman!

— Pauvre petite! chuchota la bonne vieille lingère, à l'homme qui était près d'elle, cela déchire le cœur... Comment l'accident est-il donc arrivé?

— Voici, la dame marchait devant moi..., une voiture arrivait; elle s'est pressée pour traverser, elle a glissé, car il fait un verglas du diable, et elle est tombée avant que j'aie pu la retenir; la tête a porté sur l'angle du trottoir. J'ai vu le coup... on ne tombe comme ça qu'une fois dans sa vie, parce qu'on ne se relève plus. La police est venue, et comme nous avons trouvé dans sa poche une lettre adressée à M^{me} Forster, nous l'avons rapportée ici... »

Huit jours plus tard, l'orpheline était à genoux, près du tombeau, dont la terre, fraîchement remuée, se couvrait de flocons de neige. Elle ne sentait ni le froid âpre ni le vent

coupant; ses mains glacées et rouges cachai^{ent} ses yeux, et elle frissonnait de l'horreur de cette brusque catastrophe, qui avait bouleversé son existence.

« Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai! Elle, là, sous la terre, vraiment elle, son visage, ses mains! Ses chères mains, là? Je ne puis croire que ce soit vrai.

Ces mêmes mots d'incrédule désespoir, elle les répéta dans sa petite chambre muette, où elle s'agenouilla, comme elle l'avait fait si souvent, devant le canapé, et ensevelit son visage dans les plis d'une vieille robe de soie brune, qu'elle caressait avec une douleur passionnée, comme si le contact de cette dépouille vide pouvait calmer son désespoir. Elle ne s'inquiétait pas d'elle-même ni de la façon dont elle s'y prendrait pour vivre; toute sa vie avait été confondue avec celle de sa mère et cette séparation brusque la frappait comme un coup de foudre. Cette étoffe froissée et l'ouvrage à moitié achevé étaient tout ce qui restait de ce qui pour elle s'appelait « Maman »! Car tout ne faisait qu'un, la robe brune, le châle de dentelle, l'ouvrage dans les pauvres mains infatigables, le cher visage troublé par les soucis! Et maintenant! Les vêtements qu'elle avait portés, les livres qu'elle lisait, tout était là, et son corps était là-bas, dans le cimetière, sous la terre glacée!

Et l'âme? Avait-elle trouvé le repos, et Dieu lui avait-il été plus miséricordieux que les hommes?

La porte s'ouvrit doucement, la tête de la voisine apparut. — Pauvre créature! murmura dame Reuters, toute seule, si jeune! Il faut que je m'occupe un peu d'elle, ou elle se laissera mourir de chagrin.

CHAPITRE V

« Leçons de peinture sur bois, sur cuir et sur ivoire; fleurs et arabesques. S'adresser à Mlle Forster, rue du Pont, 10, quatrième étage. » Vraiment, je suis favorisé par le destin, chère Madame, car à peine vos belles lèvres ont-elles formulé un souhait que mes yeux tombent sur ce journal déchiré, et que j'y vois...

— En effet! Tiens, Hildegarde, voilà ce que nous cherchions, et précisément dans la maison. Vous méritez une récompense pour votre découverte!

— Merci, je me déclare satisfait d'un regard de reconnais-

sance. J'ai toujours été un bon petit garçon fort modeste.

Le clair soleil de février pénétrait dans le joli salon. Fifi, le petit chien havanais, s'élançant brusquement vers la fenêtre, faisait envoler ses ennemis mortels, une nuée de moineaux tapageurs.

Une jeune femme, vêtue d'une robe sombre, était étendue dans un fauteuil, un livre à la main. Sur le canapé, une jeune fille, habillée et coiffée à la dernière mode, une large chaîne d'or autour de sa taille mince, bâillait en tenant une broderie. A la chaîne pendait un éventail... Est-il besoin de dire qu'il s'agissait de ce paradis mystérieux, dont la porte close attirait si souvent les regards de Lora?

Le vieux militaire qui lisait le journal dans un coin était le général Degenfurth; les deux dames étaient ses nièces : la baronne Bertha, veuve très peu désolée d'un colonel de la garde, et sa sœur cadette, la jeune comtesse Hildegarde.

Mais où donc était le « bon petit garçon », le favori du destin? Ici, confortablement installé dans le meilleur angle d'une causeuse, frisant nonchalamment son élégante moustache blonde, fermant à demi ses yeux clairs sous des cils noirs, comme s'il trouvait que rien ne valait la peine de les ouvrir... c'était bien *Lui*, l'idéal de Lora Forster, avec son sourire malin qui feignait d'être timide et son rire harmonieux... le prince de tous les bals, le vainqueur dans tous les genres de sport, l'enfant gâté de toutes les femmes, toujours étincelant, toujours souriant, et toujours prêt à prouver, par quelque folie, l'élasticité de son crédit. Il était là en personne, un de ces météores qui passent comme une traînée de feu et vont s'éteindre on ne sait où, brillants cavaliers sans fortune, qui règnent quelque temps au moyen de capitaux empruntés et terminent leur carrière en se logeant une balle dans la tête.

Les meilleurs amis de Denis de Lestrangle, qui depuis six ans se balançait avec l'adresse d'un acrobate sur cette corde raidée, ne doutaient pas qu'il ne finît tôt ou tard de cette façon, et lui-même sentait que l'inévitable chute dans le vide ne pourrait être longtemps retardée. Ce qui le soutenait encore, était l'amitié presque idolâtre de ses camarades et la protection de son ancien général, qui, disait-on, avait déjà deux fois payé ses dettes. On ajoutait tout bas que la baronne Bertha et sa sœur, seules parentes du vieil officier, n'étaient venues s'installer chez lui que pour préserver leur oncle d'une troisième faiblesse.

Denis de Lestrangle avait pénétré ce dessein et prenait un secret plaisir à mettre la belle veuve dans l'embarras. Avec ses yeux rêveurs et tendres et son rire séduisant, il possédait un talent spécial pour dire en une demi-heure plus de méchancetés qu'un autre en une journée. La flèche lancée il prenait l'air confus et câlin d'un enfant qui veut se faire pardonner une sottise. Tout en entretenant avec son aimable voisine un feu croisé d'épigrammes, il avait pris le chien sur ses genoux et lui parlait à l'oreille.

— Si je savais seulement ce que vous racontez sans cesse à Fifi! dit la baronné Bertha.

— Vous le demandez! A qui confierais-je mes soupirs, sinon à la créature la plus proche de votre cœur?

— Hildegarde, il faut vraiment que nous le corrigions de son impertinence. Que ces oiseaux criards sont insupportables!

— Pardon! fit Lestrangle, qui s'élança avec l'agilité d'un chat, et effaroucha d'un bond toute la troupe gazouillante.

— Là! là! grommela le général, abandonnant son journal avec une certaine mauvaise humeur — qu'arrive-t-il donc?

— Denis est si mal élevé, — dit Bertha, du ton d'une petite fille qui accuse son camarade de jeu.

— Ah! Madame, supplia Denis, ne me prenez pas mes effets!

— Je ne comprends pas un mot de ce que vous dites! déclara le général, mais laissez mes moineaux tranquilles.

Le général était sorti du salon. Hildegarde jouait avec son éventail, et son ennui oisif avait la dignité qui convient à une jeune fille élégante. Sa sœur se leva et vint s'asseoir près de Lestrangle, qu'elle observa, non sans curiosité.

— Vous avez été très chevaleresque. Denis, fit-elle, presque tendrement. Vous n'avez pas dit une syllabe qui pût laisser deviner que c'était moi qui vous avais fait chasser les oiseaux.

Elle lui tendait la main. Denis savait fort bien apprécier une telle faveur; mais Fifi, roulé sur ses genoux, entendit la confidence suivante, coulée dans son oreille : « Je les voudrais toutes deux aux antipodes! quand viendrai-je à bout de dire un mot au général! »

Le destin le favorisa encore une fois, car on annonça une visite, et les deux sœurs, quittant leur attitude nonchalante, répondirent aussitôt : — Certainement. Faites entrer et prévenez mon oncle.

— Permettez, je m'en charge!

Denis disparut.

— Hildegarde! s'écria Mme de Waldheim consternée, cours après lui; il ne faut pas qu'il reste seul avec l'oncle!

— Je ne cours pas après un lieutenant, dit Hildegarde offensée; encore bien moins, quand il fait la cour à ma sœur.

La porte s'ouvrait, et la jeune veuve, partagée entre la colère et l'envie de rire, dut se résigner.

L'état des choses, dans cet intérieur, était assez plaisant. Les deux dames n'avaient d'autre occupation que d'empêcher le vieillard et le jeune homme d'arriver à l'entretien qu'ils souhaitaient. Lorsque Denis se précipita dans la chambre de son paternel ami, avec l'élan d'un écolier qui s'échappe de classe, tous deux éclatèrent de rire.

— Ah! fit le général; qu'arrive-t-il?

— Des visites!

— Parfait. Maintenant, Denis, mon garçon, allons au plus court. Cette fois-ci, je ne puis rien pour toi.

— Seulement m'aider à franchir le fossé, pour que je reprenne l'avance sur cette meute que je sens dans mes talons!

— Je sais... je sais... mais ces derniers temps j'ai eu beaucoup de dépenses, et... enfin, assez causé de cela! Écoute ce que j'ai fait : j'ai écrit pour toi à un de mes anciens amis de jeunesse. Ton père, lui et moi, nous nous étions liés par le serment de nous venir en aide envers et contre tout, de près et de loin. Je n'ai pas besoin d'adjurer Karl Stauffen, en lui rappelant son serment! ce qu'il n'a plus à faire pour l'ami d'autrefois, il le fera pour son fils.

— Qui? Le vieux châtelain d'Ulmenau? Il me connaît, ajouta Denis avec un soupir, il me connaît et ne fera rien pour moi!

— Nous verrons! nous verrons! s'écria le général, tout plein d'espoir, refermant sa tabatière d'argent.

— Et si ces espérances sont déçues, déclama Denis avec une expression tragique, mon songe d'une nuit d'été finira là! Je ne terminerai pas mes jours comme gratte-papier ou comme balayeur des rues!

Le général était fort agité. Le jeune homme avait, en effet, assez de froide résolution pour donner une folie suprême comme dénouement à sa vie de folies.

— Denis... commençait-il, quand la porte s'ouvrit et il

vit paraître l'aînée de ses nièces. Denis leva les yeux au ciel et disparut par une autre sortie.

Il n'était pas au bout de la rue lorsqu'il rencontra un camarade dont il prit le bras.

— Tu viens de chez les Degenfurth?

— Oui, mon brave Scharfeck, j'y vais beaucoup, chez les Degenfurth.

— Hum! Laquelle des deux?

— Ni l'une ni l'autre. Pendant l'objet de ma tendresse habite là, mais c'est un homme, et il a soixante ans.

— Ah! je commence à comprendre!

— Les deux nièces montent la garde; c'est effrayant, la peine qu'elles se donnent! Je me ferais fort de leur tourner la tête à toutes deux en moins de trois jours, de façon à changer leur aversion en empressement, mais je suis prudent. Les femmes veulent tout de suite qu'on les épouse!

— Alors elles ont indisposé le général contre toi?

— Elles ne le peuvent pas, mais elles me paraissent lui avoir ôté jusqu'à son dernier liard, pour l'empêcher de me le donner. Un oncle à héritage n'est guère autre chose pour de si tendres parentes, qu'un solide porte-monnaie bien garni... As-tu déjeuné? Pas moi! Nous voici au Café italien.

CHAPITRE VI

— Mlle Forster demande à se présenter devant Mme la Baronne.

— Ah! parfaitement... Hildegarde, où es-tu? Voici la maîtresse de dessin.

Hildegarde surgit d'un coin du salon. On vit alors entrer une jeune fille maigre, dans un costume démodé, avec la tournure d'une personne de cinquante ans et les manières d'une pensionnaire. Les deux sœurs étaient trop bien élevées pour ne pas se contenter d'un coup d'œil surpris et nonchalant sur cette singulière apparition; la jeune femme dit avec une indifférence polie :

— Nous vous avons priée de descendre, parce que nous avons lu votre annonce dans le journal. Ma sœur désire prendre des leçons de peinture sur bois.

— Volontiers! répondit Mlle Forster. Quels jours vous seront les plus commodes?

— Voyons... lundi et mercredi,

— Je ne puis pas, mais j'ai quelques heures de libre l'après-midi du mardi.

— Vous donnez donc bien des leçons de dessin? dit M^{me} de Waldheim, étonnée.

— Non; mais des leçons d'anglais. Je suis née à New-York, — répliqua Lora avec fierté. Elle demeura déconcertée du peu d'effet que cette communication produisait sur les deux dames. Hildegarde ajusta devant la glace son fichu de dentelles, et demanda, sans se retourner :

— C'est aujourd'hui mardi; pourrions-nous commencer tout de suite? Je me suis procuré les matériaux nécessaires.

Lora était prête; on la conduisit près de la fenêtre d'un petit boudoir voisin, où elle plaça la table dans le meilleur jour et ouvrit son album. La leçon commença.

Était-il possible qu'elle se trouvât dans cet appartement, près de ces personnes qu'elle avait tant désiré connaître? C'était comme une oasis dans cette vie monotone et solitaire, faite de travail et de privations, qu'elle menait depuis six mois. Elle donnait machinalement sa leçon; par bonheur Hildegarde avait une nature trop apathique pour être une élève très zélée, car autrement elle se serait étonnée de l'indifférence du professeur à l'égard de ses maladresses. Lora placée en face d'une grande glace, pouvait voir tout ce qui se passait dans le salon contigu. M^{me} de Waldheim se berçait dans un fauteuil à bascule et parlait à son chien; puis, la portière se souleva, le général parut, chapeau et cravache en main. Sa nièce courut à lui; il y eut une petite discussion très affectueuse de sa part, qui se termina néanmoins par la sortie du vieil officier.

— Hildegarde! cria M^{me} de Waldheim.

— Qu'y a-t-il encore? Mademoiselle Forster, allez donc voir ce que veut ma sœur. »

Bertha était déjà à la porte du cabinet de travail.

— Hildegarde, l'oncle est parti pour le Parc!

Hildegarde parut mécontente, mais elle ne répondit rien.

— Il n'y a pas eu moyen de l'arrêter; que faut-il faire?

— Rien du tout, — dit flegmatiquement sa sœur.

On sonna de nouveau, et une minute après, le plus brillant des officiers faisait son entrée. Lora le vit dans la glace, et son cœur cessa de battre, pendant qu'elle disait d'une voix éteinte :

— Un peu plus de gouache, comtesse.

Les deux sœurs échangèrent un regard,

— Je vais tout faire pour le retenir, dit tout bas la baronne, qui rentra précipitamment dans l'autre pièce.

— Vous êtes charmant, fit-elle, lui tendant les-deux mains avec une spontanéité d'enfant, vous ne me quitterez pas avant une heure d'ici, car Hildegarde prend une leçon de peinture; je suis seule et je m'ennuie à mort.

— Toutes mes condoléances; je me mets à votre disposition. Où est mon bienveillant protecteur?

— Mon oncle est sorti.

— Il se promène?

— Non, il fait quelques visites.

Denis eut pour la jolie menteuse un regard aussi ému que si elle venait de lui dire les choses les plus tendres; il se mit au piano et commença à jouer une valse. Mme de Waldheim resta penchée vers le piano, causant et riant à demi-voix avec le musicien.

— Quels yeux bleus vous avez, Denis!

— Bleus comme... les véroniques, « fidélité des femmes », vous savez?

— C'est affreux de votre part d'appeler ainsi ces fleurs, leur vrai nom est plutôt « loyauté des hommes », dit Bertha, avec son sourire le plus séduisant.

— L'une et l'autre passent du soir au matin... le monde est si mauvais... n'est-ce pas, baronne?

— Jouez encore ce passage. Oh! non, non! Attendez un instant, j'ai à vous montrer un nouvel album de sport. Mon oncle l'a reçu hier; il y a de ravissantes études de chevaux.

— Croyez-vous que je songe à regarder des albums quand je suis près de vous? C'est me faire comprendre que vous voudriez être débarrassée de moi. On donne des images aux enfants gênants. Je m'en vais... le cœur brisé!

La comtesse Hildegarde n'avait cessé, tout ce temps, de peindre avec un air d'ennui, et de mêler au hasard les couleurs de Lora, produisant de surprenants effets. Dans le salon, la lutte se prolongeait. Enfin, Denis, s'inclinant jusqu'à terre, lança avec une cruauté raffinée cette flèche de Parthe :

— Plus vous êtes généreuse, plus je dois être modeste. Je vais patiner.

— Où cela? Sur l'étang?

— Non! dit-il avec suavité, sur la pièce d'eau du parc.

La porte retomba derrière lui. Mme de Waldheim se précipita dans le cabinet, pour s'entendre infliger par sa sœur

ce reproche glacial : — Es-tu assez maladroite, Bertha?

Toutes deux se turent. Au bout d'un instant, la baronne tira son mouchoir et l'appliqua sur ses yeux.

— Mes pauvres enfants! fit-elle d'un accent pathétique, car, il faut le dire à l'honneur de Bertha, ce n'était pas dans un but purement égoïste qu'elle se vouait à empêcher son cher oncle de sacrifier tout entière une fortune qui n'était pas immense. Elle possédait deux rejetons à têtes brunes, gâtés, mal élevés, et dont elle parlait fort peu d'ordinaire.

Lora était plongée dans un muet étonnement. Son instinct lui faisait pressentir la vérité, mais beaucoup de choses lui demeuraient incompréhensibles. Hildegarde, se rappelant la présence d'un tiers, commença à parler concerts et bals. La leçon achevée, Lora se leva, promit de revenir le samedi, et remonta en courant son escalier.

La petite mansarde avait un peu changé d'aspect depuis la mort imprévue de M^{me} Forster. Une grande table de couturière, placée devant la fenêtre, quelques sièges, une commode et un bahut s'étaient joints à l'ancien ameublement. Dame Reuters, la vieille voisine, assise à la table, ses lunettes sur le nez, s'absorbait dans un raccommodage. Les choses s'étaient arrangées ainsi d'elles-mêmes. Dame Reuters n'avait pu souffrir qu'une « si jeune demoiselle » vécût toute seule dans son coin. Lora lui était reconnaissante de sa présence, car elle s'occupait de tous les petits détails de ménage demeurés étrangers à la jeune fille; cette dernière s'amusait d'ailleurs des phrases pompeuses de la bonne femme.

— Je vous ai fait du café, mademoiselle Lora; une si jeune demoiselle ne peut pas travailler toute la journée sans manger.

Lora se regardait dans le miroir avec un sourire ironique. Elle avait tellement grandi cet hiver-là, que ses anciens vêtements ne lui allaient plus, et dame Reuters avait arrangé pour elle les robes de sa mère.

A l'automne, elle avait eu l'air misérable; maintenant, en revanche, elle était ridicule et elle en souffrait vivement. Que de fois elle rêvait d'un avenir où elle aurait assez d'argent pour s'habiller à son goût!

Mais cet avenir semblait fort loin et le présent était très sombre. Sans les lettres de miss Helper, elle aurait renoncé, par découragement, à atteindre le grand but. Sur un seul point, elle restait inébranlable : plutôt la faim et la liberté,

qu'un esclavage doré dans la demeure de sa riche et orgueilleuse famille!

CHAPITRE VII

— Eh bien, comtesse Hildegarde, comment vont les leçons de peinture? demandait Lestrangle, se penchant, au milieu d'un concert, vers le fauteuil de la belle blonde. — Très bien? Une de mes connaissances m'a dit qu'elle cherchait une lectrice anglaise. Croyez-vous que votre M^{lle} Chose ferait l'affaire?

— Je le lui demanderai. Qui est cette dame?

— La voilà en face de nous, avec des œillets rouges dans les cheveux et un éventail pourpre. C'est la meilleure des femmes!

— Elle est d'un vulgaire!

— Un peu corpulente... concéda Denis, à regret.

— Ce n'est pas cela. Pourquoi a-t-elle tous les doigts chargés de bagues?

— Alors elle ne vous plaît pas! Et sa fille?

— Sa fille a le nez de travers.

— Nous disons que cela donne du piquant à la physionomie.

— C'est possible. Et cette dame veut une lectrice anglaise?

— Oui, et elle a assez d'écus pour la payer largement, croyez-moi. C'est, si vous permettez, M^{me} Frisch, Reidlinger et C^{ie}.

— Ah!... vraiment, fit Hildegarde, qui se retourna pour examiner avec attention la figure de son interlocuteur.

Le lendemain, dès que Lora eut achevé son modeste dîner de midi, elle se hâta de s'habiller pour sortir.

— J'ai un nouvel engagement, dit-elle à dame Reuters qui hochait la tête, je vais aller trois fois par semaine faire la lecture en anglais dans une famille riche, Frisch et Reidlinger.

— Les grands commerçants en vins! Je le connais, ce Frisch, je le connais! Ces gens-là s'imaginent qu'on peut avec de l'argent remplacer l'éducation et la naissance.

— Bien mieux, dame Reuters! s'écria Lora, prenant feu, ce n'est ni la naissance, ni l'éducation, ni l'argent, mais l'esprit et la volonté qui nous élèvent et nous font victorieux, c'est l'intelligence qui se propose un but et l'atteint par-dessus tous les obstacles.

— Hum! fit la lingère, comme si elle cherchait à comprendre. Lora se précipita dans l'escalier.

Elle eut une assez longue course à faire avant d'arriver à la villa tout flambant neuve, au bord du grand boulevard planté d'érables. Lorsqu'elle en monta les degrés, sa surexcitation était tombée; elle redevenait la fille laide, devant laquelle on passait sans la voir, la pauvre maîtresse au cachet, ignorée du monde, oubliée des riches et des heureux.

Un domestique en grande livrée conduisit directement la nouvelle lectrice dans une vaste salle d'étude, où quelques jeunes « Frisch, Reidlinger et C^{ie} » se battaient pour le partage d'une corbeille d'oranges. Une institutrice élégante, assise près de la table, réclamait vainement la tranquillité. Presque aussitôt, on vit entrer une jeune personne à la tête brune toute frisée et au nez retroussé assez impertinent.

— Jean dit que M^{lle} Forster est là.

— C'est moi.

La jeune fille ouvrit le plus grand possible ses yeux noirs et se mit à ricaner; mais le domestique reparut pour emmener Lora. A peine la porte refermée, M^{lle} Doris tomba dans un fauteuil, en éclatant.

— Ma pauvre maman! « Je prends une Anglaise, comme elle disait hier, elles ont l'air si distingué! » La bonne plaisanterie! La figure de maman va devenir longue d'une aune! Il faut que j'aie voir cela!

Le salon où l'on avait introduit Lora était magnifique; les murs offraient une galerie de tableaux; les fenêtres montaient jusqu'au plafond. A l'abri d'un groupe de palmiers, *Maman*, une énorme dame, assez inoffensive, étendue sur un divan, accueillit *miss* Forster avec stupéfaction, pour ne rien dire de plus. Mais elle se remit de la première secousse; elle fit apporter un volume et la lecture commença. La petite brune resta à peu près cinq minutes immobile sur un tabouret, puis elle interrompit tout d'un coup la lectrice, en se précipitant à la fenêtre, pour saluer et sourire; on entendit un cavalier passer au galop.

— Qui est-ce, Doris? dit la maman, de sa voix endormie.

— Le baron de Lestrangé, répliqua Doris, triomphante.

— La folle! elle connaît déjà le galop de son cheval!

Danses-tu ce soir avec lui?

— Le cotillon, maman, et il m'a déclaré qu'il ne danserait avec aucune autre.

— Eh! eh! qu'est-ce qu'on dira? gronda Maman pour plaisanter, quoique ravie au fond de l'âme.

— Personne ne me plaît autant que lui; il a l'air d'un prince!

— Enfin, petite, nous verrons. Ne reste pas si longtemps à la fenêtre : cela ne se fait pas. Pourquoi avez-vous interrompu la lecture, miss Forster? Je vous prie de ne pas vous arrêter parce qu'il nous arrive de bavarder un peu. Autrement, on n'avance pas, et il est pourtant nécessaire d'avoir lu ces choses-là. On ne peut dire son mot dans la conversation, quand les autres parlent de tous ces auteurs connus.

Doris bâilla, sans la moindre cérémonie, et la lecture fut reprise. Mais la mère et la fille ne cessèrent de causer bals, patinage, innombrables prétendants assiégeant la fille du milliardaire. Toutes deux étaient extrêmement fières des attentions du baron de Lestrangle, car c'était le danseur le plus à la mode, et si difficile sur le chapitre de ses relations, que toute la ville jasait déjà de ce que, cet hiver, il réservait exclusivement ses hommages à la petite Frisch. Lora savait à peine ce qu'elle lisait; le même nom revenait toujours frapper ses oreilles, lui causant une agitation fiévreuse. Il était fort heureux que l'excellente M^{me} Frisch ne comprit en réalité pas un mot d'anglais.

L'heure était presque écoulée, et « Maman », doucement renversée sur ses oreillers de soie, sommeillait déjà, quand un domestique annonça : « le lieutenant baron de Lestrangle. »

Il parut, et la maîtresse du logis, mal éveillée, le reçut avec la plus grande confusion. Doris sourit et rougit, quand il lui demanda si elle n'était pas fatiguée de sa partie de patinage, et si elle n'avait pas oublié sa promesse pour le cotillon.

Les deux dames étaient si ravies de sa présence qu'elles en oublièrent leur lectrice. Quand la grande pendule dorée sonna trois heures, M^{me} Frisch se rappela tout d'un coup cette pauvre créature si ridiculement habillée.

— Mon Dieu! miss Forster, l'heure est passée. Vous voyez baron, grâce à votre complaisance, nous nous plongeons dans Georges Eliot! Comment s'appelle déjà ce livre, ma chère?

— *Adam Bede.*

— C'est vrai, c'est vrai... c'est très beau, n'est-ce pas, Doris?

Lora voulait s'éloigner; mais M^{me} Frisch la rappela; soit qu'elle voulût, devant Denis, faire parade de sa générosité princière, soit défaut de tact, elle dit, cherchant autour d'elle :

— Doris, mon porte-monnaie, sur la table. Nous devons une heure à mademoiselle... non, à miss Forster.

Le lieutenant ne pouvait souffrir que M^{lle} Doris se dérangeât; il s'empressa; il y eut une contestation, une lutte d'amabilité dans laquelle la petite table fut renversée, et une poignée de monnaie s'éparpilla sur le parquet. Doris, essoufflée et fort en gaité, s'élança enfin avec l'argent... la miss avait disparu.

C'en était plus que Lora pouvait supporter. Elle descendit en courant le perron de la villa, les joues brûlantes, ses larmes coulaient; elle tira son mouchoir et se prit à sangloter. Une ordonnance, tenant en main deux chevaux qu'il promenait devant la maison, s'approcha et dit d'un ton compatissant :

— Etes-vous malade, Mamzelle?

— Je n'ai rien, répliqua Lora, avec hauteur.

Un des chevaux appuya sa tête fine contre son bras, comme pour la caresser. La jeune fille se détourna à la hâte et suivit son chemin. Une seule consolation lui restait : elle espérait qu'il ne s'était pas aperçu de sa présence.

Mais cette heure pénible sembla inaugurer une série d'humiliations qui donnèrent un arrière-goût d'amertume à ses rêveries romanesques. La première fois qu'elle retourna chez la comtesse Hildegarde, on l'introduisit dans le salon; il était au piano, et jouait sa valse favorite. Il leva les yeux, parut se demander s'il devait saluer ou non, et s'éclipsa dans la pièce voisine, où Lora entendit sa voix dire : « Comtesse, la petite personne est là. »

Un autre jour, elle le rencontra dans la rue, au moment où elle rentrait chez elle. Il était arrêté avec plusieurs de ses camarades devant la vitrine d'un marchand de tableaux. Cette fois, il esquissa un geste de la main, comme pour la saluer, mais réfléchit sans doute qu'elle n'en valait pas la peine, car il s'arrêta. Et devant l'impolitesse orgueilleuse de ce favori du bonheur, il sembla à cette singulière jeune fille que ses rêves ambitieux, sa dignité même, tout cela s'effondrait; elle n'était plus rien, puisque, pour lui, elle n'existait pas. Ce soir-là, elle écrivit une lettre désespérée, qui dut causer à miss Helper un vif étonnement.

Un incident survint plus terrible, plus humiliant encore, après quoi elle n'écrivit plus. Un soir qu'il faisait déjà très sombre, elle montait en courant l'escalier. Devant la porte du général, deux officiers attendaient, enveloppés de leurs grands manteaux.

— C'est incompréhensible... sonne encore une fois, Scharfeck! Tiens! voici M^{lle} Chose (comment s'appelle-t-elle au fait?)

Et, saluant cette fois très poliment, il se tourna vers Lora pétrifiée. Le rayon du bec de gaz tombait directement sur la figure gracieuse et gaie du jeune homme.

— Vous voulez entrer, Mademoiselle? Ces dames sont donc chez elles?

— Je n'en sais rien, balbutia Lora, je n'entre pas; mais je demeure, moi aussi, dans cette maison.

Elle continua à monter en courant, avec la gaucherie d'une pensionnaire. A peine cependant eut-elle atteint le dernier étage, qu'elle s'arrêta haletante, tourna sur ses talons et redescendit sans bruit, comme un petit oiseau sombre, jusqu'à son observatoire ordinaire, d'où elle se pencha, curieuse, sur la rampe.

— Mille tonnerres! disait l'autre officier, quelle est cette beauté bohémienne?

— Ne te moque pas de mes connaissances! répondit Lestrangé, d'un ton mélancolique.

— Sans plaisanterie, je n'ai jamais vu des yeux plus expressifs; ils sont superbes!

— Mon cher, ne t'égare pas à la poursuite d'une illusion. Elle avait une écharpe noire autour de la tête... n'aspire pas à soulever ce voile!

— Ah! fit Scharfeck avec regret.

Denis prit son bras, et tous deux redescendirent lentement l'escalier.

— Il y a des êtres, poursuivit-il, qui pour moi n'existent pas, et dont je ne puis comprendre le rôle en ce monde. Je m'explique qu'on puisse épouser une femme laide et riche, ou s'éprendre d'une jeune fille belle et pauvre. Mais ce qu'on peut faire ici-bas d'une fille pauvre et laide, c'est, et ce sera pour moi tant que je vivrai, une énigme!

— Elle ne doit pas être si laide; elle a une main et un pied d'enfant, et...

La lourde porte retomba. Un silence de mort régna dans l'escalier, interrompu enfin par un sanglot étouffé, qui par-

tait du coin le plus obscur. « C'est trop dur! trop dur! Je voudrais qu'il ne m'eût... jamais... jamais vue... »

CHAPITRE VIII

Le grand bal de souscription touchait à sa fin. On avait dansé jusqu'au jour; le cotillon avait été des plus animés. Le brillant lieutenant de Lestrangle l'avait conduit et nul ne s'était étonné de lui voir choisir pour danseuse M^{lle} Doris, celle-ci moins que personne. Elle lui permit de l'envelopper de ses fourrures blanches et de rassembler ses bibelots, tandis que la grosse maman Frisch, en satin rouge et constellée de diamants, souriait, saluait familièrement de la tête, et sortait de la salle avec majesté. M^{me} Frisch connaissait parfaitement la situation de Denis de Lestrangle, et ne se dissimulait pas ses motifs pour faire à sa fille une cour si assidue; — c'était néanmoins une satisfaction toujours nouvelle de sortir chaque soir du bal sous son escorte, pendant que Doris prenait des mines coquettes et cachait son petit nez dans son bouquet.

Leur voiture s'ébranla; Denis, cherchant son ami qui n'était pas loin, lui prit le bras et dit froidement :

— Partons-nous?

Les rues étaient encore grises, lugubres, silencieuses, et Denis semblait affaissé comme à la suite d'un labeur monotone et fastidieux.

— Brrr!... La vie est chose creuse!

— Non, mais il fait froid, tout bonnement. Denis... tu t'avances beaucoup... comme si tu avais des intentions sérieuses?

— Il ne me restera bientôt plus d'autre chance de salut que de me raccrocher à cette planche dorée, moyen grâce auquel, du reste, bon nombre de noyés ont déjà gagné la rive.

— Je te dirai seulement ceci... je connais une jeune fille noble qui t'accepterait sans hésiter...

— Crois-tu que les perles de sa couronne de comtesse suffiraient à rassasier mes créanciers? Permetts, au contraire, que je te peigne tous les avantages du parti en question. Ma future est fort jolie... tu ne peux pas dire le contraire. Les parents, dis-tu? Et tu n'as pas vu la grand'mère, qu'ils cachent d'habitude, parce que la bonne vieille ferait triste figure à côté de leurs belles relations. Enfin, je me dois peut-

être à moi-même de ne pas répandre de calomnies sur le compte de ma future grand'maman. Pour ce qui regarde papa Frisch, Reidlinger et C^{ie}, il a le bon esprit de n'être jamais chez lui et d'avoir dans son magasin du champagne de première marque, que désormais on me fournira gratis. Je crois, bref, que je vais devenir sérieusement amoureux de mon petit sac d'écus. Nous voici chez moi? Viens dans ma chambre; j'ai commandé du punch.

Au bout d'un vaste corridor, s'ouvrait devant eux une pièce bien éclairée et bien chauffée, où le bol de punch était déjà tout préparé, auprès de la cheminée. Une légère odeur de tabac choisi révélait seule que ce charmant appartement était un logis de garçon.

— Les Degenfurth ne sont pas venus au bal, dit le capitaine Scharfeck, d'un ton prouvant que leur absence lui avait gâté sa soirée.

— Ah! s'écria Denis, faisant un mouvement brusque, qu'il interrompit pour retomber dans sa nonchalance, — la comtesse Hildegarde est trop grande dame pour risquer de rompre une lance avec M^{lle} Frisch. Elle évite la possibilité d'être éclipsée.

Il y eut un silence, troublé seulement par le bruit des cuillères. Scharfeck buvait avec énergie; Denis vidait lentement verre sur verre, et n'en paraissait que plus calme.

— La comtesse Hildegarde ressemble trop, pour mon goût, à une statue colossale, de même que ma Doris est, par un excès opposé, une figurine d'étagère. Toutes deux engraisseront beaucoup d'ici quelques années. Si quelque chose m'est odieux, ce sont les femmes grasses... qu'y faire? La pomme est aigre; mais c'est le traitement à l'usage de ceux qui ont trop consommé de fruits défendus et souffrent d'une anémie de la bourse.

— Je ne puis suivre l'enchaînement de tes idées, dit en riant son ami. Bonsoir, et réfléchis un peu à ce que tu vas faire.

Lorsque Denis fut seul, il se leva, bâilla et bouleversa à deux mains sa chevelure; alors il se regarda dans la glace en hochant la tête: — Triste spectacle! fit-il. Cette heure matinale ne porte pas à la gaieté.

Tout d'un coup, il aperçut une lettre sur sa table. Les lettres qu'il y trouvait étaient, en général, peu réjouissantes; mais celle-ci amena sur son visage une expression de bonheur; il l'ouvrit séance tenante, et lut:

« Cher Denis, puis-je te demander un petit service?
 « Tu me le rendras de bon cœur, car c'est pour maman. Elle
 « a besoin d'un joli châle de laine blanche bien fin; le sien
 « est usé, et si elle ne s'enveloppe pas la tête pour aller à
 « la laiterie et dans les escaliers, elle a aussitôt une fluxion.
 « Je t'envoie cinq marks; tu t'étonneras de me voir tant
 « d'argent; mais je fais de si brillantes affaires avec les
 « œufs de ma basse-cour, que j'ai des économies. Quand
 « reviendras-tu nous voir? Nous en désespérons presque,
 « après avoir, cette année encore, fêté Noel sans toi. Le
 « vieux cheval de papa est devenu très maigre et très
 « faible; la pauvre bête travaille trop. L'intendant dit qu'il
 « faut que ce soit, et maman a dû se résigner.

« Adieu, mon frère chéri. Je t'écris du Waldhof, à la
 « table d'Alice, pour que maman n'en sache rien. Les Ryss-
 « berg t'envoient leurs amitiés. Alice va très bien. — Je
 « t'embrasse,

« Ta sœur,

« ÉLISABETH. »

Denis replia lentement cette lettre enfantine, et la mit dans un tiroir particulier de son bureau avec un soin qui ne ressemblait guère à sa négligence habituelle pour sa correspondance. Ceci était autre chose, ceci venait « de la maison ». Égoïste et frivole dans le monde, il restait au fond un fils et un frère affectueux, vénérant de tout son cœur ces deux femmes qu'il appelait sa mère et sa sœur... quoiqu'elles ne fussent ni l'une ni l'autre; mais il y avait bien des années qu'il ne s'en souvenait plus.

Denis n'était qu'un enfant, lorsque son père, ancien colonel de cavalerie, s'était remarié. Son premier mariage, résultat d'une passion romanesque, avait été court et malheureux et le baron de Lestrangle demeura longtemps sans pouvoir se décider à une nouvelle union. Il devait avoir plus de bonheur dans ce second choix. Il fit la connaissance de la jeune veuve d'un capitaine, installée momentanément avec sa petite fille à la maison forestière, pour faire respirer à l'enfant délicate l'air fortifiant des bois; il rencontra dans ses promenades cette femme grave, vêtue de noir, et sa résolution fut aussi prompte que ses hésitations, jusque-là, avaient été prolongées. En entrant dans sa demeure, elle y introduisit cette harmonieuse vie de famille que ses rêves

mêmes ne lui avaient jamais représentée aussi parfaite, et pendant quelques années, il leur sembla avoir toujours vécu ainsi.

Le baron de Lestrangle mourut au moment où Denis entra dans l'ancien régiment de son père, et le jeune homme se trouva seul au monde, avec une nature qui rappelait les défauts maternels. Alors suivirent des années pendant lesquelles il tâcha d'étouffer en lui le souvenir de la maison familiale, et évita la présence de sa mère et de sa sœur adoptives, parce que sa vie était de celles où leur pur regard ne pouvait pénétrer.

La pendule sonna cinq heures, Denis tressaillit et regarda autour de lui. Où s'étaient égarées ses pensées? Bien loin, vers l'écurie de Schwalbenhof, près du vieux cheval blanc, que montait jadis son père. Lestrangle se leva brusquement.

— Je vais me coucher, dit-il avec impatience, je deviens nerveux.

Mais il se mit à son bureau et écrivit ce billet :

« Ma chère Lise, je défends qu'on mette Roustan à la charrue. S'il est malade, je le tuerai quand je viendrai. Mais qu'en attendant, personne ne se permette de toucher à lui — DENIS.

« P. S. — Je ferai promptement la commission dont tu me charges. »

Ceci achevé, il se coucha, s'adressant à soi-même ce discours : — Denis, Denis, quel grand enfant tu fais.

Cependant Denis ne parlait jamais de sa famille. Peu de personnes savaient qu'il possédât encore des parents, et le nom d'Élisabeth n'était jamais sorti de ses lèvres. Ces choses-là devaient rester en dehors de son existence actuelle.

Il n'oublia pas le châle de laine blanche; il l'acheta le jour même, et le paya, à la stupéfaction du commis. Le lieutenant de Lestrangle faisait fréquemment emplette d'objets choisis avec beaucoup de goût; mais il négligeait la question secondaire du paiement.

Au premier tête-à-tête qu'il eut avec son vieil ami, le général lui dit :

— Tu as bien fait, mon garçon, de ne pas bâtir d'espérances sur mon ancien camarade, le baron Stauffen. Sa lettre m'a mis dans une vraie colère. Il se croit quitte de toutes les obligations que nous imposait notre amitié

d'autrefois, pour avoir avancé vingt-cinq mille thalers à ton père, à l'époque où sa première femme... hum!... l'avait mis dans quelques embarras d'argent. Cette somme est encore actuellement hypothéquée sur Schwalbenhof.

— Oh! je le sais; le baron prend soin, au moins une fois l'an, de me remettre cette hypothèque en mémoire! Je connais le vieil avare! D'ailleurs, il est tout à fait sous la domination de son neveu par alliance, le garde général Ryssberg, un homme très capable, mais de ces gens peu disposés à tirer un pauvre diable des difficultés où l'ont jeté ses folies de jeunesse.

— Il a épousé une nièce du vieux Stauffen?

— Une comtesse Rohrbach, nièce éloignée, mais, dit-on, héritière désignée d'Ulmenau et de toute la fortune du baron. C'est un rusé renard que ce Ryssberg; ne l'avez-vous jamais vu?

— Dire que Karl Stauffen léguera son château à un bourgeois, à un M. Ryssberg!

— A l'exclusion de toute sa parenté. Il y a une certaine tante Jeannette, mariée en Suisse, dont les enfants lui tiennent de plus près qu'Alice Ryssberg.

— Triste histoire que celle de cette famille; on n'y rencontre que des malheurs et des morts prématurées. Il avait une fille; je ne sais plus si elle est morte ou si elle a mal tourné.

— Une fille! je n'en ai jamais entendu parler!

— Son nom même est oublié; il y a maintenant bien des années, le bruit courut que Stauffen lui refusait son consentement à une mésalliance qu'elle s'était mise en tête. Elle disparut, et comme je n'étais pas en correspondance avec son père, je n'en ai pas su davantage.

— Je ne vous dérange pas, cher oncle, demanda coquettement M^{me} de Waldheim, qui venait mettre fin à la conversation.

— Bon... murmura Denis, en descendant l'escalier... Doris! Doris! vous semblez de plus en plus mon inévitable destinée!... Pourquoi non?... une telle chance ne se retrouve pas deux fois. Mon ami Denis, tu seras raisonnable quoique la pilule soit dure à avaler... Il faut dire entre nous qu'elle est effroyablement vulgaire!

CHAPITRE IX

Les premières violettes ornaient la table à ouvrage de Mme Ryssberg, occupée en ce moment à recoudre deux boutons aux gants de son mari, qui distrait son impatience en marchant de long en large.

— Il est incompréhensible que Jochen n'ait pas encore sellé mon cheval!

— Du calme! du calme! répétait Alice. As-tu la lettre? Je ne suis pas curieuse, mais je voudrais être là, pour voir comment tu lui communiqueras cette nouvelle.

Alice semblait mieux portante qu'en automne; un hiver doux lui avait été favorable. Cet hiver s'était passé pour elle d'une façon un peu monotone, son mari étant souvent occupé au dehors. On s'étonnait de lui voir prendre tant de peine, quand il était certain de devenir tôt ou tard maître d'une grande fortune.

— Voilà Jochen avec le cheval... mais tes gants, Hubert, tes gants!

Il les saisit, baisa à la hâte, avec une vive tendresse, la main qui avait réparé le dommage, et quelques instants après, il sortait de la cour au grand trot. Après avoir traversé un coin de forêt, la route s'engageait dans les prés, en descendant vers le fletive. Là-bas, sur une hauteur, les tours et les pignons d'un château sortaient d'un groupe de vieux arbres encore dépourvus de feuilles. Un solide pont de pierre, une avenue de cerisiers conduisaient aux grilles du parc. Une d'elles était ouverte; le cavalier entra, toujours au trot.

Ryssberg descendit de cheval, et, sans plus de cérémonie, pénétra dans la maison. Ses pas résonnèrent dans le grand vestibule voûté; à droite et à gauche, des chevaliers en armures rouillées, la lance au poing, sur des chevaux bondissants, veillaient au seuil de la vieille et fière demeure. Le garde général entra dans une pièce sombre, garnie d'un antique mobilier, où un vieillard, entouré de malles et de valises, se querellait avec son valet de chambre, sur le ton aigre et nerveux particulier aux malades. Il se souleva à l'entrée de Ryssberg, serra autour de son corps décharné la cordelière de son éclatante robe de chambre et dit en gémissant :

— Viens-tu aussi, Hubert, m'engager à faire cette sottise,

Ne ris pas! J'aime autant que tu tordes le cou à mon charlatan de docteur; il m'envoie à Carlsbad!

— Parfait! je me mets du parti du charlatan et, je m'installe, car j'ai à te faire une communication importante.

— Pour l'amour du ciel, Hubert, ne commence pas, à enfoncer les portes! Je te le répète, je suis irrité, nerveux, à bout; à qui ferais-je plaisir, en m'arrangeant pour être torturé dix ans de plus par ma goutte?

— C'est précisément ce que tu vas apprendre.

— Quelle sottise! je ne veux rien savoir! Il est grand temps que je quitte ce monde! Mon existence est vide... tous les miens sont morts... morts, entends-tu? Je reste seul...

Il s'enfonça dans ses pensées amères. Le jeune homme leva involontairement le regard vers deux grands portraits à l'huile, deux figures débordantes de vie et de joie, qui souriaient, l'une sous un schako, l'autre sous un casque... les deux fils du logis, jadis l'orgueil du père, et qui dormaient depuis longtemps dans la tombe, tous les deux. Leur mère avait suivi de près son dernier enfant. Il y avait eu, en outre, une fille; mais elle était morte sans doute aussi, car nulle part on ne retrouvait sa trace. Une mauvaise étoile semblait présider au destin de cette famille, et faire du dernier survivant l'ennemi de ses semblables. Ryssberg se tourna de nouveau vers lui :

— Tous morts, dis-tu?... Il dépend de toi qu'il y ait une résurrection. Je vais tout à l'heure enfoncer ma porte; mais chaque chose en son temps.

Il sortit une lettre de sa poche.

— Lorsqu'Alice était encore demoiselle d'honneur de la princesse de***, il y avait près de la souveraine une femme de chambre, à qui elle eut occasion de rendre service. La vieille lui est restée fort attachée. Je vais te lire un passage de sa dernière lettre; elle contient des faits qui t'intéresseront.

— Rien ne m'intéresse, grommela l'aimable vieillard.

— « Ma bonne comtesse, commença Ryssberg, veut bien
« me demander comment vont mes affaires et si j'ai tou-
« jours ma petite chambre. J'ai déménagé à l'automne, et je
« ne demeure plus seule, mais avec une jeune fille, dont la
« mère a été ma voisine. C'était une vraie dame... je puis
« même dire une dame de la noblesse, quoiqu'elle se fit
« simplement appeler Louise Forster, de New-York.

Le lecteur s'interrompt et regarda interrogativement

le baron Stauffen. En entendant ce nom, il avait tressailli; mais il dit, d'une voix dure :

— Il y a longtemps qu'elle est morte pour moi.

— « Elle gagnait honnêtement son pain en donnant des leçons, continua Ryssberg, et sa fille fait de même. « Depuis la mort de cette dame, je me suis mise à vivre avec « la jeune personne, et je dois dire que je ne m'en repens « pas. Elle est un peu extraordinaire, cette demoiselle « Éléonore; mais elle suivra le droit chemin, car elle a appris « à travailler. Elle se donne bien de la peine avec ses élèves, « elle peint pour les magasins, et elle étudie la moitié des « nuits pour s'instruire encore davantage. On peut dire « qu'elle parle comme un livre. »

— Le reste est sans intérêt, ajouta Ryssberg, en repliant la lettre. Bref, voici ce dont il s'agit : cette enfant n'est autre que ta petite-fille, Éléonore Forster.

— Je n'ai pas de petite-fille, encore bien moins de petite-fille portant un pareil nom! Sais-tu de quoi tu parles? Cet homme était un condamné politique; sa fuite en Amérique l'a seule sauvé d'une peine infamante.

— Tout cela est bien vieux, dit le garde général avec une fermeté douce. Tu le dis toi-même, tous ceux qui vivaient alors sont morts à présent! La fille est-elle coupable de la faute de ses parents? Fais-la venir près de toi pour qu'elle réjouisse le soir de ta vie, et qu'elle répare les torts de sa mère.

La voix qui parlait ainsi semblait exercer un étrange empire sur le vieillard, qui détourna son regard troublé.

— Tu es terrible, Ryssberg, balbutia-t-il. Laisse dormir les morts. Le soir de ma vie! Ah! je vous étonnerai tous, car je durerai plus longtemps que vous ne pensez!

— Tant mieux pour ta petite-fille!

— Je ne veux pas entendre ce mot-là! Que ferait ici cette enfant?

— Elle y occuperait la place qui lui revient de droit.

— Et c'est toi qui dis cela? fit le baron Stauffen avec un coup d'œil défiant.

— Moi et tous les gens raisonnables. Tu dois arracher cette jeune fille à la misère et aux dangers qui l'entourent, tu dois la recevoir chez toi et la reconnaître pour ta fille et ton héritière. Elle t'aimera, elle te soignera, et tu seras bientôt fier d'elle.

Le vieux baron répétait toujours, machinalement :

— C'est toi qui dis cela?

— Je te préviens en outre que je suis résolu à te servir malgré toi, et à aider l'innocente à rentrer en possession de ses droits légitimes. Je ne veux pas qu'on dise un jour que le baron Stauffen a laissé son héritière directe languir et mourir de faim dans un taudis. Ce serait indigne de ton nom. Dans tous les cas, ma demeure sera la sienne, jusqu'à ce que tu lui ouvres les portes d'Ulmenau.

Il se leva et chercha son chapeau. Le baron, tout tremblant, restait assis; une lutte violente se peignait sur son visage jaune et ridé; une sorte de râle secouait sa poitrine.

— Bonsoir pour aujourd'hui! dit le garde général, de sa voix calme et affectueuse. J'irai demain en ville par le premier train, pour découvrir M^{lle} Forster et l'amener au Waldhof.

— Tu ne feras pas cela!

— Pourquoi donc? Du moment que M^{lle} Forster n'est pas ta petite-fille, tu n'as nul droit d'intervenir dans ce qui la concerne.

Il alla jusqu'à la porte; le baron le rappela.

— Amène-la ici? grommela-t-il. Comme cela, du moins, elle n'ira pas chez vous!

Une jalousie farouche se trahissait déjà dans ces paroles, qui éclairèrent d'une joie franche les beaux traits du jeune homme. Il se hâta d'aller porter à Alice la nouvelle de sa victoire.

Le lendemain matin, Ryssberg se rendit en voiture à la station de Falkenbruck, d'où il avait encore une bonne heure de chemin de fer jusqu'à la ville. Dès qu'il fut arrivé, il alla tout droit à la rue désignée, trouva facilement la maison, et monta l'escalier d'un pas lesté. À son coup de sonnette, une vieille femme ouvrit à moitié la porte d'un air défiant.

— Je vous apporte les amitiés de votre comtesse Alice, dit-il en riant.

Dès ce seul mot, dame Reuters devina à qui elle avait affaire et le conduisit en triomphe dans sa mansarde, l'accablant de questions sur sa chère comtesse. Ryssberg n'eut aucune peine à apprendre tout ce qu'il voulait savoir. Quoique la lingère ignorât qui était M^{me} Forster, elle avait entendu raconter à Lora beaucoup de choses sur leur séjour en Amérique. Toutes les circonstances concordaient, et il ne douta plus d'avoir en effet trouvé la personne qu'il

cherchait. Ils étaient encore en grande conversation, quand la sonnette tinta de nouveau.

La bonne femme courut ouvrir à Lora, et se hâta de lui glisser à l'oreille :

— Mademoiselle Lora, il y a ici un monsieur qui dit que sa femme est votre cousine. C'est...

La jeune fille entra brusquement dans la chambre. Le garde général était debout au milieu de la pièce; il vint à sa rencontre avec un sourire amical, mais deux yeux noirs lui répondirent par un regard de défi, presque de haine.

— Qui êtes-vous? demanda Lora, très excitée.

— Votre cousin, si vous le voulez bien.

— Mon cousin? Alors vous portez le nom de cette famille qui a renié ma mère? Si nous n'existions pas pour vous, vous n'existiez pas davantage pour nous. Je suis donc en face d'un étranger.

— Si vous y tenez absolument, je ne m'y oppose pas, répliqua-t-il, sur le ton de la plaisanterie. Je m'appelle Ryssberg, et mon mariage avec Alice Rohrbach me confère seul un droit au titre que je réclamaï.

— Rohrbach..., Ryssberg...? Je ne connais pas ces noms-là. Celui de la famille avec laquelle je ne veux avoir aucun rapport est Stauffen. Je n'ai pas envie de jouer le rôle de parente pauvre : plutôt le travail et la liberté!

— Il ne reste plus qu'une seule personne de la famille des Stauffen d'Ulmenau... votre grand-père! Ses fils sont morts; sa femme est morte; il a repoussé autrefois sa fille;... maintenant il est vieux, malade, solitaire; s'il a jadis été trop dur en voulant sacrifier le bonheur de cette fille aux préjugés de son rang, il en a été bien puni.

Lora cherchait en vain des paroles. En reconnaissant les torts de son aïeul, Ryssberg coupait court à ses protestations.

— Allons, Éléonore, continua-t-il cordialement, ne prenez pas cette mine défiante. Il s'agit de rendre heureux un vieillard aigri, d'être la lumière et la joie de ses derniers jours, et de rentrer dans tous vos droits d'enfant unique... Il ne reste plus personne pour vous les disputer!

— Qu'est-ce que cela veut dire? fit-elle d'un ton âpre. Que je serai reconnue publiquement pour son héritière?

— Oui, répondit le garde général, et ce *oui* était très sec; il lui déplaisait que ce fût la première question de cette jeune fille.

Lora se détourna et s'en alla vers la fenêtre; il put néan-

moins s'apercevoir qu'elle luttait avec une émotion violente et se tordait les mains. Il allait donner une explication à dame Reuters, étonnée, lorsque Lora revint à lui et mit la main sur son bras : — Cousin, dit-elle, la voix étouffée et le regard fixe, je ne puis pas aimer cet homme ! Que ferais-je là-bas ?

— Vous apprendrez à l'aimer. C'est votre grand-père.

— J'irai parce que je veux être riche, et c'est lâche et bas d'agir ainsi.

— Vous irez pour remplir un devoir, dites-vous cela comme consolation. La tâche sera rude, car il est très vieux, — quatre-vingts ans, — il est malade et maussade ; mais je veux que, par vos soins, il se réconcilie avec la vie et avec ses semblables. Après-demain, il passera ici, se rendant à Carlsbad. Jusque-là, vous pouvez réfléchir et prendre congé de vos élèves. Venez à neuf heures à la gare et présentez-vous à lui, le reste ira tout seul.

— Et si je ne viens pas ?

— Ce serait un orgueil déraisonnable, une faute grave, qui, après la mort de votre grand-père, pèserait lourdement sur votre conscience.

— C'est bien, je viendrai. Quand il me verra, il se repentira de sa grandeur d'âme, et il me laissera aller ! Mon chemin est tout tracé, et je ne veux pas entrer en contact avec votre aristocratie !

— C'est bon, fit Hubert en riant, ne disons pas de mal des absents. Je suis persuadé que vous lui plairez tout à fait !

— Regardez comme je suis habillée.

— Ma chère enfant, il n'entend rien à ces choses-là. Mais il faut que je m'en aille. Au revoir !

Selon sa promesse, Lora se trouva à la gare, sous l'escorte de dame Reuters, qui trottait autour d'elle, avec la plus vive agitation. Le train s'arrêta le long du quai. Elle reconnut la haute taille de Ryssberg, courbée vers un homme âgé et chancelant, qu'il conduisait avec précaution. La jeune fille resta quelques instants comme paralysée, s'efforçant de se raidir contre l'impression que lui produisait ce vieillard qui n'était plus qu'une ruine ; l'amertume peinte sur sa figure ridée et le ton aigre de sa voix étaient eux-mêmes impuissants à dissiper cette impression. Elle le vit faire un faux-pas ; il serait tombé sans l'appui vigoureux de Ryssberg ; alors elle s'élança vers lui, les larmes aux yeux, et saisissant sa main pour la baiser, elle murmura :

— Prenez mon bras, grand-père; c'est moi qui vous conduirai!

CHAPITRE X

La vieille allée de châtaigniers que suivait Denis de Les-trange, se rendant de la gare à Schwalbenhof, était tout en fleurs. C'était une course d'une heure, et il n'avait pas commandé la voiture, pour faire une surprise à sa mère et à sa sœur. Il apercevait déjà devant lui, au milieu de la prairie, le village et la maison. Les bâtiments de Schwalbenhof avaient jadis été fort majestueux; la demeure seigneuriale, avec son avenue et ses deux tours vêtues de lierre, gardait encore un fort grand air; malgré cela, on remarquait partout des traces de négligence et de délabrement graduel. Denis ne fit pas attention à ces détails. Sans traverser la cour, il pénétra directement dans le jardin par une petite porte et le parcourut lentement, savourant la jouissance de retrouver partout un souvenir. Rien n'était changé; la pelouse, le rucher, les vieux arbres, la tonnelle de vigne avec ses sièges entourant une table ronde, et la corbeille de rosiers à l'entrée. Près de cette corbeille, une jeune fille aux traits délicats, relevant un peu sa robe claire, arrosait une bordure d'œillets fraîchement plantés.

Comme elle était gracieuse, vive et souriante! toujours cette même Élisabeth dont les blonds cheveux soyeux, échappant aux nattes qui les comprimaient, frisaient légèrement sur le front et les tempes. En la regardant de plus près Denis s'aperçut que son frais visage d'enfant s'était allongé, et qu'une expression soucieuse se cachait au fond de ses yeux bruns. Mais elle l'avait reconnu! L'arrosoir fut lancé bien loin, avec une exclamation de joie : Denis! Denis! Elle courut à lui, et tous deux s'embrassèrent de bon cœur.

— Méchant! m'as-tu assez fait peur? J'ai cru que tu sortais de terre! Enfin te voilà! Maman va être si contente! Tiens! elle est là-bas, elle descend les marches de la véranda.

— Voyons lequel y sera le premier!

Riant, essoufflés, redevenus enfants pour quelques secondes, le frère et la sœur traversèrent en courant la pelouse. Arrivé au perron, Denis s'agenouilla devant sa mère, dont il porta la main à ses lèvres, en disant avec sa malice caressante : « Fais tuer le veau gras, maman! » et il se laissa embrasser par elle comme un petit garçon, pendant

qu'elle répétait, lui caressant les cheveux. — « Peux-tu me dire combien il y a de temps que tu n'es venu ici ? »

— Pas de reproches, maman ! supplia Denis, en se relevant. Me voici ; je n'ai plus que dix ans ; tout le reste est oublié.

— Certainement ; mais entre donc. Nous prendrons aujourd'hui le café dans le cabinet de ton père.

Élisabeth s'était enfuie dans sa chambre. Avec une précipitation joyeuse, elle détacha son tablier de jardin, renoua ses cheveux, et coupa au rosier de sa fenêtre quelques boutons à demi ouverts, qu'elle attacha à son corsage, plutôt comme expression de son bonheur que pour se parer. Alors elle descendit en chantant l'escalier de chêne noirci, et courut à la cuisine, afin de donner un air de fête au déjeuner.

M^{me} de Lestrangé et son beau-fils étaient assis dans le cabinet du père, sur le vieux canapé de maroquin rouge. Le portrait à l'huile du colonel, en costume de chasse, était en face d'eux. Ce visage énergique et bon, avec sa moustache grise d'ancien officier, c'était bien lui, tel que jadis, le soir, dans son fauteuil, il fumait paisiblement, un enfant sur chaque genou, tandis que la mère travaillait à côté d'eux, dans cette même pièce.

— Denis, voici Diane ! dit Élisabeth, derrière laquelle un vieux chien se glissait dans la chambre. La pauvre Diane ! elle est presque aveugle, mais chaque jour, elle vient gratter à la porte de papa.

— Et Roustan ? Vous n'avez pas recommencé à le faire travailler ? demanda Denis.

— Oh ! non, s'écria Élisabeth. L'intendant est furieux ; mais Roustan reçoit de l'avoine, selon tes ordres. Je voudrais bien que tu en dises autant pour mon poney.

— Impossible, Élisabeth ! fit tristement leur mère. C'est déjà assez cher de nourrir un cheval inutile ; mais je crois que Roustan mourra bientôt, il devient tous les jours plus faible.

— Je le tuerai demain, déclara Denis ; ce sera la fin des discussions, et une tranquillité d'esprit pour moi de le savoir enterré avec les honneurs qu'il mérite.

Personne n'eut le temps d'en appeler de cette décision, car Hubert Ryssberg entra. Après avoir échangé avec le nouvel arrivant une poignée de main très cordiale, il ajouta qu'il était venu demander la formule d'une certaine tisane, car Alice toussait beaucoup. Pendant qu'Élisabeth courait chercher la feuille, Denis interrogea :

— Savez-vous qu'une dizaine au moins de dames fort curieuses m'ont chargé de recueillir à la source les détails de l'événement?

— Oui, je m'imagine en effet qu'il doit faire à F*** le sujet de toutes les conversations, dit le garde général en riant; la jeune personne dont il s'agit peut se féliciter d'être loin.

— Est-ce qu'elle a été vraiment à Carlsbad avec ce vieil ours?

— Certainement, et tous deux iront plus tard dans le Midi; les médecins ont déclaré que c'était indispensable pour la santé de M^{lle} Forster, dont une mauvaise nourriture et un logement humide à New-York ont retardé la croissance. Elle se remet avec une rapidité étonnante, m'écrit le baron Stauffen, qui malheureusement, lui, ne va pas bien. Mais il s'oublie, dans sa joie de posséder sa petite-fille. Ils sont maintenant en Suisse, au château de la tante Jeannette; la situation en est pittoresque et romantique, et Lora Forster fait des promenades en montagne.

— De grâce, dans l'intérêt de mes dix curieuses, dites-moi qui est la tante Jeannette?

— C'est une sœur du baron Stauffen, de vingt ans sa cadette et mariée à un comte polonais. Elle passe l'hiver et le printemps en Suisse, l'été dans leur domaine de Galicie.

— Alors j'ai bien dit la vérité! Mais quelqu'un a-t-il prévu déjà que le vieux Stauffen peut mourir? Que deviendrait cette jeune fille?

— Tout est prévu. Il m'honore de la tutelle, et manifeste le désir que, dans le cas de sa mort prochaine, sa petite-fille demeure chez cette tante jusqu'à sa majorité, ou vienne habiter ma maison. Ce second choix semble plus particulièrement le sien; le premier, celui de Lora. Je m'imagine aisément qu'elle doit se plaire dans le castel de la tante Jeannette. Celle-ci est veuve, ses filles sont mariées; ses fils suivent leur carrière; elle se trouve donc souvent seule. Croyez-vous que vos amis seront satisfaites de ces renseignements?... Il faut que je m'en aille. Merci, chère Élisabeth! j'espère que ce remède soulagera Alice.

Il fit ses adieux, et Denis l'accompagna jusqu'au dehors; quand il revint, il se jeta dans le fauteuil de son père et s'écria avec une admiration mêlée d'incrédulité : — Il est superbe! On ne peut faire meilleure mine à mauvais jeu!

CHAPITRE XI

Contre ses habitudes, Denis fut debout le lendemain de très bonne heure. Il se rappela son projet de tuer le vieux cheval, chargea un pistolet qu'il prit dans l'armoire à fusils de son père, et descendit sur la pointe du pied l'escalier. Il ne se doutait pas que les dames de la maison étaient déjà depuis une heure à leur besogne. Cependant il n'aperçut que quelques journaliers et une servante qui le salua en souriant. L'ancienne écurie des chevaux de luxe semblait sur le point de s'écrouler; seul, le vieux Roustan y restait encore. Sa robe était devenue d'un blanc de neige; il hennit de joie en léchant la main de son maître. Celui-ci détacha en silence la chaîne qui l'attachait et l'emmena de l'écurie.

— Je crois qu'au fond il n'a pas d'autre mal que l'âge, et une insuffisance de nourriture, fit Denis.

— Il traîne encore seul les charges de fumier les plus lourdes, observa l'intendant; un si vaillant travailleur... c'est bien dommage!

Le sang monta au beau visage du jeune maître et ses yeux bleus si doux lancèrent des étincelles.

— Je vous ôterai la tentation de lui faire traîner votre fumier, dit-il d'un ton bref, en s'éloignant.

Derrière la bergerie, un vaste pré s'étendait jusqu'au bord de la forêt, où trois chênes majestueux marquaient la limite de Schwalbenhof. Là, le bruit du coup de feu ne parviendrait pas aux oreilles d'Élisabeth; là, on pourrait creuser le tombeau du vieux cheval.

Lorsque Roustan sentit le gazon sous ses pieds, il devint agité et recommença à hennir. Denis tenait négligemment le licol; le cheval se dégagea d'un brusque mouvement de tête et partit au galop. Il s'arrêta sous les chênes, frappa du pied, renâcla bruyamment, et regarda Denis en dressant les oreilles... Denis leva le bras et visa; mais un nuage monta devant ses yeux et sa main tremblait tellement qu'il dut la laisser retomber. Le vieux cheval restait immobile comme s'il était de pierre; la surexcitation de la liberté lui rendait momentanément la beauté majestueuse de sa jeunesse. Denis se revêtit sur son poney à côté de son père; il crut sentir cette bouillonnante ardeur de vivre qui remplissait sa poitrine d'enfant. Il ne pouvait pas tuer le cheval de son père!

Et quand Roustan, revenant au galop, buta contre une inégalité du sol et tomba, Denis jeta le pistolet et s'élança à son secours. Le cheval ne s'était pas fait mal, mais ses grands yeux sombres et doux semblaient dire! « C'est fini de moi! »

Denis le ramena à l'écurie. A la porte de la laiterie, se tenait Élisabeth qui lui dit bonjour d'un signe de tête. Elle avait un grand tablier de toile, un trousseau de clefs à la ceinture, une cuillère de bois à la main; elle semblait fatiguée, et trop frêle pour ce rôle rustique.

— Qu'est-ce qui te prend, petite sœur? Te lèves-tu tous les matins à cette heure impossible? Si c'est un amusement, il te réussit mal; quels cercles noirs as-tu là sous les yeux?

— N'en dis rien à maman, supplia-t-elle avec inquiétude; je vais bien et ne me plains de rien.

— Je le dirai tout de suite à maman, au contraire; elle te condamnera à garder les arrêts dans ta chambre, jusqu'à neuf heures, quotidiennement.

— Oh! non, Denis, car alors elle fera ma besogne elle-même! Tiens! voici la voiture à âne avec ses pots d'étain; il faut que je me dépêche. Nous vendons maintenant tout notre lait à la grande fromagerie d'Ulmenau, qui n'en a jamais assez; c'est un réel avantage.

— Tu es pratique comme une vieille ménagère; viens plutôt avec moi dans le pré; je te raconterai mon enfantillage de tout à l'heure.

Mais elle n'en avait pas le temps. Elle retourna résolument à sa tâche, en réprimant un soupir, et son frère rentra dans la maison, où il rencontra M^{me} de Lestrangé. Le déjeuner était déjà servi sous la vérandah. La mère et le fils s'assirent, attendant Élisabeth qui devait apporter le café.

— Maman, commença Denis, avec un accent de reproche tendre, je t'enverrai le plus tôt possible une *Mamzelle*¹, une de ces personnes comme nous en avons toujours du temps de papa, qui se lèvent à quatre heures, font traire les vaches, mettent à la raison les servantes rétives, et engraisent les oies.

— Mon cher enfant, donne-moi alors de quoi la payer.

— Tu ne vas pas me dire qu'il est absolument nécessaire que Lise abuse de ses forces?

— Tu sais aussi bien que moi que l'économie la plus

1. Mot emprunté au français; employé en allemand, pour désigner une femme de charge.

sévère et une activité incessante nous sont imposées... répliqua sa mère avec calme; mais elle ajouta gaiement : — Ces efforts ne demeurent pas sans fruit. Tu m'as écrit à Noël pour me demander de l'argent; je n'en avais pas alors, tandis qu'aujourd'hui, je puis t'offrir cinq cents thalers.

Le malaise de Denis allait croissant. Ici, deux femmes faibles et délicates travaillaient et peinaient sans relâche, supportant le poids d'une vie monotone et d'un labeur fatigant, tandis que lui... Il n'acheva pas. La comparaison était si terrible qu'il s'en irrita; les égoïstes n'aiment pas à être forcés de s'apercevoir des choses qu'il leur est commode d'ignorer.

— Denis, reprit sa mère, le regardant avec inquiétude, où en sont tes affaires? Le général Degenfurth te promet-il toujours de t'aider?

— Ne compte plus sur lui. Il souffre de deux nièces qui n'ont rien et adorent le luxe; terrible maladie pour un oncle à héritage!

— Tu m'effraies, Denis; j'y comptais si positivement. Que vas-tu faire?

— Les dieux et les juifs le savent! répondit-il avec insouciance.

L'arrivée d'Élisabeth interrompit leur entretien. Elle se montra très gracieuse dans son rôle de ménagère attentive. On causa de choses indifférentes, et après le déjeuner, Mme de Lestrangle dit à sa fille :

— Laisse ta besogne pour aujourd'hui, petite, et va dans la forêt avec Denis; cela te fera du bien.

— J'irai au village, répondit-elle enchantée; tout le monde sera content de voir mon frère, et je porterai des fleurs à ma malade, la femme du cordonnier.

La modification fut acceptée. Une petite porte ouvrait directement du jardin sur les magnifiques prairies, à droite, on allait au village; à gauche, vers la forêt. Élisabeth avait ses œuvres de bienfaisance, ses pauvres et ses malades, ses favoris parmi les nombreux élèves de l'école, ses projets et ses espérances.

— Pense donc, Denis! le pasteur m'est venu en aide! nous voulons organiser un asile d'enfants, et j'ai déjà commencé; aussi je suis très fière de ma création. Et Guillaume le bossu, dont les autres se moquaient, parce qu'on le croyait idiot! Il était tout bonnement négligé; on ne l'envoyait pas à l'école; quoi d'étonnant qu'il ne sût rien à dix ans; mais il a

regagné le temps perdu. Le pasteur l'a pris chez lui, lui a donné des leçons, et quoique boiteux et faible de santé, il est maintenant assistant du maître d'école d'Ulmenau, et il espère que dans cinq ou six ans, notre maître sera nommé dans une plus grande ville, et qu'il pourra le remplacer chez nous.

Denis répéta lentement : « Dans cinq ou six ans ! » et son regard devint fixe. Grand Dieu ! qui donc, dans cinq ou six ans, serait le possesseur de ce coin de terre, pour lequel sa sœur éprouvait un attachement si profond ? Quelqu'un ferait tomber ces chênes plantés par son aïeul, et transformerait peut-être en brasserie la vieille maison seigneuriale ! Et ces deux femmes si chères, que leur réservait la destinée ? Il vit apparaître dans un éclair le désastre futur, et une douleur aiguë lui traversa le cœur. Il se mordit les lèvres. Il se sentait de nouveau envahi par ce malaise vengeur, qui, le premier moment de joie passé, lui rendait intolérable le séjour de ce foyer paisible et le renvoyait impitoyablement à ce qu'il nommait la vie... sa vie !

CHAPITRE XII

Le temps continua sa marche inflexible, une année entière s'écoula, puis une seconde, puis une troisième ! Trois fois, depuis le jour où Hubert Ryssberg avait rétabli l'orpheline dans ses droits d'héritage, la neige et la glace avaient recouvert le sol ; trois fois le printemps et ses brises lui avaient rendu une nouvelle vie.

Le Waldhof était toujours debout ; personne n'avait renversé le vénérable toit couvert de mousses, car il était devenu propriété privée. Mais la maison demeurait silencieuse et déserte, et rarement, très rarement, les cheminées se couronnaient de fumée. Parfois, le vieux Jochen, maintenant avec sa femme le seul habitant du domaine, entraînait dans la maison, ouvrait les volets non sans peine, faisant pénétrer dans la grande salle basse l'air et le soleil, ou bien, en hiver, il allumait le poêle de porcelaine. C'est qu'à certains dimanches, le propriétaire actuel, l'inspecteur des forêts Ryssberg, venait y passer une journée. Le garde général qui lui avait succédé habitait la petite ville d'Ulmenau, c'était un tout jeune homme fort élégant, qui consacrait plus de temps à ses plaisirs qu'à son service ; de sorte

que l'inspecteur pouvait s'abandonner sans obstacle à l'illusion de se retrouver chez lui dans sa forêt.

Tout était bien changé! Il n'y avait plus d'Alice, pour être le sourire de la vieille maison et pour absorber toutes les pensées et tous les instants de son mari. Elle reposait depuis longtemps sous la tombe verte, que les soins pieux d'Elisabeth paraient sans cesse de fleurs. Aucune des prévisions d'Hubert ne s'était réalisée. Six mois après le jour où il avait répondu aux questions de Denis de Lestrangle sur l'héritière d'Ulmenau, le vieux baron Stauffen était mort à Genève, avec un dernier souhait sur les lèvres : que sa petite-fille trouvât accueil et protection dans la maison Ryssberg. Lorsque cette triste nouvelle parvint au Waldhof, Ryssberg n'avait plus de foyer, il venait d'ensevelir sa femme bien-aimée, et il quittait sa forêt pour la grande ville, où il était nommé inspecteur. Ce fut pour lui une crise douloureuse, la première fois que la souffrance pénétrait dans sa vie et sous une double forme : la perte de sa compagne, l'adieu à sa maison des bois. Il fut donc excusable de laisser en seconde ligne ses devoirs de tuteur. Il ne pouvait plus prendre chez lui Lora Forster, et il se dit, pour se tranquilliser, qu'après tout elle restait sous la protection de sa tante. Plus tard, quand son âme énergique eut secoué le désespoir des premiers instants, il se demanda s'il n'aurait pas eu pour M^{me} de Lestrangle un avantage pécuniaire à recevoir Lora à Schwalbenhof. Il était trop tard à présent. Après un échange de lettres avec la comtesse Pontiefska, il renonça à cette idée. Lora semblait parfaitement heureuse dans la solitude du vieux château galicien; elle se plongeait dans les études scientifiques les plus abstraites, et sa tante écrivait « qu'elle devenait une jeune fille charmante ». Charmante! pensa l'inspecteur; la bonne comtesse doit avoir un fils à marier! En attendant, les mois se passèrent; Ryssberg faisait valoir les propriétés de sa pupille, augmentait sa fortune s'attendant tous les jours à apprendre qu'elle avait disposé de son cœur et de sa main, et ne sollicitait plus que son approbation pour le décharger de sa tâche. Mais cette nouvelle n'arrivait pas, et l'héritière d'Ulmenau demeurait un mythe pour les habitants du domaine.

Telle était la situation, lorsqu'un matin d'avril, le premier train qui s'arrêtait à Falkenbruck y déposa un voyageur solitaire, que le chef de gare salua respectueusement.

— Si Monsieur l'inspecteur veut une voiture pour aller au château d'Ulmenau, il y en a une ici.

— Pourquoi cette idée? Je vais, comme toujours, au Waldhof, et à pied.

— Faites excuse; je croyais que Monsieur l'inspecteur allait au château, parce que Mademoiselle sa pupille est arrivée.

Ryssberg regarda l'employé avec stupéfaction.

— C'est une erreur! dit-il enfin.

— Certes non! Hier soir, une jeune dame est arrivée par le train de 6 h. 40, et elle s'est fait conduire au château; elle n'avait qu'une petite malle, avec des étiquettes de chemins de fer français et une plaque à son nom : *L. Forster*.

— Seule? Impossible! C'est peut-être une dame qui habite aux environs d'Ulmenau.

Cependant il commanda une voiture, et pendant qu'on l'attelait, il enfila la grand'route pour se calmer en marchant. Que signifiait cet incident? Pourquoi n'avait-il pas été prévenu?

La voiture, en une demi-heure, le transporta à Ulmenau. Il vit plusieurs fenêtres ouvertes, la grande porte entrebâillée. Le jardinier et sa femme, chargés de l'entretien du château, restaient sur le seuil, avec l'air de gens qui ne savent que devenir. Impossible d'en douter; M^{lle} Forster était arrivée de Genève, seule, sans que son tuteur en fût informé. Ceci passait la plaisanterie et il en éprouva un juste mécontentement. La femme du jardinier le conduisit le long d'un grand corridor, s'éclipsa, puis reparut, tenant sans mot dire la porte ouverte pour le laisser entrer.

C'était une vaste pièce d'angle, éclairée par trois hautes fenêtres et une porte vitrée donnant sur un balcon. Elle était plus gaie et plus agréable que les appartements d'apparat du vieux château; peut-être aussi était-elle illuminée par la créature resplendissante de jeunesse et de vie qui en occupait le centre. S'il n'avait reconnu les yeux, ces beaux yeux au regard indomptable et sauvage qu'un rien faisait flamboyer, Ryssberg n'aurait jamais cru voir devant lui l'enfant dont la jaune pâleur et les cheveux décolorés étaient restés dans son souvenir. L'indépendance, la santé et la richesse lui avaient rendu cette exubérance de la jeunesse étouffée chez elle par le poids de la misère. Ryssberg demeura un instant stupéfait. Ce visage, tourné vers lui avec une gaîté mal dissimulée, était rayonnant de frai-

cheur; les dents éclatantes apparaissaient entre des lèvres pourpres; les joues étaient roses; les épais cheveux noirs qui entouraient la tête d'une courte toison frisée, avaient des reflets métalliques.

Elle était habillée d'un costume de drap bleu foncé, très simple, dont l'étoffe molle moulait sa taille souple. La coupe du corsage, le col et les manchettes rouges lui donnaient une singulière analogie avec un uniforme militaire. Cette toilette et l'expression vive et hardie de la physionomie ôtaient à cette éblouissante apparition l'attrait de la grâce féminine, et le tuteur éprouva l'impression assez singulière d'être en face d'un beau collégien à la physionomie ouverte et intelligente.

— Mademoiselle Forster! Je ne puis croire encore que ce soit bien vous! Venir seule, ici, de Genève!

— Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela? Mais asseyez-vous! Je suis enchantée de vous revoir.

Elle poussa sans cérémonie un tabouret rond près de sa table à écrire, s'assit; écarta les livres et les papiers, et appuyant le menton sur sa main, scruta la figure de son tuteur avec un sourire plein de malice.

— Pouvez-vous m'expliquer le motif de ce brusque déplacement? demanda-t-il, très calme.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire?

— Vous oubliez que je suis votre tuteur?

— Je suis assez âgée pour me passer de tutelle.

Ryssberg ne put s'empêcher de rire.

— Pardon! vous ne serez majeure que dans un an.

— Je le sais, mais ne vous inquiétez pas de moi!

— Si vous refusez de me donner les raisons de ce voyage, je me verrai obligé de les demander à votre tante.

— Ce serait beaucoup de... curiosité, répliqua-t-elle avec colère.

Hubert rit encore malgré lui, mais ne répondit pas.

— Autant vous le dire tout de suite, fit-elle, après un instant de réflexion; j'étais lasse de supporter les déclarations perpétuelles de Louis Pontiefski.

— Comment! Votre tante ne pouvait-elle vous protéger?

— Me protéger? répéta Lora, étonnée, puis éclatant de rire: — Moi!... ma tante! Je n'ai pas besoin de protection... Je me protège moi-même... et ma tante! Elle dort la moitié de la journée et je ne la vois presque jamais. Je suis toujours seule, avec mes livres, mes fusils et mes chevaux.

Radowiecc est superbe... une immense étendue de forêts, un pays sauvage, et de si belles chasses! Autrefois, j'en jouissais seule; mais lorsque nous avons été l'an dernier à Lausanne, nous y avons trouvé Louis, qui est revenu avec nous à Radowiecc. La plaisanterie m'a semblé mauvaise, et quand j'ai vu cette année qu'il paraissait vouloir s'y installer définitivement, je suis partie avant que nous ne quittions la Suisse pour la Galicie.

— Et la comtesse?

— Elle a cru que ce n'était pas sérieux. Elle voudrait m'avoir pour belle-fille, et elle adore Louis.

— Si telle est la situation... Pourquoi ne pas m'avoir écrit franchement tout cela, et depuis longtemps?

— A vous! Mais c'est à mourir de rire!

— Et pourquoi ne pas avoir emmené M^{me} Reuters?

— Dame Reuters me suit avec les bagages. Ma résolution a été prise et exécutée dans l'espace de trois heures. Elle a dû rester, pour faire mes malles.

— N'avez-vous pas eu de difficultés à la frontière?

— Si, naturellement. Mais il ne s'agit que de savoir se tirer d'affaire. On peut tout, avec de la volonté.

L'inspecteur parut réfléchir.

— Maintenant... où allez-vous demeurer?

— Mais ici! Quelle drôle de question!

— Vous ne pouvez vivre seule ici. Je vais me mettre en quête d'une dame de compagnie, d'âge et d'éducation convenables.

— Pour moi! s'écria Lora, effrayée, comme s'il déclarait vouloir murer les fenêtres du château. Non, merci bien!

— Il faut payer tribut aux usages et aux convenances.

— Ah! nos principes, alors, sont absolument opposés.

Elle repoussa sa chaise, s'y renversa confortablement comme s'il s'agissait d'entamer une discussion amusante, tira d'une poche de sa veste un étui à cigarettes et fit partir une allumette. La cigarette aux lèvres, elle jeta à son tuteur, à travers le nuage de fumée bleuâtre, un regard qui signifiait qu'elle était prête pour le combat, et qu'elle attendait ses arguments.

— Ne prenez pas cette peine, dit-il, souriant; je ne compte pas discuter vos principes, mais je vous dis simplement ce qui doit être. J'espère que vous ne me rendrez pas mes devoirs trop difficiles.

Lora s'était levée. Le rose de ses joues était devenu plus foncé, sa respiration, courte et rapide :

— Avoir une soi-disant « dame d'honneur » est une chose absolument contraire à mes idées sur la dignité et la liberté de la femme. D'ailleurs je déteste le convenu, les phrases creuses;... jamais une de vos marionnettes ne franchira le seuil de ma maison!

— Tant que votre âge vous laissera sous ma tutelle, vous serez bien obligée de vous soumettre à ma volonté. Je tiens ici la place de vos parents... serai-je contraint de vous rappeler que j'ai de mon côté la force et le droit?

Elle le regarda fixement, tremblant de tout son corps, secouée par une crainte mêlée de colère.

— Non... non... murmura-t-elle, la voix haletante. Vous ne possédez pas ce droit...

Mais elle sentit qu'elle se trouvait tout d'un coup devant une barrière, que son opiniâtreté ne réussirait pas à briser. L'aversion, la souffrance, la prière, il lut tout cela dans le regard inquiet et indécis, qui s'attachait sur son visage énergique.

Enfin, elle domina son trouble, et, serrant les dents, redressant la tête, elle dit d'un ton bref et fier : — Allez! je ne m'incline pas encore devant vous!

CHAPITRE XIII

— Les choses commencent bien! pensait l'inspecteur, une heure plus tard, en se promenant sous les vieux chênes du Waldhof. C'est ce que j'appelle une vivante... La vie surabonde dans tout son être. Mais pourrai-je en venir à bout?

C'était une rude tâche en perspective, et pourtant il semblait satisfait et tranquille, comme s'il s'agissait d'un plaisir. Il éprouvait une sorte de rafraîchissement à se voir arraché à la monotonie de son travail actuel et à rencontrer en face de lui un problème qui mettait en jeu toutes ses facultés, absolument comme s'il avait affaire à un jeune héritier mâle de la maison d'Ulmenau; sa nature était de celles qui se tracent un plan et le suivent d'une façon systématique. Il souhaitait avant tout gagner l'affection de sa pupille, et il suivit l'inspiration du moment en lui écrivant une courte lettre d'affaires, dans laquelle il lui annonçait qu'il allait d'abord lui procurer des domestiques dignes de confiance. L'importance du château exigeait valet et femme de chambre, cuisinière et cocher; il avait déjà sous la main

une cuisinière excellente qui se présenterait le lendemain. Lui-même, il reviendrait dès qu'il aurait découvert une dame de compagnie.

Jochen porta cette lettre et revint en disant que la demoiselle, après l'avoir lue, avait frappé du pied, et déclaré « qu'il n'avait qu'à venir ».

Ryssberg retourna en ville, où il trouva une lettre de la comtesse Pontiefska, qui, toute bouleversée, qualifiait sa nièce d'ingrate et d'émancipée. Cependant sa conscience n'était qu'à moitié tranquille et elle laissait voir une certaine crainte des reproches du tuteur; la vieille femme de chambre de sa nièce serait envoyée avec les bagages; le groom amènerait plus tard de Radowiece les chevaux et les chiens.

La semaine parut longue à l'inspecteur. Le samedi arrivé, il atteignit le Waldhof à six heures, et s'engagea dans la forêt, par un sentier qui, plus loin, longeait l'étang d'Ulménau.

Sur ses bords, s'élevait une cabane pour les bateaux; ses eaux sombres étaient couvertes de nénuphars en fleurs, au milieu desquels glissaient lentement des cygnes; il bornait la partie la plus sauvage du parc seigneurial. Rarement un être humain passait en cet endroit; aussi Ryssberg s'arrêta, plein de stupéfaction, en entendant deux coups de fusil partir du beau milieu de l'étang, puis un commandement étouffé, le bruit d'une chute dans l'eau... L'inspecteur attendit assez longtemps. Enfin une petite barque se dégagea des roseaux; le gouvernail semblait attaché; et dans l'esquif, une forme sombre, donnait quelques coups de rames et se reposait, en se renversant en arrière. À l'avant, un chien brun, ruisselant d'eau, se tenait immobile, les pattes sur le bord du bateau.

C'était un joli tableau que cette barque, avec cette jeune fille pour batelier, au milieu de l'étang solitaire encadré de grands bois. Une carabine légère pendait à son épaule; son habit de chasse lui descendait jusqu'aux genoux en plis lourds. Sous le chapeau d'où s'échappaient ses boucles noires, elle ressemblait à un beau page du temps des électeurs ou à quelque adolescent florentin du xv^e siècle. Son teint délicat avait déjà un ton brun et chaud, rappelant les types favoris de Vélasquez.

Ryssberg sortit de l'ombre des arbres et la salua. Elle était trop satisfaite de ses prouesses, pour lui répondre

autrement que par un sourire. La barque aborda; Lora sauta à terre, et son chien, sautant après elle, vint déposer à ses pieds un héron, pris dans le bateau.

— Je vous félicite! dit le tuteur, soulevant son chapeau.

— Il faut que vous compreniez tout le bien que cela me fait! Cet étang me réconcilie avec Ulmenau! Mais ce hangar est misérable! Est-ce que les cygnes sont à l'état sauvage?

— Ils y sont tout à fait revenus. Leur origine date d'avant moi.

Ils se mirent en chemin. L'inspecteur regardait sa jeune compagne avec une profonde attention, lorsqu'elle se tourna brusquement vers lui :

— La cuisinière est capable, dit-elle d'un ton bref.

— Je crois bien. Elle a été cinq ans à Schwalbenhof, chez M^{me} de Lestrang.

Une légère rougeur monta aux joues de Lora.

— Oui, elle me l'a dit. À l'en croire, M^{me} et M^{lle} de Lestrang sont de vrais anges.

— Oh! vous apprendrez à les connaître; ce sont des femmes charmantes.

— Il y a aussi un fils... continua-t-elle, en détournant la tête.

— Il est presque toujours absent, soyez tranquille. Je n'ai pas besoin, en sage tuteur, de prévenir une personne de votre expérience contre les jeunes gens qui font la chasse aux héritières. Il appartient à cette catégorie, c'est un de ces aimables conquérants qui mènent grande vie aux dépens des autres; mais Dieu sait les larmes que sa mère verse à cause de lui.

Lora se redressa et son regard lança un éclair; une ardente apologie de celui qu'on accusait lui vint aux lèvres; mais elle la refoula et se contenta de dire d'un ton tout à fait changé :

— Dame Reuters est arrivée et je lui ai conféré la dignité de femme de charge; elle est heureuse, elle commande aux domestiques et me débarrasse d'une surveillance et de soins qui me sont odieux.

— J'ai encore en vue une dernière personne pour compléter votre maison, commença négligemment Ryssberg; la dame d'honneur, une respectable veuve de professeur, d'environ cinquante ans.

Lora s'arrêta court, la colère l'étouffait.

— C'est inutile, dit-elle; une grand'mère d'emprunt...

des mensonges, des phrases! Je ne veux pas de mannequin dans mon intérieur.

— Je ne puis agir autrement! répéta-t-il, avec un peu de lassitude.

Elle le regarda.

— Ne me croyez ni enfant ni entêtée! Vraiment, si je pouvais vous faire plaisir en quelque chose, je le ferais volontiers. Dites-moi que mon installation actuelle est un luxe superflu, que je dois vivre dans une petite maison avec une seule servante; je me soumettrai sans murmurer. Mais je ne puis me soumettre à ce que vous voulez là, parce que c'est contraire à mes principes. Ma vie entière n'a pour mobile qu'une pensée : celle de prêcher la liberté à mes semblables, et de leur prouver qu'une femme peut suivre sa voie, seule et sans crainte.

— Vous êtes trop jeune et trop belle pour faire de ces expériences.

— Jeune... peut-être! Mais belle? Vous voulez dire riche? C'est étonnant comme je suis devenue jolie depuis que je suis riche! Quelle chose pitoyable que le monde! Suis-je autre qu'il y a trois ans! Alors, j'étais affreuse et maintenant me voilà belle! Laissez-moi tranquille, avec vos compliments!

— Mademoiselle Forster, regardez-vous au miroir!

— Après? questionna-t-elle, défiante. J'y vois des joues rouges. La santé est-elle la beauté?... N'en parlons plus; cela n'avance pas notre discussion. Je désire être certaine que vous ne m'enverrez pas votre veuve de professeur.

— Elle ou quelque autre! Je vous en prie, mettez-vous à ma place. Je suis contraint de suivre en tout les volontés dernières de votre grand-père, telles qu'il les a tracées, que cela me plaise ou non.

Elle se calma et réfléchit un instant.

— Je vois, dit-elle tout d'un coup. Vous faites votre devoir. C'est bien. Mais je vous déclare d'avance que cette dame sera pour moi comme si elle n'existait pas.

Ryssberg s'inclina. Ils étaient arrivés sur la terrasse du château, et l'inspecteur commença à diriger la conversation vers des sujets généraux. Lora était avide d'informations sur la contrée, les entreprises industrielles, la culture et les forêts, lorsqu'enfin elle demanda :

— A qui appartient cette belle usine, au bord de la rivière?

— Vous l'avez remarquée? C'est la propriété d'une société d'actionnaires qui achète toutes les betteraves du pays. Elle a été construite et établie en moins d'un an. Nous autres, gens soupçonneux, nous nous défions toujours de ces entreprises qui sortent de terre comme des champignons. Le directeur de la raffinerie est d'ailleurs un de vos compatriotes. Ah! quel beau chien!

— Je suis charmée qu'il vous plaise. Sultan, saluez poliment Monsieur! Je lui ai sauvé la vie; les grooms de Radowice voulaient le noyer; je l'ai pris, je l'ai élevé et il m'est très fidèle. Il faut que je vous montre mon cheval.

Ils allèrent ensemble à l'écurie; Lora ouvrit la porte d'une box; un élégant cheval noir allongea la tête vers sa main : elle le caressa et le tuteur ne put que louer la rare beauté de l'animal. Ces compliments parurent faire plaisir à la jeune fille, mais dès le premier mot sur les inconvénients qu'il y avait pour une femme à sortir seule à cheval, elle reprit son armure et son attitude de combat.

Elle repoussa d'une manière aussi formelle tout conseil sur son ménage. Ryssberg dut se contenter de l'avoir amenée à reconnaître ses droits de tuteur; il fuma un cigare près d'elle sur la terrasse; elle lui raconta beaucoup de choses de son passé, ce qui l'aida, plus tard, à mieux la comprendre. Elle parlait avec tendresse de son grand-père, ne tarissant pas sur sa patience et sa douceur, pendant les dernières semaines de sa vie; mais il paraissait avoir été absolument esclave des volontés de sa petite-fille.

Enfin, Hubert retourna chez lui, fort soucieux.

CHAPITRE XIV

Sous les vieux chênes où, trois ans plus tôt, avait failli se creuser le tombeau de Roustan, une troupe joyeuse d'enfants de trois à quatre ans était aujourd'hui semée dans l'herbe, tournant leurs regards avides vers la demoiselle du château, qui ouvrait sa corbeille blanche, et avec l'aide d'une vive fillette de huit ans, étalait sur le tapis de verdure les cerises et les gâteaux. C'était le jour de naissance de Mademoiselle, et Elisabeth payait d'un petit festin les chants exécutés en son honneur, par les enfants de l'asile.

Les années avaient passé sans rien changer en elle, ni à

la vie calme et régulière de Schwalbenhof. Les yeux bruns étaient peut-être à présent plus réfléchis que rêveurs, le visage rond et rose, plus allongé et plus pâle, mais le sourire n'en avait acquis que plus de douceur. Elle fêtait son vingtième anniversaire, et tous les pauvres gens dont elle était secrètement l'appui, s'imposant de vraies privations pour les secourir, tous les malades qu'elle visitait, apportant avec elle la consolation et la paix, lui avaient offert leurs modestes présents. Mais, pour la première fois, depuis bien des années, la lettre et le présent du frère avaient manqué sur la table parée de fleurs. Ce jour de fête en était attristé.

— Mademoiselle Élisabeth! chuchota sa petite suppléante. C'est monsieur le baron!

Le chœur enfantin se tut et se tourna du côté où apparaissait, franchissant d'un saut le fossé, un jeune homme vêtu d'un costume gris. Il leur fit des signaux et les rejoignit en quelques minutes.

— Holà! je me demandais pourquoi les grenouilles de Schwalbenhof coassaient plus mélodieusement que les autres; j'ai quitté le chemin pour inspecter ce fossé et je découvre mes virtuoses. Bravo, petits, continuez sans votre chère Mademoiselle; il faut qu'elle vienne me servir du café. J'arrive à pied de Falkenbruck pour la surprendre.

Élisabeth rayonnait. Le frère et la sœur suivirent un instant l'allée ombreuse et sablée qui menait au Waldhof. Quand elle lui eut raconté toutes les nouvelles qui pouvaient l'intéresser, elle remarqua avec inquiétude qu'il ne répondait pas un mot; il était très pâle, mal disposé en apparence, et accueillait chacune de ses phrases avec un rire bref, d'une singulière amertume.

— Attends, petite sœur; j'ai, moi aussi, un cadeau pour toi.

Il chercha dans sa poche et en tira un écrin qui contenait une rose, fraîche et satinée comme la fleur elle-même, quoique taillée dans une coquille rosée.

— Une broche! Oh! Denis! c'est ravissant! Merci!

— Attends! je vais te la mettre; elle ira très bien sur ta robe blanche.

Tous deux étaient si occupés qu'ils n'entendirent pas le bruit, amorti par le sable, du galop d'un cheval lancé à toute vitesse. Au moment où Denis attachait la broche, une amazone passa comme une flèche à côté d'eux. Le jeune homme fit un mouvement brusque et la suivit d'un regard surpris.

— Qui diable est cela? demanda-t-il. Je m'attendrais plu-

tôt à découvrir un crocodile dans le fossé de la prairie, que cette reine guerrière dans notre honnête bois de sapins.

— C'est M^{lle} Forster. Est-ce qu'Hubert Ryssberg ne t'a pas dit qu'elle habitait maintenant Ulmenau?

— Chère enfant, répliqua Denis, diverti de sa naïveté, il a eu de bonnes raisons de ne m'en rien dire. Vit-elle seule?

— Non; elle a pour dame de-compagnie la veuve d'un professeur de Berlin. L'inspecteur voudrait nous faire faire connaissance; mais jusqu'ici, je l'ai seulement vue passer à cheval. Je crois que son tuteur a des difficultés avec elle. Elle était tout à fait indépendante chez sa tante, et elle a mené une vie singulière dans la solitude d'un vieux château. Les gens racontent qu'elle corrige son petit groom polonais avec sa cravache, qu'elle porte chez elle des habits d'homme, et qu'elle a tué une fois quelqu'un d'un coup de fusil.

— Tout cela me plaît infiniment! C'est une brillante apparition! As-tu remarqué sa main? Elle n'a pas l'air de force à cueillir une asperge, et je te dis, Lise, qu'elle pourrait retirer d'un marais un homme qui se noie!

Élisabeth ne répondit rien, car ce ton frivole lui déplaisait. Ils arrivèrent en silence à la maison; ni l'un ni l'autre ne réussissait à écarter de son esprit l'image de l'amazone, elle leur restait comme une vision troublante.

Cette fois, Denis se rendit tout droit chez sa mère. Après lui avoir dit bonjour distraitement, il se jeta dans un fauteuil et commença, détournant son regard :

— Eh bien! c'en est fait de moi!

— Denis! au nom du ciel!

— Ma démission est acceptée; je suis jeté au bord du chemin, comme un chien mort.

M^{me} de Lestrangle était devenue blême. Elle se leva, mit la main sur l'épaule de son beau-fils, et murmura d'une voix étouffée, presque sévère :

— Denis, mon enfant, tu déliras! Reviens à toi! dis-moi clairement ce qui est arrivé.

— Rien du tout, sauf une déclaration de mes créanciers, qu'ils sont décidés aux dernières mesures, lesquelles mesures signifient la vente de Schwalbenhof par autorité de justice. Alors nous nous trouverons débiteurs insolubles, avec la belle nature pour domicile, le chêne creux, si tu veux!

Il partit d'un nouvel éclat de rire, et sortit en frap-

pant la porte derrière lui. Mme de Lestrage, les mains jointes, resta longtemps à la fenêtre, jusqu'à ce que sa prière lui eût rendu le calme et la force nécessaires. Elle l'aimait tellement, il était entré si avant dans son cœur de mère, qu'elle se creusait la mémoire pour y retrouver les erreurs qu'elle avait pu commettre dans sa première éducation, oubliant toujours, que ce n'était pas elle qui avait veillé sur son berceau.

Le lendemain matin, Denis, avec sa physionomie accoutumée, taquinait Élisabeth, embrassait sa mère et déclarait finalement :

— Il y a dix-huit ans au moins que Roustan n'a servi de monture, et pourtant je veux me confier aujourd'hui à la solidité de ses jambes.

— Tu vas monter à cheval! Quel bonheur! s'écria Élisabeth; je te verrai une fois en cavalier, et Roustan a repris beaucoup de forces; il a jeté dernièrement l'intendant dans un fossé; aussi celui-ci ne veut plus le monter; il dit qu'il n'aime pas les chevaux fougueux.

— Bravo! Allons! s'écria Denis. Il franchit l'escalier en deux bonds. Mme de Lestrage ne comprenait rien à ces brusques changements d'humeur; mais quand il reparut sur le vieux cheval blanc et passa au galop sous sa fenêtre, envoyant un salut, des larmes lui vinrent aux yeux, tant il lui rappelait son père.

Roustan gardait quelque chose de ses mérites passés; il sentait quel était son cavalier, et trotta vaillamment à travers la campagne, plus loin que le pont de pierre, plus loin que la nouvelle raffinerie. Enfin on aperçut le château d'Ulmenau et ses tours grises, au milieu de leur entourage d'ormes murmurants. La grille du parc était ouverte... le cheval s'arrêta.

— En avant! dit à mi-voix le jeune poursuivant de la fortune, en se servant de l'éperon. Roustan secoua les oreilles; ses sabots firent grincer le gravier jaune de l'avenue. Un lévrier gris d'argent bondit tout d'un coup à la tête du cheval; un coup de sifflet le rappela, et Denis, se retournant, aperçut dans une contre-allée, entre les branches, une jeune fille, en toilette matinale d'un violet sombre, un chapeau de jardin suspendu à son bras... ravissante figure, avec laquelle la cravache qu'elle tenait semblait seule en désaccord.

— Ici! Sultan, cria-t-elle. Puis, pour la première fois,

elle vit le cavalier en pleine lumière, et demeura immobile et stupéfaite.

Denis, sautant de cheval, lui fit un profond salut.

— Pardon, Mademoiselle, dit-il, sur ce ton d'enfant gâté qui le rajeunissait de dix ans. Est-il permis à un voisin de se présenter lui-même? La tentation de passer par-dessus la haie du prochain est tout à fait dans les habitudes villageoises. Je m'appelle Denis!

Elle le regardait avec un mépris mêlé de colère, et dans les yeux un feu étrange. Il la crut offensée de son indiscretion, et recula.

— Pardonnez-moi, mademoiselle Forster; votre accueil me fait sentir l'inconvenance de mon procédé; je vais...

— Arrêtez! vous me comprenez fort mal. Un visiteur est toujours le bienvenu chez moi, même sans avoir été invité, et ne doit pas repartir sans que je lui offre le coup de l'étrier. Venez! en Amérique, nous ne faisons pas tant de phrases et de compliments!

— Pourquoi alors ce regard qui m'intimide?

Les lèvres de Lora tremblèrent.

— Cela n'a rien à faire avec mon hospitalité. Je me suis souvenue que je vous avais vu autrefois.

Cette réplique l'aurait presque déconcerté, si la chose eût été possible à un aplomb comme le sien.

— C'est une circonstance dont je suis très heureux; mais je n'osais me présenter comme une ancienne connaissance. Je ne pouvais espérer que M^{lle} Forster eût gardé le moindre souvenir de mon insignifiante personne.

— Vous voyez, je ne vous ai pas oublié. Vous étiez fort aimable... pour M^{lle} Doris.

Denis ne goûtait rien tant qu'une petite méchanceté dans une jolie bouche, et il rit de très bon cœur.

— Qu'est devenue M^{lle} Doris! continua Lora.

— Elle a épousé, il y a trois ans, un industriel millionnaire.

— Ah! Et les deux nièces du général?

— Hildegarde est mariée à l'un de mes camarades, et bâille plus que jamais. M^{me} de Waldheim est installée avec ses deux chers petits, deux affreux garnements, chez l'oncle Degenfurth. J'ai cessé de fréquenter la maison.

M^{lle} Forster fit signe à un domestique d'emmener le cheval, et ordonna d'apporter le déjeuner. S'il existait quelque part une dame de compagnie, Denis n'eut pas l'occasion de s'en apercevoir. Il resta seul avec sa belle

hôtesse sur la terrasse, installé dans un excellent fauteuil, fumant des cigarettes en compagnie de Lora. Il se sentait tellement à l'aise, qu'on eût dit qu'il était dans son castel héréditaire et avait toujours vu en face de lui la grande façade et son péristyle à colonnes.

Vraiment, c'était fort passable! on se trouvait très bien à l'ombre de ces arbres, ayant devant soi le jardin à la française avec ses jets d'eau et ses bordures en arabesques. Au delà, s'étendait l'immense pelouse, dont les bouquets d'arbres se perdaient peu à peu dans les masses bleuâtres de la forêt de sapins. Cette prodigalité d'espace, cet ensemble plein de grandeur et de richesse, faisait à l'héritière, déjà fort désirable par elle-même, un cadre qui l'embellissait encore... bref, le projet de Denis lui apparaissait sous un jour de plus en plus agréable. Cependant, il crut habile d'abrèger cette première visite, et demanda son cheval. Lora lui dit qu'elle aurait le plaisir, dans le courant de la semaine, de faire la connaissance de sa mère et de sa sœur.

Il était déjà en selle, lorsqu'apparut sur la scène une petite dame en noir, stupéfaite et mécontente, qui le suivit d'un regard soupçonneux à travers ses lunettes d'or. Il saisit ces premiers mots : — Mais, Mademoiselle Forster...!

— Hum! pensa Denis, en trottant à travers le parc, elle va répondre : Chez nous, en Amérique, etc. C'est une phrase superbe! Allons, Roustan, franchissons-nous cet obstacle!

L'obstacle était une haie de thuyas, rasée à une médiocre hauteur, Roustan refusa de sauter. Son cavalier se redressa, saisit fortement les rênes et serra les dents. Pris d'une émotion superstitieuse, il excita le cheval de l'éperon : celui-ci s'enleva et retomba de l'autre côté de la haie avec une fière tranquillité. Denis sourit en vainqueur.

CHAPITRE XV

Lora Forster, escortée de sa dame de compagnie, avait fait une visite à Schwalbenhoff, et M^{me} de Lestrangle l'avait reçue avec sa bienveillance accoutumée. On causa une demi-heure du vieux baron Stauffen et de la pauvre Alice; ces deux morts étaient le seul sujet sur lequel on eût quelque chose à se dire. Selon l'expression d'Elisabeth, Lora se montra fort « raisonnable », et elle prit congé en demandant très cordialement qu'on lui rendit sa visite; elle vivait si isolée et Schwalbenhof était si près du château!

— Je ne puis trop vous recommander comme relations la famille du pasteur d'Ulmenau, dit M^{me} de Lestrangle; ce sont d'excellentes gens. Dans votre petite ville, vous avez encore le docteur Harfner et sa femme, qui ont deux filles très bien élevées, récemment sorties de pension.

— J'ai vu toutes ces personnes-là : elles ne me plaisent pas. J'aime infiniment mieux le directeur de la raffinerie; lui et sa femme sont des gens fort amusants, ayant beaucoup voyagé.

— Je ne sais même pas son nom, et ne me doutais pas qu'il fût marié; il ne voit personne.

— Son nom est M. O'Léandre; c'est un Américain:

— Quel nom poétique! fit Élisabeth en riant.

— Mon tuteur soupire quand on le prononce, dit malicieusement Lora; mais il ne connaît pas ceux qu'il condamne. Il a une telle peur des innovations étrangères, qu'il veut absolument voir dans cette entreprise une escroquerie sur une grande échelle.

M^{me} de Lestrangle était toute disposée à rendre la visite de Lora, ne fût-ce que pour être agréable à l'inspecteur. Elle désirait vivement causer avec Ryssberg, lui demander conseil pour l'avenir, et cependant elle hésitait. Six mois auparavant, se promenant avec elle dans la forêt, il lui avait communiqué son intention de se remarier, sans lui expliquer si son choix était déjà fixé, ou s'il ne faisait qu'exprimer en général le besoin qu'il sentait de se reconstituer un intérieur.

Quelques jours plus tard, elle remarqua que son regard s'arrêtait avec persistance sur Élisabeth et il demanda à la mère si elle ne trouvait pas que sa fille prenait tous les jours plus de ressemblance avec leur chère Alice. Les pressentiments de M^{me} de Lestrangle se changèrent en certitude; seulement il lui semblait que ce mariage était pour Hubert affaire de raison plutôt que de cœur. Du reste, la ressemblance existait, malgré l'absence de parenté, et il était assez naturel qu'elle eût inspiré au mari d'Alice le désir de retrouver le bonheur intime et calme dont il avait joui une première fois. Mais depuis ce moment, il n'avait pas fait la moindre allusion à son projet, et plus M^{me} de Lestrangle en désirait l'accomplissement, plus elle évitait de le laisser voir. A présent!... A présent, il n'était plus possible d'y songer! Elle s'arracha enfin à ses pénibles réflexions, et

donna l'ordre d'atteler au vieux landau les deux chevaux de labour, tondu pour la circonstance.

Dans cet équipage, elle se rendit à Ulmenau avec Élisabeth et Denis. Ils trouvèrent sur la terrasse M^{lle} Forster, sa dame de compagnie, et M. et M^{me} O'Léandre, couple fort élégant; Lora, gaie, animée, accueillit les nouveaux arrivants avec la plus franche amabilité. Elle embrassa Élisabeth, baisa la main de M^{me} de Lestrangé, et secoua en camarade celle du jeune officier. Puis elle s'acquitta des présentations. M. O'Léandre était un petit homme doux, dont la tête, un peu forte pour sa taille, mais intelligente, s'ombrageait d'une chevelure épaisse qui commençait à laisser une place respectable à son large front de penseur. M^{me} Sylvia O'Léandre montrait à chaque sourire deux rangées de perles éblouissantes, et était bien la plus jolie poupée de cire qu'on pût rêver en toilette parisienne. Elle avait la mine naïve d'une enfant, et faisait des questions innocentes, du ton le plus ravissant. Cependant elle eut vite fait de découvrir, en dépit de son innocence, que le siège qui lui convenait le mieux se trouvait à côté de ce beau jeune homme à moustache blonde, et tous deux commencèrent un échange de menus propos.

Élisabeth fut placée près de M. O'Léandre, qui interrompit une brillante tirade sur le moyen âge pour lui dire :

— Je vous dois, Mademoiselle, des remerciements tout particuliers. Vous êtes venue en aide à l'un de mes ouvriers, victime d'un accident.

— Pauvre homme! J'aurais voulu que nous eussions pu le sauver; il a horriblement souffert.

— Votre présence a certainement adouci son agonie, répondit le directeur, avec sentiment.

Il tourna habilement la conversation sur la charité envers les pauvres et les malades, de sorte qu'Élisabeth ne put s'empêcher d'y prendre part. Il parlait agréablement et son organe doux et sympathique le faisait écouter volontiers. M^{me} de Lestrangé et M^{me} Ritter, la veuve du professeur qui servait de chaperon à Lora, se mêlèrent à l'entretien avec intérêt. Seule, la jeune maîtresse de maison parut y demeurer indifférente et proposa une promenade à l'étang. Denis n'attendait que cela; pendant que M^{me} O'Léandre envoyait un domestique chercher une ombrelle dans sa voiture, il partit en avant avec M^{lle} Forster. Elle marchait très vite, sans s'inquiéter si les autres la suivaient, et ils

étaient déjà au bord de l'étang, qu'ils apercevaient à peine dans le lointain le reste de la société.

Lestrangle entama avec un grand sang-froid le siège qu'il méditait. Cependant jamais il n'avait entendu une femme repousser avec autant de violence et d'emportement un éloge délicat de sa beauté. Les yeux de Lora étincelèrent, à son premier mot, d'une indignation qui n'était rien moins que feinte; Denis s'arrêta, et changera ses batteries. Il devint silencieux, mélancolique, ne répondit plus que par des monosyllabes et des soupirs. Elle commença à se repentir de ses paroles brutales, mais elle était trop fière pour les reprendre; et Denis continua, tout le temps de la promenade, à manifester combien il souffrait de sa disgrâce. Une seule fois, il sortit de cette mélancolie absorbante; ce fut au départ, quand M. O'Léandre, qui s'était entretenu presque exclusivement avec Élisabeth, se permit de retenir un peu plus longtemps que c'était nécessaire, la main de la jeune fille, en lui adressant quelques mots d'éloge très chaleureux. Elle rougit légèrement; Denis s'avança tout d'un coup, le visage enflammé de colère.

— Viens, Élisabeth! dit-il, d'un ton impérieux.

Le sang lui montait au cerveau, et ce ne fut qu'en voiture, déjà hors du parc, qu'il se souvint d'avoir entraîné sa sœur en oubliant tout à fait de prendre congé de M^{lle} Forster. Enfin, cet oubli fournissait un prétexte pour retourner demain s'excuser.

— Mais, Denis, je crois que tu étais vraiment fâché! dit Elisabeth en riant.

— Les amis de M^{lle} Forster ne sont pas de mon goût, j'ai plus d'expérience que vous, et je te déclare que je n'entends pas que ma sœur parle à ces gens-là.

Ceux qu'ils venaient de quitter étaient restés quelques minutes silencieux; enfin Lora, dont le regard observateur n'avait rien perdu de cette petite scène, dit avec un rire un peu forcé :

— Si jamais le baron de Lestrangle se marie, sa femme pourra être jalouse de sa sœur.

— Il faudrait d'abord que ce fût sa sœur, fit le directeur de l'usine, en soulignant sa phrase d'un sourire particulier.

— Que voulez-vous dire par là? s'écria Lora.

— Je veux dire que M^{me} de Lestrangle est seulement la belle-mère du baron, et M^{lle} de Waldow la fille de son premier mariage, répondit tranquillement M. O'Léandre.

— Waldow! Waldow! C'est la première fois que j'entends ce nom.

Une explication s'ensuivit. Lora ne dit rien, tous ces détails lui semblaient absolument indifférents? Malgré cela, dès que ses hôtes furent partis, elle courut à son cabinet de travail, — la pièce d'angle où elle avait reçu Ryssberg la première fois; — elle passa sur le balcon de pierre et y resta longtemps, le menton appuyé sur sa main, les regards perdus dans les ombres du parc.

Quand Denis parut le lendemain, on lui dit que Mlle Forster était sortie seule à cheval. Il s'informa de la direction qu'elle avait prise, et après avoir un peu cherché, la rejoignit, « tout à fait par hasard ». Il avait encore son air abattu, et lui demanda timidement s'il pouvait l'accompagner. Refuser son escorte eût été contre les principes de Lora. Ils chevauchèrent donc ensemble à travers la forêt, et Denis reprit l'œuvre louable entamée la veille, mais ses espérances subirent une éclipse. L'héritière semblait prendre en mauvaise part ses phrases les plus aimables; elle répliquait par des sarcasmes amers, et ne paraissait goûter ni les sentimentalités ni les taquineries. Elle l'avait jadis trop souvent entendu déployer les mêmes grâces envers d'autres, pour que cela ne réveillât point en elle d'humiliants souvenirs. Il finit par y renoncer, se montra gai, spirituel, dégagé de toutes préoccupations personnelles, et le succès fut complet. Lorsqu'ils se séparèrent à la grille, Lora lui tendit la main par-dessus le cou de son cheval, et lui dit joyeusement : — Venez encore me chercher demain.

Il ne se le fit pas dire deux fois. Pour cette seconde promenade, le groom les escorta sur un poney, et Lora, l'âme débordante de la joie de vivre, ravie de l'air frais, du beau temps, de son cheval et de son écuyer servant, franchit des haies, des fossés et piqua droit à travers un champ de seigle. Il s'aperçut qu'elle était dans son élément, mais qu'en dépit de sa familiarité de camarade, elle était plus inabordable que s'il l'avait contemplée de loin à son balcon, timide et les yeux baissés.

Cela dura huit jours. Il la voyait quotidiennement et n'en était pas plus avancé. Les cavalcades se faisaient maintenant à trois, car Mme O'Léandre s'y était jointe. La première fois, Denis crut observer que Lora en était contrariée; mais il pouvait se tromper, et la conduite de l'héritière à son égard restait invariable. Elle commençait même à se

moquer de lui et à le plaisanter d'une manière déconcertante. Mais il ne se découragea pas, et M^{me} O'Léandre prit vaillamment sa défense. Le directeur venait habituellement chercher sa femme; un déjeuner les réunissait alors tous les quatre. M^{me} Ritter, sur ces entrefaites, écrivit au tuteur une lettre indignée... la lettre demeura sans réponse.

Huit jours s'étaient donc écoulés. Denis vint le neuvième, comme de coutume; il trouva Lora seule. M^{me} Sylvia était en voyage; et M^{lle} Forster se disposait à aller à l'étang passer les bateaux en revue. Denis sollicita la permission de l'accompagner. Aussitôt la vieille dame de compagnie prit ses mitaines et son ombrelle grise, et se prépara avec résignation à partager leur promenade.

La barque préférée de Lora avait une voie d'eau. Denis s'offrit à la réparer; il chercha une planchette et tira son couteau de poche.

— Votre couteau ne vaut rien, dit Lora, en lui tendant le sien, élastique et tranchant comme un rasoir. Et puis, votre planche est trop faible; prenez ce morceau de rame brisée.

Le morceau de rame était aussi dur et aussi lisse que de l'acier poli; le couteau glissa, et la lame, tournée vers Denis, s'enfonça dans sa poitrine. A travers ses habits, il sentit à peine une piqûre; mais il vit la jeune fille pâlir et chercher un appui.

— C'est ma faute! dit-elle d'une voix faible.

— Mais je n'ai rien! s'écria-t-il en riant.

Lora respira profondément, comme si elle ne pouvait croire à tant de bonheur; des larmes remplirent ses yeux; elle saisit la main de Denis, et murmura :

— C'était affreux..... j'en rêverai, bien sûr!

— Si toutefois je suis assez heureux pour figurer dans vos rêves.

Il en savait assez; la longue étude qu'il avait faite du cœur et de la physionomie des femmes, portait enfin ses fruits. Dans ce regard arrêté sur lui, sans savoir tout ce qu'il trahissait, il y avait autre chose qu'une frayeur ordinaire... c'était une tendresse passionnée qui sommeillait depuis trop longtemps dans ce cœur fermé. Lora domina rapidement son émotion. Pendant l'heure qui suivit, elle ne cessa de le taquiner sur sa maladresse; mais la main qu'elle lui tendit au départ tremblait encore un peu.

Désormais, il était sûr d'avoir gain de cause, et ce fut avec une joie orgueilleuse qu'il regagna Schwalbenhof. Les

sombres menaces de l'avenir se dissipaient comme un brouillard; sa mère pourrait jusqu'à la fin de ses jours orner de fleurs la chambre du père; Élisabeth, apprendre à chanter à des centaines de petits villageois. Disons-le à son honneur, ce furent ses deux premières pensées : quant à lui, la vie qu'il avait maintenant en perspective serait après tout la continuation un peu adoucie de celle qu'il avait menée jusqu'à présent. Lorsqu'il arriva, sa mère l'accueillit avec un regard pénétrant et inquiet.

— Denis, tu vas tous les jours chez M^{lle} Forster. La trouves-tu réellement agréable?

— Étourdissante! Elle chasse, fume, rame, tire à la cible; bref elle est parée de toutes les perfections de la femme moderne. Et avec cela, une beauté de créole.

— Ce n'est pas sur ce ton qu'un homme parle d'une jeune fille qu'il respecte et qu'il estime. Je suppose que tu ne cherches qu'une distraction dans sa conversation spirituelle, et que rien de sérieux...

— Voilà un mot que je ne connais pas!

— Denis, je serais désolée que M^{lle} Forster pût avoir le droit de sourire avec dédain, quand on parlerait de mon fils.

Il sourit lui-même et monta écrire à ses créanciers les plus importuns de patienter jusqu'à la majorité de certaine héritière.

Il était vraiment un peu grisé par la joie, car cette seconde « planche dorée » était sous tous les rapports supérieure à celle qu'il n'avait pu se décider à saisir. Ici, pas de grand-mère qui parlât patois; pas de grosse maman qui prétendit lire George Eliot. Peut-être trop de goût pour l'émancipation des femmes, mais à côté de cela, une distinction native et une noblesse ancienne. Bref..., le lendemain matin, il fut de très bonne heure sous la vérandah; Élisabeth vint lui mettre une rose à la boutonnière.

— L'aurore te salue, Denis, et te demande pourquoi tu ne viens pas plus souvent lui rendre tes hommages.

— Quel jargon poétique! Donne-moi plutôt une tasse de café bien fort, et dis-moi si M^{lle} Forster te plaît? Faut-il que je l'épouse, Élisabeth?

— Si... si tu l'aimes, Denis, acheva sa sœur très grave.

— L'aimer... brr!... Qu'entends-tu à ces choses-là? Tu n'as pas encore fait de mariage d'amour, que je sache?

— Mais je ne me marierai jamais sans aimer mon mari.

D'ailleurs, je ne veux pas me marier; je ne veux pas quitter Schwalbenhof!

— Bravo, Lisette! Quand Lora Forster sera ma femme et qu'elle me laissera seule au logis pour courir à la chasse, tu viendras chanter près de moi et me tenir compagnie.

Tout à fait satisfait de ce tableau d'avenir, il se hâta de déjeuner, et il écrivit ensuite à Lora une lettre qui était un chef-d'œuvre. Rien de tel que de battre le fer pendant qu'il est chaud!

CHAPITRE XVI

— Mon tuteur me néglige; voici quinze jours qu'il ne m'avait pas donné signe de vie! — s'écria Lora avec un joyeux sourire, en allant au-devant de Ryssberg, qui entrait.

Il voulait la gronder, et quand il la vit, il n'en eut plus le courage. Il se pouvait qu'elle fût obstinée et inconséquente, mais, dans ce regard limpide, il retrouvait toujours la même franchise et la même droiture. Cette fois encore, il ne lui dit pas un mot de blâme. Lora entama la première le sujet qui l'avait amené.

— M^{me} Ritter vous a écrit trois fois... je suis préparée à une discussion.

— C'est inutile; que vous dirais-je? Vous n'agissez ni par caprice, ni par étourderie, ni par défi de mon autorité; encore bien moins par des motifs inférieurs, tels que la vanité ou la coquetterie; vous suivez vos principes, vous avez une ligne d'action, que sais-je encore! Enfin, votre conviction intime est que vous accomplissez un devoir, en combattant les usages établis. Le mobile d'une action en détermine la valeur. J'estime toutes les convictions. Donc, je ne vous reproche rien. Je pourrais ajouter cent bonnes raisons, ma jeune amie, je pourrais vous embarrasser et vous poser des dilemmes; mais je n'en ferai rien. Je m'en vais à Schwalbenhof.

Elle rougit; il s'arrêta court et la regarda avec attention :

— Cette pauvre M^{me} de Lestrangle traverse une crise terrible; Denis a donné sa démission, volontaire ou forcée, maintenant le voici en face de la ruine absolue, avec des dettes par-dessus la tête, et la perspective de voir leur propriété mise aux enchères... Et il trouve le temps et l'envie de courir la campagne à cheval avec vous! Je ne puis que vous avertir pour la seconde fois..

— A quoi bon? c'est superflu!

— Je sais que vous ne l'encouragez pas; mais une parole imprudente, un regard, et il se croira sûr de la riche héritière.

— Non, cela n'est pas possible! Vous êtes sévère et injuste!

— Espérons-le. Adieu, pour aujourd'hui, et Dieu vous garde jusqu'à ce que nous nous revoyions!

Elle s'était attendue à tout autre chose de son tuteur, et elle le suivit des yeux avec une satisfaction mêlée d'étonnement. Alors elle descendit le perron. Dans un coin ombragé du parc, était suspendu un hamac; c'était là qu'elle aimait le mieux se reposer. Elle se berçait dans le filet élastique, et laissait son regard errer à travers le feuillage, lorsqu'un gamin aux pieds nus apparut devant elle, lui tendant timidement une lettre. Puis il s'enfuit du côté des cuisines, sans mot dire.

Lora ouvrit lentement la lettre avec des doigts qui tremblaient; elle commença de lire; sa main retomba; elle reprit la feuille. Tout d'un coup elle la rejeta violemment, sauta du hamac et fit quelques pas, la respiration étouffée, le visage bouleversé.

Une demande en mariage,... de lui! Qu'avait-elle fait pour subir cette amère humiliation? Un désir irraisonné de vengeance surgit dans son cœur. Pourquoi ne s'était-il pas présenté devant elle, pour qu'elle pût lui jeter au visage ses propres paroles, que, depuis si longtemps, elle n'avait pas oubliées : « Il y a des êtres dont l'existence est pour moi inexplicable... je peux comprendre qu'on épouse une femme laide et riche; mais une fille pauvre et laide!... » Pourquoi ne lui adressait-il pas de vive voix ses belles protestations d'amour silencieux et de profond respect, afin qu'elle pût lui remettre en mémoire combien de fois il n'avait pas jugé la pauvre lectrice digne de son salut, combien de fois il avait passé sans la voir, quelle indifférence absolue il lui avait témoignée, comme si elle n'existait pas pour lui? Les répliques acerbes, mordantes, se croisaient dans son cerveau, elle ressaisit la lettre, monta le perron en courant, et s'asseyant à son bureau, les joues brûlantes, elle écrivit sa réponse. Quel bien cela faisait à son cœur profondément ulcéré de lui payer sa dette! S'il lui restait encore une étincelle d'honneur, cette lettre d'une hautaine ironie le souffletterait moralement.

Sans réfléchir, elle ferma l'enveloppe et expédia de nouveau le petit paysan. Ceci fait, elle revint dans son cabinet

de travail, et, immobile, le regard fixe, elle s'efforça de se représenter ce qui venait de fondre sur elle ainsi qu'une tempête, et elle pleura amèrement, comme elle avait pleuré le dernier soir où elle avait écouté, penchée sur la rampe de l'escalier.

Ses yeux étaient encore rouges, quand, une demi-heure plus tard, elle descendit pour dîner. M^{me} Ritter la regardait, très solennelle et visiblement édiflée. Quel terrible sermon le tuteur avait dû faire à sa belle pupille! L'excellente femme commençait à espérer que M^{lle} Forster allait renoncer à sa campagne contre les convenances. Lora avait en effet des remords, mais d'une tout autre nature que ne se l'imaginait la dame de compagnie. Aussitôt après le potage, elle en arriva à se reprocher d'avoir été dure et brutale, trop tard, naturellement! Le petit messenger était déjà bien plus loin que la raffinerie.

Entre les entrées et les légumes, ce que Ryssberg avait raconté de la ruine des Lestrangle lui revint à la mémoire. C'était peut-être le désespoir qui avait jeté Denis à ses pieds; il n'avait peut-être pas vu d'autre moyen de salut, il avait sans doute lutté avec lui-même; il avait peut-être cru... qu'elle l'aimait!

Lorsque le domestique servit le poulet rôti, Lora voyait clair enfin!

— Il ne faut pas que cette lettre lui parvienne. Ce que j'ai à lui dire, je le lui dirai sans le blesser, tranquillement, en amie.

La serviette fut jetée de côté, la chaise renversée, et, à l'indescriptible effroi de M^{me} Ritter, sa jeune élève, qu'elle croyait sur le chemin de la conversion, fut en trois sauts hors de la salle à manger. Vite... son amazone... son chapeau... et maintenant, à l'écurie! Elle réveilla le groom bouleversé d'être dérangé au milieu de sa sieste, aida à serrer la sangle et, se jetant en selle, partit d'un train fou.

« Il ne faut pas... il ne faut pas qu'il reçoive ma lettre! — murmurait cette créature faite de contradictions, en enfonçant les éperons dans le flanc du cheval.

Les arbres des allées fuyaient comme des ombres; les passants qui venaient en sens contraire se jetaient tout effarés dans les champs. En dix minutes, elle parvint à une hauteur d'où la vue s'étendait assez loin. Là-bas se mouvait un point sombre, qui tout à coup disparut. De nouveau elle éperonna son cheval, excellent coureur, rapide comme

l'oiseau; en quelques secondes, elle fut au but, et serra brusquement les rênes.

Le petit messager était couché dans l'herbe, au bord de la route et la regardait en grimaçant un sourire. Elle retrouva à peine la force et le souffle nécessaire pour crier, la main tendue : — Ma lettre!... Ma lettre!...

— Il y a beau temps que je ne l'ai plus... Monsieur le baron l'a déjà prise. Je l'ai trouvé en chemin, il m'a dit : — Thomas, as-tu une réponse? donne! — Et il est parti comme le vent!

Elle appuya la main sur son cœur.

— De quel côté?

— Par là, tout au bout de la chaussée; il a sauté le fossé et il est entré dans le bois, à gauche.

Son regard fouilla la route. Tout autour d'elle, statue vivante sur son cheval immobile, régnait le calme de midi.

Denis avait passé les heures de l'attente dans la plus pénible anxiété. Il ne doutait pas du succès d'une lettre écrite avec tant de flamme, mais malgré tout il sentait suspendue au-dessus de sa tête cette épée de Damoclès : — être ou ne pas être! Il erra sans but le long des prairies, évoquant tous ces instants rapides où un imperceptible indice en avait révélé très long à son expérience. Le tuteur? C'était son moindre souci! Dans un an, Lora serait majeure, et elle était femme à se choisir un mari en dépit de son tuteur, rien que pour le défier.

Voulant mettre fin à cette incertitude, Denis fit seller Roustan. Une pensée lui traversa l'esprit. Si, après tout, elle disait non? D'un mouvement involontaire, sa main se porta sur le revolver qui était toujours dans les fontes de sa selle; alors, il partit, sans regarder autour de lui.

La route lui semblait interminable, quand il découvrit à la longue une petite forme mouvante qu'il atteignit en deux temps de galop; il arracha la lettre au gamin, mais il ne voulut pas la lire devant lui. Il entra sous bois, laissa la bride sur le cou de son cheval, et déchira l'enveloppe d'autant plus lentement que son cœur battait plus fort. Sa première sensation, à la lecture de cette réponse railleuse, fut encore cet amusement, que lui causait toujours une méchanceté spirituelle sur les lèvres d'une femme. Brusquement il se souvint de tout ce que cette lettre signifiait dans son existence; son regard s'assombrit; il chancela en selle.

Ainsi, c'était fini! Le « poursuivant de la fortune » était

réveillé de son rêve, et la brutale réalité lui apparaissait dans une clarté aveuglante, avec tout son effrayant cortège de ruine et de désastre. Sa mère et sa sœur chassées de la maison paternelle; lui-même englouti, disparu! Pas d'issue, pas de salut possible : c'était sa dernière ressource! Il lui faudrait voir la propriété paternelle dépecée, cette demeure où il avait grandi, habitée par des étrangers; sa mère vieillie, brisée, devrait gagner son pain et Élisabeth dépérir loin de ce coin de terre qu'elle aimait. Et il était la cause de tous ces malheurs, il avait attiré sur elles la misère et la honte; quand il travaillerait du matin au soir, il n'arriverait jamais à leur rendre ce qu'il leur avait enlevé.

Plutôt se précipiter dans l'abîme que de traîner cette vie pitoyable! Un seul moment, et tout serait fini... il serait délivré de ces tortures... Un sourire presque insouciant passa sur son beau visage, lorsqu'il descendit enfin de cheval, au plus épais du bois. Le regard égaré avec lequel il mesurait la petite clairière tapissée de bruyère pouvait seul laisser soupçonner que peut-être il ne savait pas ce qu'il faisait. Sans rien perdre de ce sang-froid plein d'indifférence qui caractérisait toutes ses actions, il tira le revolver de la selle, et gardant la bride à la main, visa le cheval au cœur, presque à bout portant.

— Une charge de poudre ne coûte pas cher, hein! Roustan, mon vieux camarade! Une balle pour toi, une pour moi... et c'est la fin de nos soucis!

CHAPITRE XVII

Deux détonations sourdes au fond du bois! Lora était restée immobile sur la route, l'oreille tendue comme si elle les attendait. Brusquement, elle lança son cheval du côté d'où venait le son, sans s'inquiéter des obstacles, piquant à travers champs, jusqu'à ce qu'elle se trouvât dans une des allées de la forêt. Un silence de mort y régnait. Elle s'arrêta... elle écouta... mais en vain. Elle se remit en marche, cherchant inutilement sur le sol les traces du passage d'un cheval. Elle allait, sans apercevoir un morceau de papier tombé sur l'herbe; tout d'un coup, elle le vit et sauta à terre; c'était sa lettre! Elle la ramassa machinalement et la mit dans sa poche. En se penchant pour le faire, elle vit sur un endroit sablonneux la marque d'un sabot. Elle attacha sa monture à un arbre, et entra dans le fourré,

suivant la direction indiquée. Bientôt les arbres commencèrent à s'éclaircir; la jeune fille précipita sa course, que rien n'aurait pu arrêter, enfin, elle déboucha dans la clairière et vit de ses propres yeux, ce que depuis une heure son imagination surexcitée lui représentait, cette image qui brûlait son cerveau. Le vieux Roustan était tombé la tête la première dans une déclivité du terrain et, en tombant, il avait à moitié enseveli son maître sous son corps : des taches rouges teignaient le sol et les flancs du cheval. De la poitrine du cavalier, dont la main se cramponnait encore convulsivement à l'épaisse crinière d'un blanc de neige, coulait un flot de sang qui faisait une mare sombre toujours grandissante.

Lora s'approcha lentement... très lentement... puis elle s'arrêta avec une solennité douloureuse, comme auprès d'un tombeau. Elle s'agenouilla, souleva la tête du jeune homme, et s'efforça de découvrir en lui quelque trace de vie. Mais ses forces étaient à bout; des larmes violentes lui échappèrent; elle se jeta sur l'herbe, cachant son visage dans ses mains et sanglota : — C'est ma faute! c'est encore ma faute! O Denis, Denis! pardonnez-moi, vivez... et ma vie vous appartient!

En ce triste moment, elle découvrait la force et la profondeur de son amour pour lui! Lorsqu'elle eut repris assez de courage pour le regarder, elle ne douta plus que tout espoir ne fût perdu. Le sang s'écoulait d'une blessure à la poitrine, que le poids lourd du cheval mort écrasait. Plaçant sur ses genoux la tête du blessé, Lora s'inclina vers lui, sa main reposa sur ces cheveux soyeux; ses yeux s'arrêtèrent sur ces traits. L'heure, le lieu, le monde, les hommes, tout avait cessé d'exister pour elle. Gardant sa main entre les siennes, elle restait là, perdue dans son rêve. Mais elle n'était pas seule à avoir entendu les deux coups de feu. Un garde forestier se trouvait dans le voisinage avec une troupe d'ouvriers. Croyant avoir affaire à des braconniers, ils battirent le taillis jusqu'à ce qu'ils arrivassent à l'endroit où tout leur fut expliqué. Lora tourna la tête de leur côté, mais ne bougea pas. Un murmure passa dans le petit groupe :

— C'est la fiancée du capitaine de Lestrangle, dit un jeune garçon, M^{lle} Forster; mais qu'est-ce que fait ici le cheval et...

L'effroi des braves gens fut grand lorsqu'ils comprirent

ce qui était arrivé. Ils s'empressèrent de déplacer le corps du cheval et d'examiner le blessé, qui semblait sans vie. Lora dit ce qu'elle pouvait dire : qu'elle se promenait quand elle avait entendu les coups de feu. Les hommes firent une civière avec des branches, et y placèrent Denis.

— Nous allons le porter chez lui, dit le garde. Venez-vous aussi, Mademoiselle?

Elle se détourna en sanglotant.

— Non! laissez-moi ici, seule!...

— Mademoiselle, il vivra, c'est sûr, dit le vieux garde avec compassion. La balle n'est pas entrée dans un trop mauvais endroit, et sa figure ne ressemble pas à celle d'un mort.

Elle ne répondit que par un signe de la main; et les branches des sapins se refermèrent derrière elle. Les porteurs s'éloignèrent avec leur fardeau dans la direction opposée.

— Comment est-ce arrivé? fit un ouvrier, d'un air de doute.

— Hum! il aura encore voulu tuer Roustan, et le cheval sera tombé sur lui.

— Je croyais déjà que...

— Quelle sottise! La demoiselle vient de se fiancer à lui, paraît-il; serait-il assez bête pour se mettre une balle dans la tête? Pourquoi, à présent qu'il a tout ce qui lui faisait envie?

Les hommes avaient échangé ces quelques mots avec sang-froid, mais le courage leur manqua lorsqu'ils approchèrent de la maison, où les journaliers et les valets de ferme se rassemblèrent, consternés, autour d'eux.

— Qui va donc le dire à madame la baronne? demanda l'intendant.

Les mauvaises nouvelles arrivent toutes seules. Lorsque les porteurs s'arrêtèrent au seuil, la mère et la fille, pâles et défaites, descendaient déjà les marches. Le brave intendant vit que sa maîtresse se tenait à peine debout; il la soutint, et le vieux garde répéta :

— N'ayez pas d'inquiétudes : son cœur bat toujours; il n'a pas la figure d'un mort.

On avait posé la civière à terre; défaillante d'émotion, Élisabeth se jeta sur le corps de son frère, en s'écriant : — Denis! ouvre les yeux! Denis, m'entends-tu?

Les larmes brûlantes de Lora Forster avaient vainement coulé sur son front; sa voix n'avait pu le rappeler du

royaume des ombres; la voix douce et étouffée de sa sœur réveilla l'âme engourdie. Tout son corps trembla; il ouvrit les yeux et voulut se redresser; mais le sang recommença à couler de sa blessure, tachant la robe blanche d'Élisabeth.

M^{me} de Lestrangle s'était dominée, dès qu'elle avait vu qu'on pouvait encore agir. Elle fit porter le fils dans l'ancienne chambre de son père. Bientôt un médecin arriva pour visiter la blessure; ce coup de feu était singulier, traversant la poitrine de gauche à droite; Denis avait dû tomber et son arme se décharger dans sa chute.

Quand sa mère se pencha sur lui après l'examen médical, elle rencontra un regard de désespoir qui la fit frissonner. Il cherchait faiblement à repousser sa main et murmurait :

— Ne me tourmente pas... laisse-moi mourir!

— Mon pauvre enfant! dit-elle tout bas, couvrant le front de son fils de sa main tendre. Mais il détourna de nouveau la tête avec un profond sentiment de honte et d'humiliation.

— Non, mère, pas cela; je n'en suis plus digne!

Le vieux forestier, que son service appelait le même soir chez le garde général d'Ulmenau, n'eut pas le courage de passer devant le château sans y entrer; il dit à dame Reuters, qu'il trouva dans la cuisine, que le docteur donnait tout espoir : le baron de Lestrangle vivait; on avait extrait la balle. Le brave homme continua alors son chemin et alla mettre la petite ville sens dessus dessous avec les nouvelles qu'il apportait. En dépit de ces consolantes assurances, Lora ne put dormir, passa la nuit à se promener avec un trouble fiévreux dans sa chambre, et, avant six heures descendit à l'écurie, pour expédier son groom à Schwalbenhof.

Afin de s'ôter la tentation de suivre elle-même son messenger, elle mit un costume de chasse, prit sa carabine, siffla son chien et partit du côté de l'étang, se révoltant contre l'épuisement que lui laissaient l'émotion, la secousse, et sa nuit sans sommeil.

La matinée était d'une fraîcheur exquise, car le soleil n'avait pas encore bu toute la rosée. L'étang était bien loin; elle ne savait plus où elle se trouvait. Pourquoi n'avoir pas dit au groom de prendre son propre cheval au lieu du poney? Elle aurait eu la réponse au moins une demi-heure plus tôt.

— Halte! Qui va là?

Elle tressaillit, avec un coup d'œil effaré; mais ce qu'elle vit n'était pas bien terrible. Le visage brun et cordial de Ryssberg exprimait une gaieté mêlée d'impatience.

— Mademoiselle Forster! Savez-vous que si j'étais un tuteur et un fonctionnaire consciencieux, je confisquerais votre fusil et je vous enverrais en prison par le plus court chemin! Vous vous promenez de grand matin, avec un chien et une arme de chasse dans la forêt domaniale! Si ceci fait partie de vos plans de réforme, la plaisanterie est un peu forte!

— La forêt domaniale? répéta-t-elle sans comprendre. Je ne sais pas... je suis... Oh! ne me regardez pas d'un air si froid et si railleur! Dites-moi si vous savez quelque chose, si on vous a dit comment il est ce matin.

— J'étais à cinq heures à Schwalbenhof; la fièvre est toujours violente. Mais pourquoi ce malheureux accident vous bouleverse-t-il ainsi? ajouta amicalement Hubert.

— Ce n'est rien... c'est-à-dire... ma lettre, ma lettre!

Sa voix trahissait une mortelle angoisse; il lui saisit la main :

— Il a donc osé?

— Oui... et je me suis laissée emporter à lui répondre une lettre si blessante, dit Lora qui sanglotait.

— Lora, je vous dois une assurance amère, qui cependant sera pour vous une consolation. Un Denis de Lestrangle ne se tue pas pour un amour malheureux. Nous autres hommes, nous ne sommes pas si romanesques.

Le sang lui monta au front; elle se couvrit le visage de ses deux mains.

— Mais par désespoir... en face de la ruine... et je pouvais... du moins, ma fortune pouvait le sauver!

Ryssberg resta muet et la regarda longuement; il comprenait tout. Une femme qui dit ces choses-là est absolument aveuglée par la passion. C'était parfaitement inutile de vouloir lui démontrer à quel objet indigne cet amour était inutilement prodigué.

— Vous faites du reste erreur, reprit-il. J'ignore ce que Denis méditait, et il est possible que la pensée d'un suicide lui ait traversé l'esprit; mais pour cette fois il s'agit d'un accident. Il me l'a dit lui-même. Il a voulu tuer le vieux Roustan, et en le visant, il a gardé la bride en main. Le cheval, au milieu des convulsions de l'agonie, l'a entraîné dans sa chute, est tombé sur lui, et le revolver est parti par

hasard. La direction du coup de feu suffit à le prouver. Quand on veut se tuer, on ne se tire pas dans le côté droit... les sources de la vie sont au cœur et au cerveau.

Il vit qu'il lui causait un soulagement infini; elle respira longuement; les couleurs revinrent à ses joues, l'éclat à ses yeux.

— C'est très bon à vous de me tranquilliser la conscience. Que dit le médecin?

— Il donne de l'espoir, quoique la balle ait fait des ravages affreux. Ce coup à bout portant a eu presque l'effet d'une explosion; en outre, le cheval lui a brisé quelques côtes. Malgré tout, son corps est sain, élastique, vigoureux; il s'en tirera.

— Oh! certainement! fit-elle avec un dédain subit, ces hommes-là s'en tirent toujours!

En dépit du ton dégagé dont elle jetait cette affirmation, la certitude que *cet homme* en particulier devait être sauvé rendait la vivacité à sa marche, l'éclair capricieux à son regard. Hubert l'accompagna jusqu'aux limites de la forêt; là, ils échangèrent une poignée de main. Lora lui lança, sous ses longs cils noirs, un coup d'œil souriant, confus et voulut s'enfuir, mais il la retint, garda longuement sa main dans la chaude et solide étreinte de la sienne et l'examina affectueusement, avec une sollicitude inquiète. Elle était bien belle, bien gracieuse, avec sa physionomie ardente, son auréole de cheveux sombres, et à partir d'aujourd'hui, l'enfant volontaire disparaissait; dans son cœur, s'était éveillé un sentiment qui devait dominer tout son avenir... Ryssberg se sentait saisi d'une appréhension aussi vive que s'il voyait sa propre fille, jetée ainsi en proie à la vie avec ce cœur indompté.

— Lora, avez-vous en ce monde quelqu'un à qui vous puissiez confier vos peines et vos joies, demander conseil et appui?

— Je n'ai personne... vous le savez bien!

— Et votre tuteur?

— Bah! vous prendriez une belle opinion de mon énergie, si je vous apportais toutes mes contrariétés. Bonsoir, je retourne chez moi.

Elle s'échappa, et l'inspecteur reprit à pas lents le chemin du Waldhof, singulièrement irrésolu, mécontent, l'âme pleine de souci. Il fallait prendre un parti quelconque, c'était évident; et avec une sorte de résolution farouche,

il finit par se décider : — Les choses ne peuvent continuer comme cela. Je vais me remarier... si Élisabeth veut de moi.

Toutes les difficultés seraient-elles résolues par son mariage? Naturellement. Il acquerrait ainsi un certain droit de venir en aide à Denis, d'intervenir en frère dans la pénible crise qui était menaçante. La mère et la fille retrouveraient une demeure et pourraient, dès qu'Élisabeth serait sa fiancée, se réfugier au Waldhof... Au lieu d'un logis triste et étroit, dans une pauvre rue de la ville, ce serait le toit ami où vivait toujours le souvenir d'Alice, où tout leur était si cher, si familier qu'il leur en coûterait moins de changer de foyer. Ryssberg était assez riche pour leur assurer une existence libre d'inquiétude et leur procurer ce confort qui donne du charme à la vie. Quant à lui-même, il avait tout à gagner à ce changement; il retrouvait une seconde Alice, la femme de sa jeunesse lui serait rendue avec sa grâce sereine et sa fraîcheur de vingt ans. Cette singulière ressemblance venait-elle de ce qu'Élisabeth avait emprunté tant de choses à sa grande amie : des expressions, des gestes, des sourires? Elle environnerait son âge mûr d'une tendresse vigilante; elle devinerait ses pensées, partagerait ses lectures et ses promenades... et recoudrait ses boutons sans cesse absents, vraie calamité de son existence de garçon forcément reprise. L'inspecteur, d'humeur pourtant facile, trouvait souvent l'occasion de sentir à ses dépens que la vigilance attentive d'une femme faisait défaut autour de lui. Il réfléchit à tout cela avec autant de calme, qu'il s'était jadis décidé à offrir son nom à Alice Rohrbach, parce qu'une sympathie tendre et paisible l'attirait vers cette angélique créature. Un seul moment ses pensées prirent un tour plus animé : ce fut lorsqu'un troisième côté avantageux de ce mariage se présenta à son esprit. Il pourrait prendre sa pupille chez lui, s'occuper d'elle, former son caractère, la préserver d'une foule de dangers. Cette dernière idée affermit sa résolution. Le jour eût été mal choisi pour faire sa demande; ni Élisabeth ni sa mère n'avaient de temps à lui consacrer. Avant de retourner en ville, il irait encore une fois demander des nouvelles de Denis, et dans huit jours, il reviendrait solliciter un entretien de M^{me} de Lestrangle.

Aussitôt après le modeste diner que la femme de Jochen avait improvisé pour « Monsieur l'inspecteur », il se rendit à

Schwalbenhof, à travers les prés. A la lisière du bois, sous les vieux chênes, quelques hommes creusaient le terrain, et une robe claire apparaissait au milieu des arbres. Il s'arrêta, étonné. Élisabeth vint immédiatement au-devant de lui, les yeux pleins de larmes :

— Nous venons d'enterrer Roustan. J'ai tenu à être là; mais cela m'a bien coûté.

— Comment va Denis?

— Toujours de même. C'est à peine s'il nous reconnaît.

Ils firent quelques pas sans parler; elle s'efforça de montrer plus de sang-froid.

— Je pourrai revenir dans huit jours, commença enfin Ryssberg; d'ici là, voulez-vous m'envoyer chaque matin quelques mots sur une carte, si cela ne vous donne pas trop de peine?

— Oh! très volontiers, dit-elle avec empressement. Comme vous êtes bon de prendre part à notre chagrin!

CHAPITRE XVIII

Les deux fenêtres de la chambre du père étaient grandes ouvertes; et une lumière adoucie pénétrait dans l'appartement.

Le regard du malade errait avec lassitude sur les vieilles gravures connues et les meubles de cuir brun; il se retournait avec agitation dans son lit. Une main légère tira les rideaux, et un visage maternel et tendre se pencha sur lui. La vue de ce doux visage était pour lui une torture, et plus sa mère lui disait des paroles apaisantes, plus il semblait malheureux. Une expression de souffrance aiguë, comme s'il voulait fuir la vie et la lumière, ne quittait pas ses traits; il restait muet, abattu, et repoussait, avec une sorte de honte, toute explication.

— Denis, ne te préoccupe pas tant de l'avenir. Laisse-le aux mains de Dieu. Tu sais, le nuage paraît toujours plus sombre, au moment où il monte à l'horizon, que lorsque l'orage éclate.

Elle prit sa main, et la serra avec instance. Les joues pâles du malade se colorèrent un peu.

— Je ne pense pas à l'avenir, je n'ai pas assez de force pour cela... Mère, fit-il en s'interrompant fiévreusement, chasse de la maison de son père le criminel qui a voulu attenter à sa propre vie; il la souille! Envoie-le mourir où il

voudra, dans la grangè, dans l'étable... pas ici... pas dans cette chambre!

Et, se couvrant la figure de ses mains, il fut pris de frissons convulsifs. Sa mère ne répondit pas immédiatement; elle hésita, se leva enfin, prit sur la table du père la grande Bible de famille reliée en cuir, et commença à lire d'une voix douce et ferme :

« Jésus dit : Un homme avait deux fils...

Sa voix s'altéra, mais elle surmonta son émotion et lut jusqu'à la fin la grande parabole. Pendant qu'elle lisait, une paix profonde descendait dans son cœur, et donnait à son accent une telle assurance que les paroles saintes semblaient autant de promesses de salut.

Quand elle cessa, Denis avait tourné la tête du côté du mur et versait des larmes brûlantes; mais la mère sentit que sa prière pour son fils égaré avait enfin été entendue, que l'enfant prodigue se levait pour retourner vers son père.

Son cœur était délivré d'un lourd souci... perpétuel fardeau de son existence. D'une main qui tremblait, elle releva les oreillers, versa une boisson rafraîchissante, en murmurant des mots doux et calmants. Denis finit par lui dire, portant cette main à ses lèvres :

— Lis encore une fois, maman.

A partir de ce jour, il fut plus calme; de longues conversations à mi-voix, qui auraient dû le fatiguer, semblèrent lui rendre ses forces; sa guérison fit des progrès, et au bout de la semaine, on put le transporter sur un canapé, où il restait la plupart du temps les yeux fermés, sans rien dire. Son caractère avait toujours été doux; mais sa douceur et sa patience pendant cette maladie semblaient presque inquiétantes.

Le dimanche était venu. Élisabeth avait passé cette semaine dans une incessante activité, car tous les soins du ménage retombaient sur elle. A peine avait-elle trouvé le temps d'envoyer à l'inspecteur ses courts bulletins quotidiens, et de faire matin et soir une apparition près de son frère, dont le regard rayonnait dès qu'elle entrait.

M^{me} de Lestrangle alla de bonne heure à l'église le dimanche matin, et Élisabeth resta pour garder le malade.

— Élisabeth! dit Denis tout bas.

Elle répondit par un signe de tête.

— Maman t'a-t-elle dit comment l'accident est arrivé?

— Mais oui; tu as tiré sur le cheval, et le revolver est parti une seconde fois...

— Oui... c'est vrai; mais, Élisabeth... une minute plus tard, cette même balle me faisait sauter la cervelle... comprends-tu?

Elle se mit à trembler.

— Je te dis cela, parce que je ne veux pas être hypocrite envers toi. Tu sauras ce qu'est ton frère... coupable et indigne de ta pure affection.

— Tais-toi, tais-toi, murmura-t-elle. Tu ne l'as pas fait, et qui sait si tu l'aurais fait, qui sait si tu ne te serais pas rappelé, au dernier moment, que tu avais une mère!

— Mon bon ange! dit-il, prenant la main d'Élisabeth pour l'appuyer sur son front brûlant.

Ils se taisaient. On entendit des pas et des voix, et une domestique entr'ouvrit la porte.

— Monsieur l'inspecteur est là.

— Oh! il faut que je le voie! Il nous a témoigné un si sincère intérêt. Denis, je reviens dans dix minutes; maman est à l'église; ce ne serait pas aimable de le renvoyer!

Les dix minutes en durèrent vingt; lorsqu'Élisabeth reparut, elle était troublée et soucieuse.

— Qu'est-il arrivé? demanda Denis.

Mais elle répondit qu'il n'y avait rien, prit un livre et commença une lecture; bientôt elle s'interrompit.

— L'inspecteur t'apportait les amitiés du général Degenfurth. Il faut qu'il t'aime beaucoup, Denis; il veut venir te voir.

Denis soupira, et M^{me} de Lestrangle arriva sur les entre-faites, reprendre son poste au chevet du lit.

Une seconde semaine s'écoula; chaque jour, la guérison s'accroissait. Le bon général vint en effet pour quelques heures, et resta deux jours, tant il se plaisait dans cette maison tranquille, entouré de cette paix de la campagne, de la grâce aimable d'Élisabeth, de la bonté simple de M^{me} de Lestrangle. Sa première entrevue avec son enfant gâté bouleversa le vieux soldat plus que le malade lui-même. Il fut obligé de sortir pour s'essuyer les yeux derrière la porte.

— Pauvre garçon! il est terriblement démoli! dit-il à Élisabeth, qui se consacrait exclusivement à lui, se promenait en sa compagnie, bourrait sa pipe, et riait, d'un rire un peu contraint, de ses efforts pour charmer les moineaux. Elle n'entraît presque plus chez Denis; elle était pâle, nerveuse et pleurait amèrement dans la solitude de sa chambre.

— Maman, demanda enfin Denis, le dimanche suivant, qu'a donc Élisabeth? Un chagrin, et je n'en sais rien!

— Pauvre petite! ses incertitudes finiront aujourd'hui. Les huit jours de réflexion qu'elle a demandés sont écoulés. Pourquoi ne te dirais-je pas une chose qui te rassurera sur notre avenir? Ryssberg veut épouser Élisabeth... c'est ce que je désire depuis des années, sans oser en parler!

— Je ne comprends pas.

Et Denis la regarda fixement; soudain sa tête se renversa en arrière; sur sa figure s'étendit une pâleur bleuâtre. Sa mère se précipita, effrayée. Elle prit ses mains inertes et glacées; quelques minutes s'écoulèrent avant que la chaleur ne revînt à ses membres.

— Mon enfant! dit-elle, pénétrée d'une subite émotion, je ne me doutais pas... mais cela ne se pourra jamais.

— O mère, pas un mot là-dessus! Je sais que même si j'étais riche, je ne serais pas digne d'associer sa vie à la mienne. Comment confierais-tu ton enfant à la protection d'un homme que sa lâcheté a conduit au suicide? Non!... Mais laisse-moi ma sœur, laisse-nous demeurer tous trois ensemble, et si le travail peut réparer mes fautes et laver la tache faite à mon nom, laisse-moi la consolation de travailler pour ma mère et ma sœur.

— Il faut attendre la décision d'Élisabeth. Je me suis à dessein abstenue de lui rien dire; elle pourrait se croire obligée d'accepter ce mariage pour me faire plaisir. Ma crainte que Hubert ne l'épousât par générosité est dissipée. Il y a longtemps qu'il m'a fait allusion à ce projet; comme il l'a dit à Élisabeth, il accomplit le dernier vœu de sa femme. La ressemblance entre elles est étonnante; et s'il rend ma fille aussi heureuse qu'Alice, je n'aurai plus qu'à remercier Dieu!

Denis n'ajouta rien. On frappa à la porte, et celui dont ils parlaient se montra.

— Puis-je entrer? Où est Élisabeth?

— A l'église. Elle causera avec vous dès qu'elle sera revenue. Denis sait tout.

Denis gardait toujours le silence. L'inspecteur n'avait pas son vif entrain habituel; il laissait voir une agitation assez compréhensible. M^{me} de Lestrangle, qui tremblait pour Denis, suggérait à Ryssberg d'aller au-devant d'Élisabeth, quand la jeune fille elle-même apparut sur le seuil, son livre de prières sous le bras, les mains pleines de fleurs épanouies, chaste et gracieuse comme ses roses. D'un coup

d'œil rapide, elle vit quelles étaient les personnes présentes, et s'écria, rougissant plus que jamais et tendant ses deux mains :

— Oh! ne soyez pas fâchés contre moi! Vous voudriez tous sans doute que je dise oui.., et je ne puis pas, je ne puis pas!

Une expression étrange passa comme un éclair sur les traits de l'inspecteur; il alla vivement vers Élisabeth et lui prit les mains.

— Chère enfant! je ne voulais pas vous faire de peine... je croyais... j'espérais...

— J'ai tant prié Dieu de me faire sentir que je serais heureuse...

— Élisabeth, la nécessité d'une telle prière est déjà un refus. J'avais rêvé d'amener une seconde Alice dans la vieille maison des bois; une seule femme au monde pouvait me rendre la première, et c'était vous! Mais puisque votre cœur ne dit pas qu'il consent, nous ne trouverions ni l'un ni l'autre le bonheur dans l'accomplissement de ce rêve. Donnez-moi une poignée de main, Élisabeth. Vous me permettrez de vous aimer toujours sincèrement, et, en dépit de tout, vous m'aimerez aussi comme un ami.

Elle lui sourit au milieu de ses larmes, et il s'éloigna. A peine était-il parti, qu'Élisabeth voulut quitter la chambre; mais son frère la rappela, et quand elle s'approcha en hésitant, il se souleva sur son canapé :

— Ma chérie, viens ici! désormais tu es ma propriété. Non, maman, ne fais pas d'opposition; nous nous appartenons tous trois, et nous ne nous séparerons jamais.

Cet événement sur lequel la mère comptait pour éclaircir le difficile avenir avait, sans aboutir, compliqué davantage la situation. Tandis que Denis se remettait sous la bienfaisante influence de la paix de son enfance retrouvée, tandis qu'Élisabeth, pensive, demeurant pour elle-même une énigme, mais heureuse et satisfaite, remplissait ses devoirs journaliers, M^{me} de Lestrangle soutenait intérieurement de pénibles combats, et ne voyait pas de solution à ses perplexités. Elle cachait ses soucis à ses enfants, et gardait le silence; mais le général Degenfurth étant revenu, elle se souvint qu'il avait été l'ami dévoué de son mari, rassembla tout son courage et le pria de lui donner un conseil. Il lui témoigna la plus cordiale sympathie, réfléchit longuement et ne trouva d'autre remède que de procurer une place à Denis. Schwalbenhof ne pouvait être sauvé, et dès que le

bruit se répandrait qu'il n'était pas question de mariage avec l'héritière d'Ulmenau, il ne faudrait plus compter sur la patience des créanciers.

— Dieu sait que si j'étais plus riche, et... ma nièce Bertha.... Il me faut laisser, sans intervenir, dépouiller mon pauvre Denis. Du moins, je me charge de lui trouver une place. Et la petite? Ah! oui, c'est triste! Il fait très bon jouer au frère et à la sœur, tant qu'on ne pense pas à autre chose; mais quand un garçon comme Denis en arrive à être sérieusement amoureux, le rôle fraternel lui devient terriblement difficile. Allons! j'y penserai encore.

Dans la chambre du premier étage, Denis était sur son canapé, entouré de livres, de journaux, de fleurs, et Élisabeth lui tenait compagnie. Ils parlaient de choses très ordinaires; mais les moindres paroles résonnaient à leurs oreilles comme l'harmonie des sphères. Quelquefois, ils se regardaient en souriant, et Élisabeth rougissait. Lorsqu'elle mit de côté son ouvrage, Denis lui demanda où elle voulait aller.

— Le général désire faire une promenade, et je vais en profiter pour reporter au pasteur un livre que j'ai emprunté.

Il hésita un peu, puis il dit d'une voix saccadée :

— Je n'ai guère le droit de le demander... mais notre vieux pasteur voudrait-il venir me voir... s'il a le temps?

— Tu ne te sens pas plus malade?

— Non, chérie, je suis mieux. Quand irons-nous encore nous promener tous les deux jusqu'à la forêt? Oh! Élisabeth! comme je travaillerai pour vous,... avec quelle reconnaissance... Je n'avais jamais fait de châteaux en Espagne; à présent, je vois sans cesse une toute petite maison avec un jardin plein de roses; chaque matin, je la quitte pour aller à mon travail et tu m'accompagnes une partie du chemin; le soir, je rentre et vous êtes toutes deux sur le seuil, et je mets dans ta main l'argent que j'ai gagné,.. et nous sommes heureux! Mais toi, peut-être, tu ne le serais pas, ma sœur; tu laisserais ton cœur à Schwalbenhof.

— Si j'avais beaucoup à faire... commença-t-elle, les yeux baissés.

— Élisabeth, le général t'attend, dit leur mère qui entra, et la jeune fille s'éloigna précipitamment.

Le soir de ce même jour, le pasteur, qui, depuis de longues années, était l'ami de la maison, passa une grande heure près du malade. Lorsqu'il sortit, il avait l'air très ému, mais il se contenta de serrer silencieusement la main de M^{me} de

Lestranger, et rentra à pas lents au village. Le dimanche suivant, il prit pour texte de son sermon le verset de saint Luc : « Dites, à votre avis, lequel des deux l'aime davantage? » et jamais les paysans de Schwalbenhof ne l'avaient entendu prêcher ainsi.

CHAPITRE XIX

A la même heure, Lora Forster se balançait dans son hamac sous les platanes, une cigarette dans une main, l'autre, appuyée sur la tête de son lévrier gris.

— Ah! Sultan, nous voici redevenus raisonnables. Ce serait affreux, si nous gardions toute la vie des nerfs sensibles; on a bien le temps de cela!

Le chien semblait comprendre et regardait sa belle maîtresse roulée dans le filet de soie argentée. Elle valait la peine qu'on la contemplât, avec sa taille flexible, le hautain sourire de ses lèvres,... comme s'il n'avait jamais été question de cette fatale matinée où la bruyère paisible s'était teinte du sang de Denis.

Le roulement de la voiture qu'elle avait commandée l'obligea à descendre de son hamac. Sa figure trahissait un peu de curiosité, lorsqu'en arrivant sur la terrasse, elle demanda au domestique :

— M^{me} Ritter est-elle prête?

— Elle fait dire qu'elle ne viendra pas.

— Ah!... elle s'obstine! Tant mieux. Donnez-moi les rênes, Wilhelm.

La voiture roula à travers le parc, dépassa la grande raffinerie neuve et s'arrêta devant une villa non moins récente, entourée d'un jardin anglais. C'était l'habitation du directeur et de sa femme, qui recevaient toujours M^{lle} Forster avec une politesse excessive, presque triomphante, quand M^{me} Sylvia n'était pas à sa toilette, opération qu'elle renouvelait au moins cinq fois par jour. Dans ces cas-là, son mari entretenait fort agréablement la visiteuse, jusqu'à ce que sa jolie femme, enveloppée de dentelles et constellée de perles, vint combler Lora de tendresses.

Lora ne s'inquiétait guère des bavardages et des coûteuses toilettes de cette petite fée. Ce qu'elle recherchait c'était la conversation du mari, ardent libéral, ayant beaucoup voyagé, sachant parler de toutes choses, enthousiaste, plein de zèle à l'égard de tous les systèmes humanitaires!

La question féministe l'occupait, à l'entendre, depuis longtemps, et il possédait un talent merveilleux pour édifier, en paroles, le plus admirable état social, de sorte que Lora retournait toujours chez elle exaltée, fortifiée et armée pour le combat.

Ce jour-là, au retour de sa promenade, la dame de compagnie se présenta devant elle, toussa pour s'éclaircir la voix et commença son discours :

— Mademoiselle Lora, si vous persistez dans vos relations avec ces personnes, je me verrai contrainte de quitter votre maison.

— Je le regrette, mais je n'y puis rien, répliqua la pupille de l'inspecteur, qui, debout devant la glace, passait tranquillement un peigne dans ses cheveux.

— Tout le monde dit...

— Ah! « Tout le monde dit! » C'est bien nature! Vous ne vous imaginez pas à quel point j'aime ces deux phrases : « Cela ne se fait pas » et « Tout le monde dit ».

M^{me} Ritter partit, très offusquée; Lora retourna à son hamac, et en se balançant se perdit dans de pénibles réflexions.

— Ah! que cette vie est longue et dure! Quand arriverai-je à obtenir que l'on me compte pour quelque chose, à avoir une position que personne n'osera contester?

Lorsqu'elle revint à la réalité, elle eut un mouvement de surprise effrayée, car, devant elle, les bras croisés sur sa poitrine, son tuteur, appuyé à un platane, l'examinait avec attention.

— Quelle pensée vous absorbait ainsi? lui demanda-t-il.

— Je rêvais un peu à mon avenir. On est vraiment fort bien ainsi et je ne bouge pas... commencez votre sermon. M^{me} Ritter vous dira qu'en dépit de tout, je m'obstine à voir mes amis.

— Cela m'afflige sincèrement. Je voudrais que ma pupille fût plus prudente dans le choix de son entourage. Je ne sais rien ni pour ni contre ces gens-là; mais personne ne les connaît; et vous devriez attendre qu'ils fussent acceptés par la société.

Elle sauta avec impatience de son hamac, saisit sa cravache sur la table et la plia sur son genou.

— Vous êtes un véritable persécuteur; je crois que vous vous êtes donné pour tâche de briser ma volonté.

— Je me suis donné pour tâche de vous préserver du mal.

— Moi... moi! Dire qu'entre tant de faibles créatures qui s'égarent, faute d'un guide, et béniraient le ciel si quelqu'un, prenant pitié d'elles, voulait bien les diriger, je suis condamnée, seule, à me courber sous la main d'un geôlier!

— Vous êtes injuste, mon enfant, dit Hubert avec bonté.

— Enfant! enfant! Oh! si personne n'avait le droit de me dire que je suis jeune! Si j'avais déjà laissé bien loin ma jeunesse derrière moi! C'est cette jeunesse qui vous autorise à me railler, je le sais bien! je suis encore faible et déraisonnable... Il faut que toutes les faiblesses soient chassées de mon cœur, toutes les folies de ma tête... Ah! que c'est long jusqu'à cet âge mûr qui me donnera droit au respect!

Ryssberg eut grand'peine à s'empêcher de rire.

— Pourquoi cet air satisfait? demanda Lora, sèchement. Vous arrivez de Schwalbenhof... cela va bien là-bas?

— Oui, j'arrive de Schwalbenhof, répéta l'inspecteur, pensif, presque étonné de ne pas se sentir plus malheureux. La jeune fille dont il songeait, depuis un an, à faire sa femme, venait de le refuser, et quoiqu'il en eût éprouvé un regret sincère... il lui semblait être soulagé d'un grand poids.

— Denis est mieux, continua-t-il; s'ils avaient un fauteuil roulant on pourrait le promener dans le jardin.

— Mais, mon Dieu! c'est facile à trouver... Mon grand-père devait en avoir un; je cours immédiatement m'en informer.

— Très bien, je vais faire ma visite à Mme Ritter.

Les recherches furent vaines. Lora, les joues brûlantes, se précipita avec la brusquerie d'un collégien sur sa table à écrire, repoussant ses livres du coude, et lança une dépêche à un magasin. Deux jours plus tard, le fauteuil roulant arrivait, et comme l'inspecteur avait préparé les voies, Mme de Lestrangé l'accueillit avec une joie sincère. On l'établit sous la vérandah, dans la position la plus confortable pour Denis, qui souffrait toujours de douleurs. Lorsqu'il s'y fut étendu, il déclara ne s'être jamais trouvé aussi à l'aise. Sa mère se plaça près de lui pour lui faire une lecture, pendant qu'il aspirait l'air matinal et le parfum des tilleuls.

— Sais-tu que Lora Forster est venue presque tous les jours demander de tes nouvelles?

— Quelle noblesse et quelle grandeur d'âme! dit-il, avec un profond soupir.

Un pas léger et rapide troubla le silence du jardin; un

lévrier à longs poils se précipita sous la véranda, suivi d'une jeune fille en amazone sombre, serrant d'une main sa cravache et ses gants. Elle s'arrêta court.

— Je ne savais pas... je ne croyais pas...

— Soyez la bienvenue, chère Lora! s'écria M^{me} de Lestrangle. Vous nous avez fait un grand plaisir.

Cette première entrevue comptait parmi les choses que Denis redoutait le plus et qu'il aurait voulu retarder de tout son pouvoir. Mais, le moment venu, il l'acceptait comme une amère humiliation, trop méritée. Lora restait irrésolue, sa petite main crispée pressant son cœur, ses lèvres sans souffle, son regard se promenant timidement autour d'elle. Enfin elle demanda d'une voix rapide.

— Comment allez-vous?

— Merci, mieux que je ne mérite.

Elle s'approcha pas à pas; puis elle recula. Était-ce Denis de Lestrangle, cet homme pâle, presque mourant, dont les traits avaient des tons de cire et une maigreur effrayante? Sa vue fit une impression irrésistible sur cette créature débordante de vie. Un immense attendrissement, une compassion immense l'envahirent, amenant les larmes dans ses yeux et les paroles sur ses lèvres;

— Comme vous avez dû souffrir!... Je ne peux pas vous voir ainsi... cela me tue!... »

Denis regarda sa mère, et M^{me} de Lestrangle, sous le prétexte d'appeler Élisabeth, rentra dans la maison. Le chien, léchant la main de Denis, se coucha aux pieds de sa maîtresse, qui s'était assise sur le bord extrême du banc, les mains nouées autour de ses genoux, et mordant sa lèvre inférieure pour refouler son émotion.

— Je suis venue tous les jours, Denis, dit-elle enfin doucement.

Il n'avait qu'à étendre la main, toute la tendresse de ce cœur passionné lui appartenait... et avec elle un avenir brillant, l'honneur sauf, la richesse et la liberté. Au lieu de cela, il répondit :

— Une faute inoubliable pèse encore sur ma conscience : mon indigne conduite envers vous, qui ne m'aviez pas donné par la moindre parole le droit d'oser vous approcher. Je voudrais être en paix avec tout le monde. Pouvez-vous me pardonner?

Ces mots, dans la bouche qui les prononçait, lui semblèrent si nouveaux et si étranges, qu'elle le regarda fixe-

ment; alors, se penchant, elle lui tendit les deux mains.

— Quelle absurdité, Denis! C'est moi qui devrais vous demander pardon; tant que je vivrai, je déplorerai de n'avoir pu rejoindre à temps le messager qui vous portait ma lettre outrageante. Mais nous tâcherons tous deux d'oublier; seulement ne parlez pas ainsi. J'ai beau regarder, ce n'est plus Denis de Lestrage.

— Heureusement! répliqua-t-il avec un sourire grave.

Sa physionomie, comme spiritualisée, lui donnait une beauté supérieure à celle de ses jours de succès. Lora le sentit, elle sentit aussi la dangereuse fascination de sa présence; et retirant sa main, elle baissa la tête, attendant un appel, un mouvement qui romprait le charme.

Soudain Denis se souleva, un sang chaud colora son visage amaigri; son regard rayonnant glissa par-dessus la jeune fille pour plonger au delà, dans le jardin. Lora se retourna. Une forme délicate, presque frêle, apparaissait sur les marches du perron; ses cheveux d'or pâle semblaient trop lourds pour la petite tête qui les portait, et le contraste des yeux bruns avec une peau d'une blancheur veloutée donnait à cette apparition un attrait particulier; Élisabeth n'était que rougeur et confusion; on voyait facilement que ni elle ni Denis ne savaient ce qu'ils disaient.

Lora s'était levée d'un bond. Une flamme jaillit en elle, menaçant de l'étouffer; elle faillit renverser, en le repoussant, le banc où elle était assise, fit lever d'un coup de cravache son chien qui lui barrait le passage, et descendit les marches en courant.

— Pardon, mais j'oublie que mon cheval attend sans surveillance, cria-t-elle.

Écuyère audacieuse, elle avait fait bien des courses au clocher; jamais elle ne s'était montrée d'une imprudence plus folle que ce jour-là. Sans s'inquiéter du danger, elle laissa sa monture surexcitée la porter en droite ligne au château, franchissant les haies et les fossés. La jalousie s'était éveillée dans cette âme indomptée; jamais ce terrible sentiment ne trouva un sol où il pût faire plus de ravages. S'il y jetait racine, où conduirait-il cette nature sans frein?

Grandie sans contrainte, habituée systématiquement par son père à ne puiser qu'en soi la résolution et la force, elle n'avait appris à se soumettre à aucune loi... extérieurement, peut-être; intérieurement, jamais! Le contrôle qu'on doit exercer sur ses pensées, ses sentiments et ses désirs lui

était étranger. Suivant toutes ses impulsions, elle en prévoyait rarement les conséquences. En ce moment, ce qui la dominait, c'était un besoin instinctif de creuser un abîme entre le frère et la sœur, de les séparer, de leur rendre impossible le bonheur de la vie commune.

CHAPITRE XX

Le soir même, dans sa chambre rouge, seule, l'âme torturée, Lora se repaissait des projets les plus insensés, lorsqu'on annonça l'inspecteur. Elle jeta un voile sur la lampe; elle ne voulait pas qu'il vît comme elle était pâle.

— J'ai demandé quinze jours de congé, dit Hubert, d'abord et avant tout, pour offrir mes services aux dames de Schwalbenhof, ensuite pour étudier à loisir le caractère de ma pupille indisciplinée, et enfin, pour faire peut-être d'une pierre plusieurs coups. Me voici préparé à une bataille en règle avec vous; mais si vous regardez avec ces grands yeux mélancoliques, le courage me manquera.

— Moi mélancolique?... Je puis être en colère... jamais sentimentale!

— Eh bien, alors, armez-vous de votre colère. M^{me} Ritter m'a déclaré formellement qu'elle comptait quitter votre maison le plus tôt possible. Je ne le lui reproche pas. La vie que vous menez est celle d'un misanthrope et d'un original; ce n'est pas celle qui convient à une jeune fille.

— Je vous avais d'avance prévenu.

— C'est vrai. Aujourd'hui, nous ne discuterons pas là-dessus; je veux vous faire une nouvelle proposition. Cette fois, il s'agit d'offrir à M^{me} de Lestrangle un moyen d'existence honorable.

— A elle? Ici! Et que ferait sa fille.

— Sa fille l'accompagnerait. Pour plusieurs raisons, ni l'une ni l'autre ne peut rester à Schwalbenhof; je mettrais avec joie le Waldhof à leur disposition, mais...

— Mais quoi?... dit vivement Lora. Je ne comprends vraiment pas... c'est-à-dire, le bruit court que vous voulez vous marier?

— Vous me paraissez le désirer beaucoup, répondit-il en riant; seulement il n'en est pas question; parlons de mon double projet. Vous aurez alors au lieu d'une dame d'honneur, une maternelle amie et une compagne de votre âge.

— Jamais! jamais! s'écria-t-elle avec violence.

Soudain une pensée parut la frapper :

— Oui... je le veux... conclu! Quand pourront-elles venir?

— Lora, quelles singulières contradictions! Ne faites rien qui soit à charge à votre cœur, je vous en prie. S'il s'agit seulement de vaincre votre mauvaise tête, c'est autre chose.

— Le cœur... la tête... tout cela est pareil! Je vous dis que j'accepte votre proposition : je donnerai ce soir des ordres pour qu'on prépare leur appartement; elles peuvent venir.

— J'en causerai demain avec M^{me} de Lestrangle, et j'espère que vous serez la première à vous sentir heureuse de cet arrangement. Quand je reviendrai je ne vous trouverai plus seule... Ce cadre est brillant, féérique, mais cette solitude si douloureuse, Lora!... Quand je songe que tous les soirs vous vous enfermez ainsi, j'ai le cœur saisi de compassion pour vous.

— Ordinairement, j'ai tant de lettres à écrire, qu'il ne me reste guère le temps de rêver... et j'aime mieux être seule qu'en compagnie d'une gouvernante maussade.

— Eh bien, cela cessera. Je vous accorde que M^{me} Ritter est sèche et pédante. Vous verrez qu'une femme, sans être ennuyeuse, peut rester fidèle à toutes les convenances.

Elle l'interrompit par un éclat de rire si bref et si étrange qu'il aurait voulu ne jamais l'entendre. Sans s'inquiéter du vandalisme qu'elle commettait, elle creusait, avec un canif tranchant, la table de son bureau de marqueterie, comme si cet acte de destruction soulageait sa rage. Ryssberg la regardait sans parler, et il éprouvait les appréhensions les plus vives. Que serait l'avenir? Aurait-il la force et l'influence nécessaires pour diriger une pareille nature, pour la guider le long du précipice, sans qu'elle y tombât? Il étendit la main et lui enleva son arme en miniature.

— Renonçons-y, Lora, c'est impossible. Vous n'aimerez jamais ces deux femmes!

— Mais je le veux!

Après cette exclamation pleine de défi, elle frissonna et se cacha le visage dans ses mains.

— Cela passera, murmurait-elle en sanglotant. Ayez de la patience avec moi, aidez-moi et cela passera.

— Ma pauvre enfant, pourquoi, sans nécessité, vous imposer un pareil effort?

— Je le veux; restons-en là! Ne me jugez pas sur mon état d'aujourd'hui. Je ne suis pas moi-même, parce que j'ai eu des sujets d'irritation. Cela passera!

— Cette solitude vous est mauvaise, Lora; en dépit de la chasse et des courses à cheval, vos nerfs sont malades. J'aimerais presque mieux vous voir en ville, au milieu du tourbillon mondain, qu'ici, où vous creusez sans cesse des pensées qui ne vous valent rien. Vous n'avez personne à qui parler.

Elle posa sa main sur la sienne.

— Je cause volontiers avec vous; vous m'êtes sympathique, dit-elle avec cette singulière franchise, cette droiture de cœur qui lui donnait dans ses relations avec les hommes la simplicité d'un camarade. — Je me réjouis de vous savoir ici pendant quinze jours. Voulez-vous venir quelquefois me chercher pour une promenade en forêt, à moins (elle eut de nouveau son rire sarcastique) que cela non plus ne soit pas convenable.

— Votre tuteur a des privilèges; je viendrai certainement vous chercher.

Il tint parole; il l'emmena l'après-midi suivant faire une longue course en forêt, à travers la bruyère, les taillis, les semis de sapins et les coupes nouvelles. Il ne fit, à dessein, aucune allusion aux Lestrangle, mais causa de choses qui pouvaient l'intéresser sans la surexciter. Il lui montra ces bois qui étaient son domaine, lui expliqua la façon dont il les gouvernait, le but des travaux; il trouva moyen de lui raconter la biographie de plusieurs vieux arbres, qui avaient une histoire. Puis il la questionna sur son enfance, sur la ferme américaine où elle avait grandi; et elle eut beaucoup à lui dire, beaucoup d'aventures à demi oubliées revinrent à sa mémoire, beaucoup d'heures heureuses passées à courir la prairie sur son poney.

Le soleil disparaissait déjà derrière la ligne lointaine des grands bois, lorsqu'ils s'assirent pour se reposer sur une hauteur sablonneuse, de laquelle ils apercevaient les eaux sombres d'un étang où se miraient les troncs des pins, colorés en rose par les derniers rayons. Une brume limpide et transparente comme une opale jaunâtre enveloppait tout ce tableau.

— Si j'étais peintre et que je voulusse donner l'impression sensible du bien-être, je peindrais un soir comme celui-ci, dit Ryssberg, qui jeta son chapeau sur l'herbe et passa la main dans ses cheveux.

— Tout ce qui m'étonne, fit Lora, c'est que vous ne regrettiez pas souvent la forêt, quand vous êtes à écrire dans votre bureau.

— Certes oui! Il me semble parfois que je suis devenu un autre homme. Ma véritable vie est déjà tout entière derrière moi.

— Et qu'y a-t-il devant vous? demanda-t-elle avec sympathie.

— Hum! ma carrière administrative... et l'éducation de M^{lle} Forster... Vous riez. Est-ce incrédulité ou triomphe? Dites-moi vous-même par où je dois commencer, pour m'acquitter de ma tâche envers vous.

— Ne commencez pas. Encore un an et vous serez délivré de vos ennuis.

— Vous jouirez vivement de votre liberté?

— Oh! oui! s'écria-t-elle de toute son âme.

Il la regarda sans rien dire. Elle creusait la sable du bout des doigts, attendant une réponse ironique à cette explosion d'ingratitude. La réponse ne vint pas, et Lora se leva tout d'un coup.

— Pardon! s'écria-t-elle avec emportement. C'est mal, ce que je dis; car vous êtes un ami véritable; vous ne me condamnez pas, et vous me prenez telle que je suis. Mais il y a des moments où j'ai envie de vous maudire, où je me ressouviens que derrière votre sourire calme vous cachez la puissance de me contraindre. C'est un cachot aux grilles dorées, avec un geôlier plein d'égards, mais j'ai horreur des geôliers et des chaînes.

— Ne soyez pas si tragique, ma jeune amie; retournons tranquillement chez vous, où notre souper nous attend.

Elle rit pour cacher sa colère; mais, en dépit de la phrase prosaïque qui avait coupé court à sa tirade, elle sentit grandir son respect pour lui. Ce ne fut pas leur dernière excursion. Hubert fit visiter à sa pupille ses propriétés en détail, et chercha à lui inspirer à leur sujet un intérêt suffisant, pour qu'elle en prit elle-même la direction, ou que du moins elle exerçât une surveillance générale. Lora résista d'abord; elle avait à faire des choses plus importantes que de regarder couper ses arbres ou drainer des marécages; mais Ryssberg ne céda pas. Malgré leurs querelles perpétuelles, elle était cependant si vive, si franche, si débordante d'animation, qu'il sentit s'évanouir ses inquiétudes, et risqua une seconde allusion à Schwalbenhof. Lora s'exprima avec beaucoup de dédain sur le compte de Denis. Dans le fait, ses souvenirs de leur entrevue lui étaient restés infiniment pénibles; il lui semblait que tous deux avaient joué

là un triste rôle. Finalement, l'inspecteur ne crut plus avoir la moindre raison de ne pas offrir aux dames de Schwalbenhof un asile à Ulmenau.

M^{me} de Lestrangle vit dans cette proposition un secours de la Providence, et Élisabeth respira.... C'était si près, et bien préférable à un logement étroit dans une petite ville! Ryssberg leur laissa le soin de faire part de ce projet à Denis, et retourna fort satisfait au Waldhof.

Les appartements avaient été aérés, garnis de rideaux frais, et M^{me} Jochen se démenait dans la cuisine. Mais il arrivait souvent que le maître restait à dîner au château. Dans ces cas-là, Jochen et sa femme mangeaient le gâteau devenu inutile et secouaient avec sagacité leurs vieilles têtes.

— Ça ne sert à rien! Il n'apprivoisera pas la demoiselle, quand il se donnerait encore plus de peine! Tout ce qui vient de Turquie, c'est des sauvages.

— L'autre dimanche, elle a galopé, à travers les plus beaux foin, avec ses chiens et ses pistolets, tout comme le Chasseur Noir!

Jochen ne s'étonnait donc pas que parfois M. Ryssberg restât le soir sur le banc, en face du poêle vide, et laissât éteindre son cigare. Il arrivait aussi à l'inspecteur d'aller l'après-midi faire à la jeune fille des lectures auxquelles assistait la dame de compagnie, qui prenait part à leur conversation; Lora regrettait peut-être d'avoir traité comme un mannequin cette savante et zélée personne, au lieu de chercher si, sous sa respectable raideur, ne se cachaient pas quelques qualités. Mais il était trop tard. Le jour de son départ et de l'installation des dames de Lestrangle était fixé.

Enfin le tuteur prit congé de sa pupille; elle lui avait permis de jeter çà et là un coup d'œil sur les livres, les brochures qu'elle lisait, les journaux féministes auxquels elle envoyait quelquefois des articles pleins de flamme. Il ne s'était pas moqué d'elle comme elle s'y attendait; il lui avait adressé quelques sérieuses paroles de blâme. Cela, elle savait l'accepter; elle était même heureuse d'y trouver l'occasion de défendre ses principes. Tous deux se quittèrent très bons amis. Ryssberg serait volontiers resté pour installer lui-même M^{me} de Lestrangle à Ulmenau, mais la chose ne lui était pas possible. Il ne lui fit qu'une courte visite d'adieu en se rendant à la gare. Elle était si préoccupée de ses deux enfants et si désireuse de ne pas nourrir plus longtemps par des rapports quotidiens cette malheureuse incli-

nation, qu'elle n'avait plus qu'une pensée : emmener Élisabeth. D'abord Ulmenau, se disait-elle; là, elle pourrait trouver un peu de repos d'esprit, et réfléchir avec plus de calme à ses projets pour l'avenir.

CHAPITRE XXI

Si le général Degenfurth ne se doutait pas encore qu'on rencontre des difficultés à procurer à un « gentilhomme pauvre » une position en rapport avec son éducation, il était destiné à l'apprendre. De quelque côté qu'il se tournât, dix, vingt solliciteurs se disputaient le poste vacant. Il appela les journaux à son aide; il s'adressa à toutes ses connaissances; impossible de réussir! Denis ne restait pas oisif non plus; il écrivait une foule de lettres et récoltait autant de refus polis. Sa guérison faisait des progrès plus rapides que le médecin ne s'y était attendu; c'est que Denis voulait guérir. Une énergie et une activité jusque-là sommeillantes s'étaient éveillées en lui, et le poussaient à se jeter au plus vite dans la pénible lutte pour l'existence. Seulement le champ manquait à ce besoin d'action, et chaque jour la poste lui apportait de nouveaux désappointements.

En attendant, la vente aux enchères de la propriété fut fixée au 18 septembre; il leur sembla à tous trois que c'était leur arrêt de mort. Élisabeth, très pâle, supplia sa mère des yeux.

— Huit semaines encore, maman... et dans trois jours, nous allons nous établir à Ulmenau! Ne pourrions-nous passer ces dernières semaines ensemble?

M^{me} de Lestrangle eut bien de la peine à conserver sa fermeté; mais elle lut sur le visage de Denis une expression qui lui donna le courage de répliquer tranquillement :

— Ma chérie, crois-moi, il vaut mieux que nous nous habituions à notre séparation. Denis reste ici, nous pourrons le voir de temps en temps, jusqu'à ce qu'il ait trouvé une occupation.

— Oui, Élisabeth, cela vaut mieux; laisse maman faire ce qu'elle veut, dit-il à demi-voix.

Mais sa pâleur intense et ses sourcils froncés trahissaient qu'il souffrait peut-être plus qu'elle-même. Trois longues et pesantes journées de travail incessant et toujours ce poids de l'adieu en perspective, écrasant l'âme! Le dernier soir, Élisabeth alla jusqu'au tombeau de Roustan, elle

s'assit sur le vieux banc de pierre moussue enseveli sous les herbes, et, les mains croisées autour de ses genoux, regarda d'un œil sec et fixe cette maison, environnée de murs bas et cachée parmi ses arbres... au delà, les toits de chaume et de tuiles du hameau, modeste théâtre de ses charitables efforts. Et la forêt, où elle avait joué avec Denis, où elle s'était plus tard promenée avec Alice Ryssberg!

Hélas! où donc étaient ces joies passées? Comme les dernières années avaient été remplies de chagrins et de soucis! Du moins alors elle gardait Schwalbenhof, et si grave et si sombre que sa vie fût devenue, il ne lui était jamais venu à la pensée de souhaiter s'en éloigner.

Elle vit Denis venir à travers le gazon, et une douleur nouvelle envahit son cœur. Comment vivre sans lui! Inutile de lui rappeler qu'elle avait souvent passé près d'une année sans le voir, et que, dans cet intervalle, le flot de son existence avait coulé paisible et serein. Il n'en était plus de même! D'abord, elle quittait la maison paternelle, et puis... Sa pensée refusa d'aller plus loin.

Ces dernières semaines s'étaient enfuies comme un rêve. C'était Denis, et cependant ce n'était plus son frère Denis. Autrefois, il se laissait volontiers gâter et servir par la petite sœur; il la taquinait et la caressait; puis il passait des journées sans s'occuper d'elle. À présent, il l'accablait d'attentions délicates et chevaleresques; il ne souffrait plus qu'elle se levât pour lui donner ce qu'il demandait; il refusait qu'elle se chargeât à sa place d'une besogne quelconque; son regard suppliant semblait implorer son pardon quand il n'y parvenait pas, ou solliciter son autorisation chaque fois qu'il portait sa main à ses lèvres. Jadis, il était à son égard prodigue de caresses et d'appellations souvent absurdes; dernièrement, la rougeur lui était montée au front, lorsqu'il avait embrassé Élisabeth par habitude, en lui disant bonjour; et il avait regardé leur mère comme pour s'excuser. Mais Élisabeth s'était enfuie en pleurant, le visage caché dans ses mains.

Elle ne soupçonnait ni ses pénibles luttes, ni la souffrance qu'il s'imposait, en évitant de faire usage de ces droits fraternels. Denis se résignait à tout souffrir pour regagner la confiance de leur mère, pour se montrer digne, plus tard, quand il aurait trouvé un moyen d'existence, d'offrir un nouveau foyer à elle et à sa sœur, de consacrer toutes ses forces à travailler pour ces deux femmes qui n'avaient vécu que pour lui.



— Ne t'en va pas, Élisabeth, lui dit-il, d'un accent de prière; pour le dernier soir, nous pouvons bien passer ici une heure ensemble, et chercher à nous figurer quelle joie ce sera, quand nous nous retrouverons tous trois réunis.

Elle ne répondit pas; les larmes l'étouffaient, et il fut témoin de ce qu'il avait tant redouté : le déchirement de son âme en présence de l'adieu, déchirement trop profond, trop irrémédiable, pour se répandre en paroles.

— Pardonne-moi, ma sœur; c'est moi qui t'arrache de ce sol... tout ce malheur est ma faute! Faudra-t-il que je l'expie jusque dans ses dernières conséquences?

— Oh! tais-toi, Denis; ne me crois pas aussi malheureuse que je le parais. C'est seulement... je veux dire que tout à l'heure je ne pensais pas à Schwalbenhof, je...

Denis se leva brusquement; ses forces étaient à bout, et il allait s'éloigner, lorsqu'une apparition inattendue vint à son aide.

— Mlle Forster! dit Élisabeth, en se tournant vers la forêt. La voici qui passe entre les arbres; elle nous aperçoit.

Heureusement, ils eurent quelques minutes pour se remettre. Quand Lora arrêta son cheval devant eux, Élisabeth lui tendit la main et lui dit, avec un sourire triste :

— J'ai voulu faire mes adieux au tombeau de Roustan.

— Alors vous venez demain, c'est décidé? demanda l'amazone, sautant de cheval.

— Certainement; pardonnez-moi, si je ne puis vous dire cela d'un ton plus joyeux, ma chère Lora.

— Oh! c'est naturel. Et vous?

Elle se tourna vers Denis.

— Je demeure ici, jusqu'à ce que j'aie trouvé une occupation. La vente aura lieu le 18 septembre; il me reste encore du temps.

Lora, appuyée à son cheval, la cravache ployée sur son genou, avait la respiration haletante, comme si elle eût galopé trop vite.

— Quelque chose s'est présenté pour vous? questionna-t-elle de ce même ton bref, sans le regarder.

— Pas jusqu'à présent. Il est fort difficile de trouver une position où je puisse garder quelque espoir d'appeler plus tard ma famille près de moi.

— Oh! fit-elle avec un rire forcé, c'est là votre rêve d'avenir? Je vous déclare d'avance que je ne vous rendrai pas votre mère et votre sœur.

— Vous êtes trop bonne, Mademoiselle, et je sais quelle douce vie ma mère aura à Ulmenau; mais je crois pourtant que toutes deux consentiront à accepter le modeste intérieur que je vais travailler à leur créer.

Élisabeth, les yeux baissés, les joues brûlantes, dit enfin timidement, pour mettre fin au silence pénible qui avait suivi cette phrase :

— Venez-vous à la maison, Lora? L'air est si frais que Denis fera mieux de rentrer.

— C'est absurde! comment un homme peut-il se laisser dorloter ainsi! Bonsoir, je retourne chez moi.

Denis s'élança pour lui offrir la main; mais, se mordant les lèvres, elle sauta en selle sans son aide et tourna la tête de son cheval vers la forêt.

Le frère et la sœur rentrèrent sans se parler. A la porte, Élisabeth dit en hésitant :

— J'espère que nous ne resterons pas longtemps à Ulmenau... elle est si étrange!

CHAPITRE XXII

L'après-midi touchait à sa fin, quand la voiture déposa devant la terrasse les deux nouvelles habitantes du château. Lora vint au-devant d'elles, et lorsqu'elle vit M^{me} de Lestrangle, pâle, courageuse, portant avec une dignité imposante son infortune imméritée, la jeune maîtresse d'Ulmenau s'inclina sur la main qui lui était tendue et dit avec élan :

— Je serai heureuse que vous vous sentiez chez vous ici. Puissiez-vous vous plaire près de moi! Je suis une créature insupportable, et M^{me} Ritter n'a pas pu y rester.

M^{me} de Lestrangle caressa tendrement les cheveux noirs de la jeune fille.

— Ceci est mon moindre souci, ma chère Lora; je crois que nous nous entendrons.

Et Lora, subissant l'impulsion du moment, se jeta dans les bras qu'on lui ouvrait, avec une muette impétuosité, où il entraît autant de douleur que de sympathie. Mais elle fit à peine attention à Élisabeth, et la brève poignée de main qu'elle lui donna aurait dû dissiper les illusions que se faisait M^{me} de Lestrangle sur l'harmonie de leur futur intérieur.

Trois grandes pièces, superbement meublées et communiquant entre elles, attendaient les hôtes de Lora. Les

caisses venues de Schwalbenhof, encore fermées, étaient rangées dans le corridor.

— Nous allons avoir beaucoup de déballages à faire, cela vaut mieux, dit amicalement M^{me} de Lestrangle. On s'habitue plus vite à une installation qu'on crée soi-même. Quelle belle fenêtre cintrée, avec cette vue sur le parc! Tiens! Élisabeth, voici un balcon comme tu en rêvais un dans ton enfance, et autant de fleurs que tu pourras en arroser.

— C'est mon tuteur qu'il faut remercier; il vous a envoyé du Waldhof, selon ses propres paroles, « les fleurs d'Alice ».

Élisabeth rougit; mais cette affectueuse attention la remplit de reconnaissance. Après quelques autres explications, Lora quitta les deux dames; un domestique viendrait les prévenir quand le thé serait servi.

A peine furent-elles seules, qu'Élisabeth se laissa tomber dans un fauteuil, la figure cachée dans ses mains, et s'efforça en vain de retenir ses larmes. Sa mère se pencha vers elle et tâcha de la consoler.

— Ma pauvre enfant, nous arriverons à supporter ce changement, avec l'aide de Dieu.

— Je suis assez sotte pour avoir peur, maman, dit Élisabeth, en frissonnant. C'est de même, aussitôt que je me trouve en face d'elle. La première fois que je l'ai vue, j'ai senti comme un froid glacial.

— Qu'est-ce que cela signifie? Que veux-tu dire? s'écria M^{me} de Lestrangle, stupéfaite.

— Regarde ses yeux, maman, comme ils brillent... tu peux le voir toi-même. Mais ce que tu ne peux comprendre, c'est ce que j'éprouve quand elle s'approche de moi; j'ai un poids sur le cœur, je ne puis respirer. Je sais que je lui suis antipathique; elle me hait!

Ces derniers mots s'éteignirent sur ses lèvres. M^{me} de Lestrangle fut très effrayée de l'état nerveux que ces impressions malades trahissaient chez sa fille. Elle la prit dans ses bras, lui parla doucement et l'obligea à se coucher, à fermer les yeux et à « ne plus pleurer ».

Sous l'influence du calme qui l'environnait, un assoupissement bienfaisant s'empara d'elle. Sa mère, fort préoccupée, resta près de son lit, jusqu'à ce qu'on vint les prier de descendre. Elle n'éveilla pas Élisabeth, mais elle quitta sans bruit la chambre. La pièce où on la conduisit, au rez-de-chaussée d'une des tours, était un salon rond, dans le style chinois, encombré de vieilles porcelaines et de

magots grotesques, hochant la tête sur toutes les consoles.

Lora Forster, assise ou plutôt étendue sur un siège bas, caressait de sa cravache son chien couché près d'elle, et fumait une cigarette. Grâce au tuteur, M^{me} de Lestrangle était préparée à tout, et si disposée à la patience et à l'indulgence qu'elle se contenta, en s'asseyant, de dire qu'Élisabeth était trop fatiguée pour quitter sa chambre.

— Maintenant, chère Lora, vous me feriez plaisir en me racontant quelque chose de votre vie passée, de votre tante, de vos parents, de votre séjour en Suisse.

Il n'était pas difficile de faire causer Lora, et l'entretien devint bientôt très intime. La jeune fille parlait de son grand-père avec une affection fort touchante, et lorsque M^{me} de Lestrangle amena par degrés la conversation sur des temps plus anciens et que Lora prononça le nom de sa mère, ses grands yeux sombres se remplirent de si grosses larmes que l'excellente femme ne put s'empêcher de mettre sur son front un baiser maternel.

— Ne dépensez pas votre compassion pour moi, et ne soyez pas trop indulgente avant de me connaître mieux. Je suis obstinée et fantasque : aujourd'hui maussade; demain, violente et colère.

— Mais toujours vraie, acheva M^{me} de Lestrangle d'un ton encourageant.

— Je l'étais, je ne le suis plus. Ah! cela me pèse! j'en étais si fière... je n'ai plus le droit d'être fière!

Elle serra les lèvres et regarda du côté de la fenêtre.

— Vous parlez de tout cela comme s'il s'agissait de choses désolantes mais inévitables. Nous avons le devoir de nous corriger des défauts que nous nous connaissons.

Lora ne répondit rien et M^{me} de Lestrangle alla porter une tasse de thé à sa fille.

Lorsqu'Élisabeth s'éveilla le lendemain matin, son premier regard tomba sur une fillette aux pieds nus, dont le rond et rose visage était entouré d'un mouchoir blanc. Debout près du lit, elle attendait, avec un sourire un peu intimidé, et tenait un gros bouquet de roses. C'était la petite orpheline Rosel Peters, la monitrice de l'asile.

— Monsieur le Baron vous salue et vous fait dire qu'il a cueilli ce matin ces roses.

Cet envoi matinal donna des forces à Élisabeth pour toute la journée. Elle déclara à sa mère qu'elle n'était plus souffrante, s'habilla rapidement et mit ses fleurs dans un

vase. M^{me} de Lestrangle la regardait faire avec une inquiétude toujours croissante, jusqu'au moment où les bras de sa fille entourèrent tendrement son cou, et où celle-ci, cachant la tête sur sa poitrine, murmura : « Maman, puis-je lui écrire ».

— Certainement, mon enfant.

Un sourire de bonheur fit rayonner les doux yeux bruns; mais l'intention dut compter pour le fait; Elisabeth se trouva incapable d'écrire cette lettre. Elle commença : « Cher Denis!... » et quand elle vit ces mots sur le papier, elle rougit et déchira la feuille. Rosel n'emporta qu'un remerciement verbal.

Alors elle voulut parcourir le parc, qui, de ce côté du château, était touffu et dessiné à la française. Une des portes du corridor ouvrait sur un vieux vestibule de pierre fort dégradé. Elisabeth descendit les marches, et commença un voyage de découvertes à travers cette solitude artificielle, d'aspect assez majestueux et pittoresque. Mais que n'eût-elle pas donné pour échanger les allées et leurs divinités de marbre, le château, ses balcons et ses terrasses, contre un quart d'heure entre les murs de lierre du potager de Schwalbenhof, contre une promenade avec Denis jusqu'au gros chêne!

Elle resta longtemps assise sur un banc de pierre, dans un petit temple antique. Son âme était troublée et pleine d'appréhensions. Que faire ici de sa vie? Elle ne pouvait consacrer la journée entière à se distraire ou à rêver; les heures vides qu'elle avait en perspective lui semblaient bien longues, et elle soupira profondément.

— Je trouverai toujours quelque chose à faire, quelqu'un à aider, dit-elle à demi-voix, mes inquiétudes sont folles! Cherchons si je ne découvrirai rien, ne fût-ce qu'une pauvre cigale, avant que le soleil ne se couche.

La première cigale qu'Élisabeth rencontra sur son chemin fut dame Reuters, dont elle fit la connaissance dans le courant de la journée, en pénétrant à la lingerie pour repasser sa robe de percale. Naturellement, la femme de chambre ne voulut pas le souffrir, lui enleva la robe de force et disparut en l'emportant.

— Ne voulez-vous pas venir un peu dans ma chambre, Mademoiselle Elisabeth? demanda M^{me} Reuters. Vous feriez tant de plaisir à une vieille femme, vous, l'amie de ma chère comtesse Alice.

Cette découverte fut une joie intime pour Élisabeth; elle

passa une heure près de la bonne femme, dans sa chambre propre et gaie; elle raconta, se fit raconter à son tour, et lorsqu'elle apprit que l'ancienne lingère avait les yeux tellement affaiblis qu'elle ne pouvait plus lire, même avec des lunettes, elle s'offrit aussitôt à lui faire chaque jour une lecture.

— Ton repassage t'a fait du bien, dit M^{me} de Lestrangle, voyant rentrer sa fille, dont la figure avait retrouvé un reflet de son rayonnement d'autrefois.

— Oh! maman, j'ai causé si longtemps avec la femme de charge. Pense donc! elle a connu Alice! Si tu le permets, j'irai tous les jours la voir; et puis j'ai eu aussi une autre idée, maman; j'ai tant d'heures dont je ne sais que faire, à présent; ne crois-tu pas que je pourrais travailler pour gagner quelque chose?

— J'y réfléchirai. Maintenant, il faut descendre dîner.

M^{me} de Lestrangle, après les premiers jours, s'aperçut qu'il serait difficile d'introduire une réelle intimité dans leurs relations avec Lora. Elle se levait à une heure plus que matinale, visitait le parc, le jardin, la maison et l'écurie, remontait ensuite dans sa pièce favorite où elle écrivait jusqu'à huit heures. Dame Reuters arrivait alors avec une tasse de chocolat que sa jeune maîtresse buvait debout, en écoutant le rapport de la femme de charge sur le chapitre du ménage. Autrement, elle ne s'occupait pas le moins du monde de la cuisine ni de la cave; M^{me} de Lestrangle ne pouvait s'empêcher de craindre que la dépense n'y fût quatre fois ce qu'elle aurait dû être, et que l'autorité de dame Reuters ne restât impuissante à empêcher bien des abus. Un peu après huit heures, M^{lle} Forster, vêtue de son amazone bleu foncé, descendait les degrés du perron, et elle faisait un si joli tableau dans son cadre de grands platanes, qu'Élisabeth se penchait à sa fenêtre pour la voir plus longtemps, et murmurait : « Qu'elle est belle! et comme elle a l'air d'aimer son cheval! »

Il était souvent midi avant le retour de la châtelaine d'Ulmenau. Lora sautait à terre et allait s'étendre dans son hamac où elle restait une heure entière, immobile et oisive, ou jouant avec son chien. Au repas de midi, elle apparaissait invariablement habillée de costumes de coupe sévère et de nuances sombres, sans le moindre bijou, et ses cheveux tenus très courts accentuaient le caractère un peu masculin de sa beauté. Les premiers jours, tout marcha fort bien; elle

fit l'effort de prier Élisabeth de la tutoyer, et M^{me} de Lestrangle s'en réjouit, tandis que sa fille se reprochait de ne pas arriver à vaincre une aversion irraisonnée. L'après-midi, Lora tirait à la cible, ramait sur l'étang, ou promenait ses deux compagnes dans une voiture qu'elle conduisait elle-même. En ces occasions, elle ne manquait jamais de prendre la direction absolument opposée à Schwalbenhof, et la bonne M^{me} de Lestrangle y voyait une délicate attention à leur endroit.

Sa correspondance semblait considérable; des monceaux de lettres lui arrivaient journallement d'Amérique, d'Angleterre et de Suisse; Lora passait les soirées à écrire; jamais on ne lui voyait dans les mains un ouvrage de femme; mais ces mêmes mains ne lâchaient guère sa cravache. Pendant une semaine, M^{me} de Lestrangle fit sans rien dire ses observations particulières; alors elle écrivit au tuteur pour le prier de venir à Ulmenau.

CHAPITRE XXIII

Cette semaine avait été remplie pour Denis de vaines espérances et de décourageants échecs, qu'il avait dû supporter dans sa solitude. Il était destiné à vider la coupe jusqu'à la lie.

Des gens fort polis, tout habillés de noir, lui demandant pardon de leur intrusion, arrivaient le matin dans sa chambre, les lunettes sur le nez, un gros carnet en main, inspectant les appartements avec un sang-froid d'hommes d'affaires. On les voyait également, à la grande fureur du fermier, se promener au travers des champs et disparaître dans le bois; ou bien ils s'installaient dans la « chambre du père », à son bureau, étudiaient les plans de la propriété, les comparaient avec leurs notes et échangeaient des remarques à mi-voix. Denis devait rester là, se sentant dans sa propre demeure un mendiant supporté par grâce. Que deviendrait-il quand le délai serait écoulé et qu'il se trouverait sans un toit qui lui appartint? Vivre à la charge de ses amis, en supposant qu'il en eût encore, ou accroître le nombre des malheureux sans moyen d'existence, qui vont de ville en ville chercher un emploi? Il était chez lui, occupé à rédiger une nouvelle annonce pour un journal, lorsque les deux battants de la porte, brusquement poussés, laissèrent voir sur le seuil le général Degenfurth.

— Bonsoir, mon garçon, comment vas-tu? Je viens savoir ce que tu fais; je t'apporte quelques pitoyables lettres.

Il secoua la main de Denis et tomba dans un fauteuil, qui craqua sous son poids. Il avait fait le voyage en compagnie de Ryssberg et était venu à pied de la gare, où la voiture de chasse, conduite par sa pupille, attendait le tuteur. Après ces détails, le général tira de sa poche un paquet d'enveloppes.

— On finit par se moquer en ville de ma chasse aux postes vacants, et encore je reviens toujours bredouille! Tiens! voici la moisson. Le comte X... cherche un maître d'écurie, autrement dit un cocher d'ordre supérieur... Rien à faire là. Le baron X..., un collecteur de fermages, etc., etc.

— Qu'est-ce que celle-ci? demanda Denis, en prenant une lettre dont l'écriture singulière avait attiré son regard.

— Une sottise, petit! Donne-la-moi? Est-ce qu'elle est restée avec les autres? Il ne peut pas être question de cela. C'est une lettre de M. Frisch, qui demande un secrétaire.

Denis serra les lèvres; une douleur aiguë lui traversait le cœur.

— Laissez-moi lire, dit-il, je n'ai le droit de rien négliger de ce qui est acceptable.

Le général chiffonna la lettre.

— Ne te fatigue pas les yeux sur ces hiéroglyphes; je vais te dire ce qu'il en est. Cet homme, à la suite d'une attaque, est devenu presque aveugle; il a remis ses affaires à son beau-frère, Reidlinger de Mayence, et s'est retiré dans la vie privée, ce qui veut dire qu'il a acheté deux ou trois des plus belles propriétés de Silésie et de Bohême et réalisé sa fortune. Pendant l'automne et l'hiver, il compte voyager dans le Midi avec sa femme et ses deux fils; et il veut prendre avec lui un jeune homme qui s'entende assez à faire valoir une terre, pour correspondre à sa place avec ses fermiers et ses intendants. Outre cela, le secrétaire devra donner aux deux gamins des leçons de français et d'équitation, tenir les comptes et remplacer un courrier. Jolie position pour le baron de Lestrangle! Ce Frisch n'est pas bête. Il veut un homme honorable, autant que possible un ancien officier, et lorsqu'il a entendu parler de ta situation, il a écrit pour s'informer... ainsi de suite. Sa lettre peut aller au panier!

— Un homme honorable! répéta ironiquement Denis. Où est l'honneur, ou, si vous voulez, le sens de l'honneur, chez un homme qui dépense l'argent des autres, sachant qu'il ne pourra le rendre?

— Bah! Denis, tu exagères, tu vas trop loin! Tu n'as rien fait qui puisse déshonorer ton nom!

— Ne discutons pas là-dessus. Quels appointements offre M. Frisch?

Le général s'agita sur son siège, tordit sa moustache avec véhémence, et confessa enfin :

— C'est à cause de cela que je ne voulais pas te montrer la lettre; car ce vieux coffre à écus est disposé à payer cher son « homme absolument honorable », et tu es maintenant si... je ne sais comment dire... tu serais capable...

— Vous oubliez que je suis bien forcé d'accepter ce qu'on m'offre.

— Quelle folie! Si ce n'est pas une position convenable pour le capitaine de Lestrangle, tu ne la prendras pas, quand nous devrions chercher encore un an.

— Un an encore de cette pénible attente, un an sans travail et sans asile!

— Allons donc! s'écria le général en colère, tant que je vis, tu as un logis et un foyer. Viens vivre chez moi, aussitôt que la vente sera faite ici!

Denis serra avec reconnaissance la main qui lui était tendue; mais il secoua la tête.

— Une seule pensée me domine à présent : celle de travailler jusqu'à ce que je puisse offrir une demeure à ma mère. Si je ne trouvais rien de plus avantageux, je me résignerais à mettre mon orgueil de côté et à devenir le secrétaire de M. Frisch.

Cette résolution ferme et douce mit le général dans une telle rage qu'il s'en alla au jardin pour se calmer.

Pendant que cette conversation avait lieu à Schwalbenhof, Lora, rênes et fouet en main, la figure animée d'une expression de joie, conduisait son tuteur à travers les allées de la forêt.

— Je voulais me fâcher contre vous; mais je m'en sens incapable. Avouez que vous venez pour me gronder.

— Je viens voir s'il est possible de fondre votre vie avec celle de vos hôtes, Lora.

— Ah! aviez-vous dit à M^{me} de Lestrangle mes conditions? Qu'elle devrait avoir la bonté de ne s'occuper nullement de ma prétendue éducation?

— Tranquillisez-vous; je me réserve ce plaisir.

— Combien de temps restez-vous? demanda-t-elle brusquement.

— Question peu aimable! Combien de temps voulez-vous me garder, Lora?

— Ah! vous venez à Ulmenau! Vraiment? Si je l'avais su, je n'aurais pas fait cette demande! Restez tant que vous pourrez.

— Alors je me mets pour deux jours à votre disposition, comme père adoptif, batelier et fabricant de cigarettes.

Elle rit et arrêta la voiture au pied de la terrasse. Ces deux journées s'écoulèrent sans orage. L'inspecteur, plein d'entrain, de bonne humeur et d'esprit, faisait de son mieux pour établir l'harmonie entre les habitantes du château, et M^{lle} Forster avait presque autant d'attention pour son hôte que d'indépendance vis-à-vis de son tuteur. Si elle s'irritait du sourire indulgent avec lequel il regardait de très haut ce qu'il appelait ses petites extravagances, il gagnait cependant sa confiance au moyen de cette douceur. Elle se laissait aller à lui parler de beaucoup de choses qu'elle n'aurait pas exposées quelques semaines plus tôt à ses bienveillantes railleries. Il n'objecta rien à la manière dont elle employait ses journées, chargea les pistolets, fit rebâtir le hangar des bateaux, l'accompagna dans ses courses à cheval, et se montra infatigable à satisfaire son avidité de renseignements sur Ulmenau.

— Si vous avez sérieusement le dessein de joindre plus tard l'administration de votre propriété à votre mystérieuse campagne contre la tyrannie masculine, vous ne manquerez pas de besogne, lui dit-il, en revenant avec elle au château, le soir du second jour.

— Oh! je vous prouverai ce dont nous sommes capables, nous autres femmes! Donnez-moi seulement les rênes; laissez libre carrière à ma volonté.

Elle fixa sur lui ses yeux pleins de flammes, et posa la main sur son bras.

— Oui! continua-t-elle. Quand une fois je serai délivrée de vous, nous deviendrons de vrais amis!

— Ma chère et folle rebelle! dit l'inspecteur avec son bon sourire.

Il pria M^{me} de Lestrangle d'user encore de patience et d'indulgence. Lui-même, lorsque l'inséparable cravache jouait un trop grand rôle dans les gestes animés de Lora, il l'enlevait à la petite main résistante, avec une fermeté voilée sous une apparence de plaisanterie. Dans ces moments-là, Lora éprouvait un sentiment de confusion, qui lui était

étranger depuis sa première enfance. Elle se sentait en face d'une autorité paternelle et elle commençait à avoir un peu peur de celui qui la dominait ainsi. Lorsqu'il partit, elle le reconduisit au chemin de fer, et se montra tellement gaie qu'il pensa s'être trompé, malgré tout, quand sa pénétration, d'ordinaire infaillible, avait pris pour un sentiment sérieux ce qui n'était qu'une vive sympathie de jeune fille à l'égard de Denis. Son âme se remplit d'une joie puissante. Tout d'un coup Lora dit, en modérant le trot rapide de ses chevaux lithuaniens :

— Le baron de Lestrangle est un fils et un... frère singulièrement indifférent. Croiriez-vous que ces dames sont depuis onze jours chez moi, et qu'il n'est pas une fois venu les voir?

L'observateur superficiel aurait pris son accent pour celui du dédain; mais Hubert y sentit vibrer une satisfaction intime et cachée. Telle était donc la raison secrète de cet épanouissement de gaieté. Il lui sembla qu'une main glacée se posait sur son cœur et en étouffait la joie. Il aurait pu lui révéler le motif qui retenait Denis, lui ôter ses illusions; il jugea préférable de ne pas réveiller le démon.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la petite gare, le train était annoncé déjà. Le groom sauta de voiture avec la valise, Lora tendit la main à son tuteur.

— Au revoir! dit-elle cordialement.

— Pas si vite! J'ai encore une prière à vous adresser : écrivez-moi souvent. Pas comme vous l'avez fait jusqu'ici, quand il s'agissait de faire placer un poêle ou d'acheter une voiture, mais comme on écrit à un ami, longuement, régulièrement, me parlant moins des choses importantes que des petits détails de votre vie, plutôt, en un mot, pour alléger votre cœur que pour me demander conseil. Voulez-vous?

— Oui, mon ami et géôlier.

— Alors adieu!

Il lui serra la main et entra dans la gare. Lora reprit lentement la route d'Ulmenau.

Elle trouva M^{me} de Lestrangle et Élisabeth sur la terrasse du château. Élisabeth semblait avoir pleuré et rentra dès qu'elle aperçut Lora. Une lettre échappa aux mains de M^{me} de Lestrangle; la jeune fille la ramassa.

— Merci, chère enfant. Ton tuteur est-il parti?

— Naturellement. Avez-vous donc envoyé à la poste?

— Oh! non. Mon fils m'a fait apporter ceci par un messenger; il faut que j'aille demain à Schwalbenhof.

— Ce serait un peu plus poli s'il se donnait la peine de venir lui-même!

— Il serait venu depuis longtemps, mais après ce qui s'est passé entre vous, il n'ose pas se présenter chez toi sans que tu l'y invites toi-même.

Lora pâlit.

— C'est pour cela qu'il n'est pas venu! Quelle absurdité! il sait bien que je lui ai pardonné sa lettre. Je n'y pense seulement plus.

Elle rentra brusquement dans le château... son humeur joyeuse s'était envolée.

Denis vint le lendemain. Elle fut la première à l'apercevoir, au moment où il montait le perron, mais elle s'absorba en apparence dans sa lecture, et épia, à travers le voile de ses longs cils, la figure d'Élisabeth qui cousait tranquillement. Elle la vit tressaillir d'instinct à ce pas familier, lever les yeux, et enfin rougir jusqu'aux tempes. La lèvre de Lora eut une contraction méprisante; elle continua de lire avec plus d'attention qu'auparavant, et lorsqu'une voix dit tout près d'elle : — Bonjour, mademoiselle Forster! — elle leva des yeux stupéfaits.

— Mon Dieu! que vous m'avez fait peur! Élisabeth, ton frère est là.

Denis tenait la main d'Élisabeth, comme s'il ne voulait plus jamais la laisser aller; mais elle la lui retira, balbutia qu'elle voulait appeler leur mère et s'enfuit.

— Eh bien, comment allez-vous? demanda Lora railleuse. Que devenez-vous tout seul, sans maman et Lise pour vous mettre dans du coton?

— Je crains que désormais je sois rarement destiné à être mis dans du coton.

— Oh! n'avez pas de souci! Tout le monde va s'arracher votre personne... surtout les dames! Comment êtes-vous venu? À pied?

— Sur la pacifique jument de mon fermier; j'ai caché mon cheval de guerre là-bas dans le taillis, pour ne pas l'exposer aux critiques de vos beaux yeux, Mademoiselle.

Son accent avait gardé quelque chose de son ancienne légèreté; mais la physionomie était bien changée, plus mâle, plus grave et plus calme; une fermeté nouvelle semblait s'être imprimée sur tous ses traits. Lora le sentait

plutôt qu'elle ne le voyait, car elle était extrêmement occupée à étudier une feuille de tilleul que le vent avait apportée par la fenêtre.

M^{me} de Lestrangle et Élisabeth reparurent; Denis courut à elles; sa mère l'embrassa; on causa de beaucoup de choses et aussi de ses projets. Il était venu pour les discuter en famille, mais du moment qu'Élisabeth était près de lui, tout ce qui n'était pas elle devenait fort secondaire. Il parla d'une ou deux offres inacceptables, et dit des choses qu'il n'aurait pas dû dire devant Lora; il paraissait avoir oublié sa présence, et elle en souffrit. Elle allait se lever et s'éloigner, lorsqu'il mentionna la place de secrétaire de M. Frisch; ce qui lui fit s'écrier malgré elle :

— Il n'est pas possible que vous pensiez sérieusement à une chose pareille!

— Ce n'est que pour un hiver; mais les conditions sont tellement avantageuses que je ne puis mettre cette proposition de côté sans y réfléchir.

— Vous dites cela avec une figure de martyr. Pourquoi tenez-vous à vous sacrifier?

— Vous le savez déjà, répliqua-t-il en baisant la main de sa mère, encore posée sur son épaule. Celui qui veut réparer le passé et qui a un but à atteindre ne doit pas se laisser détourner de sa voie par les humiliations inévitables.

— Au revoir! Continuez à développer ces beaux principes, et excusez-moi. J'ai des lettres à écrire.

CHAPITRE XXIV

Il fut bientôt démontré à M^{me} de Lestrangle que Lora n'avait pas tort, quand elle se qualifiait de nature fantasque et incompréhensible; les bonnes dispositions qui l'avaient animée au début ne tardèrent pas à s'évanouir. Elle devint farouche, s'isola tous les jours davantage, et M^{me} de Lestrangle n'apprit que trop à connaître ce regard qui faisait peur à Élisabeth.

Chose singulière! elle était à cent lieues de soupçonner la vérité. Au contraire, elle s'imaginait que la conduite de Denis envers l'héritière d'Ulmenau avait suscité chez celle-ci un mépris tel, que la seule politesse lui faisait supporter ses visites maintenant fréquentes. La sombre humeur de Lora suggérait à M^{me} de Lestrangle des suppositions tout opposées, et quelques circonstances amenées

par le hasard la fortifièrent dans la conviction que la jeune fille avait laissé son cœur à Radowiece. Certaines allusions mystérieuses de dame Reuters à un beau comte Louis dont Lora ne parlait jamais), quoiqu'elle causât volontiers de son séjour en Galicie), mieux encore, les lettres fréquentes de Ryssberg, à la suite desquelles sa figure trahissait qu'elle avait pleuré, tout cela semblait indiquer que le tuteur désapprouvait ce mariage et que cette opposition était le motif de ses inégalités d'humeur. En réalité, la pauvre Lora, sous le poids de souffrances intimes toujours croissantes, ne pouvait lire ces pages affectueuses sans que ses nerfs ébranlés en ressentissent une secousse.

Un soir, que l'extrême chaleur lui avait fait échanger sa cravache pour un éventail, et que, muette, épuisée, étendue dans un fauteuil, elle écoutait, sans paraître entendre, ce que Denis racontait à mi-voix à Élisabeth de l'école de Schwalbenhof, M^{me} de Lestrangle remarqua, sur la monture d'ivoire de l'éventail, le chiffre gothique L. P. surmonté d'une couronne de comte, et demanda à la jeune fille qui le lui avait donné. Lora la regarda d'abord avec indifférence; puis tout d'un coup le sang lui monta aux joues.

— C'est le résultat d'un pari, dit-elle d'un ton bref, fermant brusquement l'éventail.

— Voilà ce que j'appelle une réponse évasive! s'écria Denis, qui se tourna vers elle avec son air de taquinerie amicale. Peut-on questionner? Je me fais fort, avant dix minutes, grâce à un système savant de questions, de découvrir le nom que vous cachez.

— Essayez! dit Lora, en haussant les épaules.

— Voulez-vous simplement me répondre par oui ou non? Je vais vous enseigner ma méthode: Est-ce un homme? — Oui. — A-t-il un titre? — Oui. — Un nom allemand? — Non. — Ah! Son nom de famille est-il français? — Non. — Le nom de baptême... alors? — Oui. — Hum! Ce nom commence par un A? — Non.

Denis défila tout l'alphabet jusqu'à L. Les noms français commençant par L n'étant pas fort nombreux, dès la première question, il tomba sur Louis. Aussi sûrement, quoique un peu plus lentement, il arriva à découvrir le nom de famille. Lora, rouge de colère, les lèvres tremblantes, se leva, jeta l'éventail sur une table et sortit sans dire un mot. Les autres la regardèrent partir avec consternation.

— Denis, Denis, tu vas trop loin! s'écria enfin sa mère.

J'ai voulu t'avertir des yeux, et tu n'y as pas fait attention. Il y a là un point sensible, et rien ne blesse autant que des taquineries indiscrettes sur un sujet qui nous tient au cœur.

— Je suis désolé; je ne me doutais de rien! Louis Pontieski! Son cousin, n'est-ce pas?

— Oui. Il a dû se passer quelque chose dont Ryssberg ne dit rien, mais qui touche Lora de fort près. Sa conduite d'aujourd'hui en est une nouvelle preuve.

— Je le regrette, je le regrette vivement! Je n'avais pas l'intention de l'offenser. Je croyais que c'était une plaisanterie.

Il s'en alla, un peu agité, jusqu'à la fenêtre, et observa que la pacifique Rossinante sur laquelle il était venu l'attendait déjà au bas du perron. Tout d'un coup, il aperçut Mlle Forster qui entraît dans le parc.

— Je cours lui faire mes excuses... adieu, maman... au revoir, Élisabeth!

Ces derniers mots furent prononcés doucement, comme en hésitant. D'autres paroles qu'il n'osait dire brûlaient constamment ses lèvres, car elle ne l'accueillait plus avec ses expansives démonstrations d'autrefois, mais avec un muet et timide serrement de main. La contrainte s'évanouissait, lorsque, oubliant le présent, tous deux s'entretenaient de Schwalbenhof, comme s'il leur appartenait encore. Dès qu'il se levait pour partir, l'impression de gêne et d'étrangeté ressaisissait Élisabeth.

Denis courut dans le parc après Lora, qu'il rencontra, descendant lentement la grande allée, aussi pâle qu'elle était rouge tout à l'heure, ses dents mordant ses lèvres, ses sourcils contractés comme si elle souffrait, et un feu sombre dans ses yeux sauvages. Elle eut un tressaillement en l'apercevant près d'elle.

— Pardonnez-moi ma sotte plaisanterie, Mademoiselle... Je me suis donné l'apparence d'une indiscrete curiosité...

— Oh! soyez tranquille, interrompit-elle, avec son rire sec, je ne vous ai jamais accusé de curiosité par rapport à ma personne. Il ne s'agissait en effet que d'une plaisanterie.

— Oui, mais vous m'avez fait comprendre que cette plaisanterie vous offensait.

— Je vous en prie, baron de Lestrangle, dispensez-moi de tant de paroles inutiles. Votre cheval vous attend!

Il la quitta sur-le-champ avec un simple salut, et s'éloigna en se disant : C'est ma dernière soirée à Ulmenau.

Mais le lendemain il reçut une carte, sur laquelle ces quelques lignes étaient tracées au crayon :

— J'étais hier fort mal disposée et je vous ai rendu victime de ma méchante humeur. Si vous ne reveniez pas aujourd'hui, ce ne serait pas moi que vous puniriez, mais une personne parfaitement innocente; vous manqueriez donc votre but. Ayez un peu de patience avec moi; et soyez le bienvenu à Ulmenau. — LORA.

Et il revint, M^{me} de Lestrangle n'avait pas le courage de lui défendre ces visites. Des années, une vie entière de séparation devaient peut-être suivre ces derniers instants passés ensemble. Elle savait, quoiqu'elle ne le lui dît pas, que son rêve de réunion prochaine était irréalisable.

Les semaines suivirent les semaines. Élisabeth n'avait pas trouvé sa nouvelle existence aussi vide qu'elle se l'était imaginé. Dans la petite ville, dont les maisons touchaient au mur du parc, il y avait beaucoup de misères et de maladies; elle se lia avec les familles du pasteur et du docteur; elle passa même des heures agréables dans le cercle jeune et gai de cette dernière. On y faisait de beaux plans pour l'hiver; des soirées musicales rassemblaient, deux fois par semaine, la petite société d'Ulmenau, et M^{lle} de Waldow serait indispensable à ces réunions. M^{me} de Lestrangle voyait volontiers sa fille cultiver ses nouvelles connaissances; Élisabeth revenait toujours plus calme et plus gaie. Elle était aussi fort occupée d'une découverte à laquelle sa charité s'intéressait : une pauvre famille qui habitait assez loin, sur les confins de la forêt; et elle faisait activement usage de son aiguille à cette intention. De plus, elle pouvait soulager dame Reuters en bien des petites choses; et Élisabeth ne tarda pas à être plus au courant du ménage de Lora, que la maîtresse de maison elle-même. Le jour n'eut bientôt plus assez d'heures pour toutes ces occupations.

Ce qui lui causait toujours un pénible malaise, c'était de se trouver inopinément en face de Lora Forster au tournant d'un des grands corridors sombres ou des nombreux escaliers. Il lui semblait que celle-ci l'attendait là tout exprès, pour la terrifier par son regard menaçant. Élisabeth n'osait plus en reparler à sa mère et encore bien moins lui avouer qu'elle ne croyait pas au comte Louis.

Un instinct infailible lui disait ce qui se plaçait entre elles deux. Un jour, M^{lle} de Waldow était arrêtée à l'une des fenêtres cintrées de l'étage supérieur, dans la région des

mansardes et du grand grenier où l'on séchait le linge en hiver. Élisabeth avait découvert depuis peu que, de ce grenier, la vue s'étendait très loin sur la route de Schwälbhof, et elle avait pris l'habitude d'y venir à certaine heure regarder par les carreaux troubles, jusqu'à ce que ses yeux eussent aperçu le cavalier solitaire, au delà des derniers arbres du parc.

— Ah! fit, derrière elle, une voix amèrement railleuse, voici donc les vieilles malades que tu visites?

Élisabeth se retourna toute tremblante. Cette forme sombre, souple, dont tous les mouvements révélaient la vigueur, avait en se penchant vers elle, la terrifiante beauté d'une déesse vengeresse; par un geste qui lui était familier, sa main pressait fortement son cœur, comme pour y comprimer une tempête.

— Ta vieille malade, petite hypocrite!

— Je viens de chez elle, répondit tout bas Élisabeth. En ce moment, je regarde si j'aperçois mon frère!

— Ton frère? Ce n'est pas ton frère; pourquoi l'appelles-tu de ce nom? C'est un mensonge!

— Je l'ai toujours fait, du plus loin que je me souviens — balbutia Élisabeth, avec un effort pour s'éloigner. Mais Lora lui barra le chemin, en étendant le bras.

— Reste ici, je ne veux pas troubler tes joies fraternelles.

Elle s'éloigna avec un éclat de rire ironique. Élisabeth, tremblant de tous ses membres, tomba à genoux devant la fenêtre, se cacha le visage dans ses mains. Elle ne trouvait pas de nom pour ce qu'elle éprouvait. Il fallait le supporter, comme un cauchemar, comme une influence malfaisante... chaque jour, ses terreurs augmentaient.

Depuis longtemps, on n'avait pas vu l'inspecteur à Ulmenau. Il passait un congé de plusieurs semaines chez des parents dans le Nord; mais il écrivait régulièrement à sa pupille et celle-ci lui répondait avec promptitude; il avait fini par obtenir qu'elle lui parlât à cœur ouvert de ses enthousiasmes et de ses plans pour l'amélioration de la société, développant et défendant ses théories. A sa vive satisfaction, Ryssberg les combattait sérieusement, au lieu de les écouter avec cette indulgence moqueuse qu'elle haïssait. Souvent il la serrait de fort près, mais elle se défendait vaillamment; elle avait beaucoup lu, étudié et compris; ce n'était pas pour rien qu'elle avait été l'élève de miss Helpers. Sa manière d'envisager le rôle social des

femmes avait sa valeur, et elle soutenait avec feu ses idées. C'étaient les seuls moments heureux, pendant lesquels elle parvenait à oublier ses épreuves et à ne plus songer qu'à l'époque désirée où elle aurait laissé derrière elle les illusions et les folles souffrances de la jeunesse.

Il était fort peu question d'eux-mêmes, dans cette correspondance. Ryssberg parlait rarement de ses occupations et de la famille où il séjournait. Une seule fois, il écrivit qu'il avait été revoir le tombeau de son père et de sa mère, que sa cousine Hélène ornait pieusement de fleurs fraîches. Lora lui demanda, dans la lettre suivante, s'il se trouvait dans son pays natal, et à son tour elle reçut cette réponse :

« Oui, c'est bien le lieu où je suis né et où j'ai grandi, « que cette maison de campagne, au delà des portes de la « ville, et ce comptoir obscur, au fond d'une rue étroite d'où « mon père jadis, expédiait ses navires aux Indes et dans « l'Amérique du Sud, ces superbes navires dont nous « accueillions le retour avec des cris de joie, car les capi- « taines nous rapportaient toujours, à moi et à mes frères, « des perroquets et de merveilleux coquillages. L'ami et « l'associé de mon père épousa sa sœur; après sa mort il « nous remboursa notre part, et garda la grande maison « de commerce. C'est chez lui que je demeure en ce moment « et que se réveillent mes souvenirs d'enfance. Mes deux « frères sont également ici avec leurs familles; vous pouvez « maintenant vous faire une idée de notre nombreuse réu- « nion. Cette riche et vieille maison n'a qu'une fille et qu'une « héritière, ma belle cousine Hélène, une grande blonde, aux « yeux bleus, qui me fait songer à Freya, la déesse scan- « dinave. Nous sympathisons singulièrement; je dois avouer « qu'elle me semble réaliser l'idéal de la jeune fille. Mais je « ne veux pas vous ennuyer en vous faisant son portrait « en détail. Dieu vous protège! Mes pensées sont plus sou- « vent avec vous que vous ne le croyez peut-être. Adieu, « mon enfant, mon souci! »

CHAPITRE XXV

A l'occasion d'une promenade durant laquelle, à sa grande frayeur, elle s'était égarée, Élisabeth avait découvert la maisonnette en ruine, cachée au fond de la forêt, de l'autre côté de l'étang. Jamais, dans les plus pauvres chaumières de Schwalbenhof, elle n'avait rencontré pareille misère.

La hutte, prête à s'écrouler, se blottissait entre des pins séculaires, aux branches desquels pendaient de longues barbes de lichens grisâtres. Une haie d'épines, croissant à l'aventure, entourait un jardinet où l'ortie et la ciguë étouffaient les légumes. Des enfants en haillons jouaient sur le seuil; dans la maison, une femme usée, incapable du moindre travail, était habituellement étendue sur un grabat; le père, farouche, barbu, à la physionomie de brigand, mettait, quand il rentrait, les pommes de terre au feu, et faisait les plus gros ouvrages.

C'était plus que de la misère, c'était de la dégradation. Élisabeth ne tarda pas à apprendre que Michel le Noir, ancien forestier d'Ulmenau, avait subi une condamnation pour vol, et que depuis sa sortie de prison il travaillait à la raffinerie. La femme lui raconta tout, en se plaignant de son état maladif; elle avait la fièvre de marais, et quand ses accès revenaient, ne pouvait quitter son lit. Mme de Lestrangé ne consentit qu'à contre-cœur à laisser sa fille faire ces longues courses solitaires dans la forêt; mais Élisabeth, enflammée de zèle, tricotait, cousait, économisait pour ses protégés, et soutenait que les enfants étaient déjà plus propres et moins sauvages, et le mari tout à fait respectueux envers elle.

Un dimanche, dans l'après-midi, elle arriva, son panier au bras; les enfants accoururent au-devant d'elle; le père, lui aussi, était au logis, et s'appuyait le dos à la porte, avec une mine peu engageante; cependant, il chassa du pied le cochon qui barrait le chemin à Mlle de Waldow. La chambre semblait également un peu plus en ordre, et il fallait un moins grand effort d'abnégation pour s'asseoir sur le banc. La malade baisa humblement la main qui lui était tendue.

— Aujourd'hui, j'apporte beaucoup de belles choses, dit gaiement Élisabeth, vidant sa corbeille. Une robe pour la petite, des bas pour vous, et un peigne.

Michel compara du regard la solidité de ce dernier objet et les crinières incultes de ses rejets.

— On a déjà eu des peignes, dit-il, mais les gamins les ont cassés, et on n'a pas d'argent pour acheter de ces bêtises-là.

Il s'appuya contre le poêle, se gratta la tête et demanda, avec un coup d'œil sournois :

— Vous demeurez maintenant au château, Mademoiselle! Une belle fille que votre demoiselle Forster! J'ai bien connu son père, dans le temps où il n'y avait pas grande dif-

férence entre le gars du forestier et celui à l'instituteur. Je voudrais bien savoir comment il a mérité que sa fille roule sur l'or, quand mes enfants... »

Il étouffa un juron.

— Michel, il ne faut pas jurer! dit Élisabeth, avec une sévérité intrépide.

— Ho! ho! c'est des mots trop gros pour les oreilles des riches, dit en ricanant le braconnier, car tel était son vrai métier, mais ça ne fait pas de mal aux nôtres. Les maîtres jurent assez souvent après nous :

— Cela ne vous fait pas de mal, mais leur en fait beaucoup.

— Quel mal ça lui a-t-il attiré, au feu baron? Il y a longtemps de cela, quand Léopold Forster se sauva avec Mlle Louise, pour appeler les choses par leur nom, j'allai le trouver une fois. « Votre Seigneurie, que je dis, vous avez donné votre fille au gars Forster; je suis son camarade; donnez-moi donc un thaler. » — J'étais jeune et voulais m'amuser. Voilà le vieux qui se retourne et qui m'accable de jurons : « Chien! veux-tu filer!... » et bien d'autres. Voyez-vous, demoiselle, je ne l'ai pas encore oublié! »

L'homme frappa la table de son poing fermé.

— Et maintenant la fille à Léopold Forster parade comme une reine, tout en soie et velours; elle ne me connaît point, ne me dit pas seulement bonjour, trop fière qu'elle est! Qu'est-ce qu'elle fait de son argent, quand nous autres pauvres diables nous mourons de faim? Faut que ça change, demoiselle : le jour viendra!

— Tu ne sais ce que tu dis, mon homme; tu as encore trop bu! interrompit la malade, se lamentant. Voyez-vous, demoiselle, c'est le samedi qu'il cause comme ça, quand il revient de la fabrique, et qu'il a dépensé tout l'argent de sa semaine, en eau-de-vie. Il fréquente ces gens qui montent les pauvres contre les riches; il ne veut plus travailler, surtout depuis que la demoiselle a le château et qu'elle ne s'inquiète pas de nous autres.

— Il n'y a pas six mois qu'elle est ici; elle ne vous connaît pas, dit Élisabeth, pour le calmer.

— Ah bien! elle apprendra un de ces jours à connaître Michel! répliqua l'homme, avec un rire grossier.

Cependant il reconduisit cette fois encore respectueusement Élisabeth, jusqu'au chemin de planche jeté à travers le marais. La jeune fille s'en alla, très pensive. Tout d'un coup elle s'entendit appeler et vit Denis, la figure boulev-

versée; il avait marché si vite, qu'il lui fut d'abord impossible de parler; mais, courant à elle, il lui prit la main et la regarda avec une inquiétude extrême :

— Élisabeth! Seule! Ici! chez ces gens-là!

— Comment es-tu venu? demanda-t-elle, toute stupéfaite, en dégageant sa main.

— Je suis arrivé aujourd'hui plus tôt qu'à l'ordinaire; maman n'était pas revenue d'une visite, M^{lle} Forster fumait couchée dans son hamac. Quand elle m'a dit où tu étais allée, j'ai cru qu'elle plaisantait. Élisabeth, ne recommence jamais cela! Il y a des limites à la charité chrétienne, du moins à la tienne. Cet homme est un repris de justice, un braconnier notoire, un ivrogne, et tu viens là, t'exposer à sa grossièreté!

— Si tu le défends, je ne reviendrai plus seule, dit Élisabeth tranquillement, mais, à sa manière, il est très poli et très convenable envers moi.

— Michel le Noir! poli! convenable! Ton ange gardien t'a protégée.

Ils marchèrent quelque temps sans rien dire. Elle ne se suspendait plus à son bras comme autrefois, elle suivait l'autre côté du sentier, les joues brûlantes, la tête basse, lorsqu'elle s'arrêta, et porta la main à son cou : « Ma rose! »

— Qu'as-tu? demanda vivement Denis.

— Ma rose, la broche que tu m'as donnée!... elle n'est plus là... je l'ai perdue! Oh! continue! je retourne, je veux la retrouver!

— Non, non; si tu y tiens tant...

— Oh! Denis!

Dans cette exclamation rapide, involontaire, il y avait du reproche et de l'étonnement. Denis s'arrêta court et dit à demi-voix :

— Cet objet t'est particulièrement précieux?

— Oui, murmura-t-elle; il me rappelle une heure heureuse... quand tu me l'as attaché, là-bas, dans notre bois...

— Oui, ma chérie! Mais ne perdons pas de temps, interrompit-il avec autorité. Je retourne chercher ta broche... rentre au château!

Elle soupira et obéit. Denis s'éloigna en courant, tandis qu'elle continuait à suivre à pas lents le chemin. Soudain quelqu'un bondit du taillis, se plaça devant elle et lui présenta un visage pâle, au rire cruel et méchant.

— Lora!... balbutia la jeune fille, que son courage, sa

sécurité parurent abandonner. Muette, sans défense, elle se serra, en tremblant, contre un arbre.

— Veux-tu me laisser passer, Lora? J'ai peur que maman ne s'inquiète, et nous... je suis déjà en retard.

— *Nous!* répéta Lora en raillant; Michel le Noir, le plus affreux coquin du pays, et son intéressante famille doivent t'être bien reconnaissants de ta longue visite!

Elle lui tourna le dos, et Élisabeth s'enfuit aussi vite que ses pieds purent la porter. Lora, toujours avec son méchant rire, attendit qu'elle l'eût vue disparaître; alors elle se jeta tout de son long sur la mousse, secouée par les convulsions d'un muet désespoir. Pourquoi l'avoir suivi? Pourquoi ne pas s'être épargné cette souffrance? Elle avait agi sans réfléchir, poussée par l'agitation fiévreuse qui la torturait chaque jour davantage, elle avait voulu voir comment s'aborderaient le frère et la sœur, quand ils se croiraient seuls au fond de la forêt; elle avait scruté leurs visages avec une avidité douloureuse, pour y lire l'amère vérité, trouvant une farouche jouissance à se martyriser elle-même. Lorsque le paroxysme fut calmé, et que la tempête qui lui soufflait la vengeance eût passé au-dessus de sa tête, elle releva sa figure bouleversée et se redressa, épuisée, ne voyant rien ne pensant à rien, rien qu'à cette haine brûlante qui rongeaient son cœur comme un mal physique.

Elle remarqua à ses pieds, sur la mousse, quelque chose de rose, et recula, avec répulsion. Puis elle repoussa l'objet du bout du pied, et s'enfonça dans l'intérieur du bois. Il trouverait sa broche quand il reviendrait! Elle ne voulait pas y toucher.

Un appel, assourdi par la distance, l'arrêta court; elle entendait craquer les branches, comme si deux cerfs se battaient au loin. Saisie d'une étrange appréhension, elle s'élança dans la direction d'où venait le bruit de cette lutte, se glissa à travers d'épais fourrés et parvint enfin à un petit vallon, peu éloigné de la maison de Michel. Le chemin se divisait en cet endroit; l'un des deux sentiers s'enfonçait dans le ravin : elle le descendit en courant, car elle avait aperçu deux hommes qui luttèrent corps à corps, cherchant mutuellement à se renverser : Lestrangé et Michel, l'un et l'autre sans armes. Autrefois, il eût été difficile de dire lequel aurait le dessus, car la souplesse d'acier du jeune officier de dragons valait bien la force musculaire du robuste braconnier; mais Denis était à peine guéri de ses blessures, très

faible encore, et incapable de la moindre fatigue. L'incertitude ne pouvait être longue; une seconde après, il roulait sur le sol, et la main noire de Michel allait le saisir à la gorge, quand un appel clair et sonore retentit dans le ravin :

— A l'aide! Forestier Richard! Arrivez tous! tous!

A ce cri, le braconnier se releva d'un bond rapide comme l'éclair. Jurant entre ses dents, il montra le poing à l'apparition inattendue, et s'enfuit en lançant cette menace :
« Nous nous reverrons. »

Michel avait disparu, et, grâce au succès de cette ruse, Denis se voyait sauvé. Il se releva vivement; l'admiration enthousiaste dont le pénétraient tant de courage et de présence d'esprit donna à sa reconnaissance une chaleur presque passionnée, et il porta la main de Lora à ses lèvres.

— Qu'ai-je fait pour mériter que vous me sauviez la vie! Dieu veuille que je puisse vous témoigner ma gratitude autrement que par des paroles!

— Et pourquoi donc? demanda-t-elle fièrement, en retirant sa main. C'est un heureux hasard qui m'a amenée ici; voilà tout! Qu'est-ce que cela?

Elle remarquait, ce qu'elle n'avait pas vu d'abord, un chevreuil à moitié dépouillé, près duquel le couteau était encore à terre.

— J'ai dérangé le voleur dans ses occupations, en m'égarant dans ce ravin à la recherche d'une épingle. Dans sa frayeur, il a voulu s'enfuir; je l'ai poursuivi; c'est alors qu'il s'est retourné et qu'il a cherché à se défendre...

La parole lui manqua; il chancela en pâlisant, et, se retenant à un arbre, porta à sa bouche son mouchoir qui se teignit de sang.

— Qu'avez-vous? que vous a-t-il fait? — demanda Lora, la voix tremblante; Denis secoua la tête et lui fit signe que ce n'était rien; il voulut marcher, mais le vertige le reprit. Elle le regarda avec effroi, plongea son mouchoir dans l'eau marécageuse du fossé et le lui rapporta à la hâte.

— Tenez-vous tranquille! supplia-t-elle; je vais vous le mettre sur le front. Allez-vous mieux? Venez! il faut que nous quittions cet endroit. Je sais non loin d'ici une place où j'ai laissé mon bateau dans les roseaux... en traversant l'étang, nous serons plus vite arrivés.

Il la contempla tout étonné et lui obéit sans rien dire. Lora le conduisit lentement, avec des soins infinis, le long d'une étroite sente entre les roseaux et les joncs. De temps

en temps, elle s'arrêtait pour qu'il pût respirer. Il tremblait tellement qu'il finit par s'asseoir sur un tronc d'arbre, soutenant sa tête de ses deux mains.

— Souffrez-vous? dit Lora doucement.

— Oui, je crois qu'il m'a enfoncé une paire de côtes à peine guéries. Cela ne fait rien. Je sens que le vertige passe.

Le sentier faisait un détour, Lora courut en avant. Sans s'inquiéter de l'eau verdâtre et boueuse qui jaillissait sur elle, elle sauta dans les roseaux et attira la petite barque, avec une force incroyable, pour que Denis évitât de se mouiller les pieds. Il fut à peine capable d'y entrer; elle s'assit en face de lui, et lancé par son vigoureux coup de rame, l'esquif glissa comme une flèche. Denis restait silencieux et perdu dans un rêve.

— Vaillante et sûre, forte et douce! fit-il tout à coup, sachant à peine ce qu'il disait. Comment pouvons-nous être assez aveugles pour passer souvent près de quelqu'un sans nous douter de tous les trésors cachés en lui?

— C'est la fièvre qui vous fait tant parler, répliqua-t-elle d'un ton impérieux, presque rude; trempez votre mouchoir dans l'eau et rattachez-le autour de votre tête.

CHAPITRE XXVI

Le 18 septembre avait été une journée pluvieuse, et, le soir venu, le vent secouait encore les volets des fenêtres et chassait infatigablement des groupes de nuages noirs au-dessus du parc d'Ulmenau.

Un homme, enveloppé d'un manteau imperméable, était parvenu au château, en luttant contre la tempête; il poussa avec assez de peine la grande porte d'entrée, qui retomba lourdement. Le visiteur se trouva dans le vestibule voûté dont une suspension de bronze éclairait faiblement les armures, les panoplies et les coffres garnis de riches ferrures; il monta l'escalier jusqu'au premier étage, où régnait une vaste galerie percée de fenêtres d'un seul côté. La pluie en battait les carreaux, et le vent éveillait, dans chaque fente et chaque recoin, d'innombrables voix plaintives et sanglotantes, comme si une armée de fantômes assiégeait Ulmenau.

A la fenêtre du milieu, une femme, immobile, le front appuyé aux vitres, semblait contempler les arbres battus par cette tourmente. Le nouvel arrivant s'arrêta et attendit. Au bout de quelques minutes, la personne qu'il apercevait

quitta la fenêtre et se mit à arpenter la galerie, tressautant parfois quand une porte battait ou qu'une voix s'élevait dans la maison. Le pied de celui qui l'observait ayant légèrement fait crier les dalles, elle s'enfonça comme une ombre dans le coin le plus proche. Au même instant, il fut près d'elle, saisit sa main, et lui dit d'une voix affectueuse qui cherchait à l'apaiser :

— Lora, c'est moi; est-ce ainsi que je vous retrouve?

Elle détourna la tête; mais il avait vu la pâleur de son visage, son effrayante expression, et le rire dont elle souligna sa réponse n'était pas moins effrayant.

— Quoi donc? Qu'y a-t-il d'étonnant? Ne puis-je, lorsqu'il pleut depuis vingt-quatre heures, me promener dans la galerie? J'ai besoin de mouvement; voilà tout!

— Ce n'est pas tout, ce n'est pas pour cette raison que vous vous êtes enfuie ici comme une créature poursuivie. Ce visage ne peut me tromper.

Elle lui arracha ses mains et retourna à son observatoire derrière les vitres.

— Allez-vous-en! laissez-moi, murmura-t-elle, avec désespoir. Je ne suis jamais si bien que quand je suis seule... et où donc puis-je être seule? Ces gens-là me chassent de ma propre maison! Il n'y a aucune pièce où je sois sûre de ne pas apercevoir leurs figures doucereuses; j'attends ici que la pluie cesse, pour me réfugier dans le bois. Ne pouvez-vous me laisser le moindre repos?

Au lieu de s'en aller, il se rapprocha d'elle, répondant, avec une compassion profonde, à son regard égaré et menaçant.

— Mon enfant, je ne m'en vais pas; il y a longtemps que je devrais être ici à mon poste; et j'y aurais été si... enfin, peu importe? J'ai songé à vous avec l'inquiétude et l'affection la plus vive; mais je ne soupçonnais pas que vous souffriez ainsi!

— Souffrir! Les cœurs tendres souffrent... je ne connais pas cela! Je deviens tous les jours plus mauvaise, fausse, haineuse, ne pensant qu'à la vengeance.... chacune de mes paroles est un mensonge! Quand je vous regarde, tout cela me revient et me torture... Oh! allez-vous-en! Vous ne pouvez pas m'aider! Vous ne pouvez pas comprendre!

— Je crois que je comprends et partage tout. Dans quel enfer vous ai-je introduite! Comme il nous arrive de tristement nous tromper, avec les meilleures intentions!

— Sa voix chaude, pleine de tendresse, la part profonde

qu'il prenait à sa souffrance, furent un baume pour le cœur de Lora, déchiré d'angoisses solitaires et de haine contre ses semblables. Depuis tant de semaines de douleur toujours grandissante, pas un être humain ne lui avait apporté la moindre sympathie ou ne s'était aperçu de son désespoir! C'était la première parole compatissante qu'on lui disait, et pour la première fois des larmes coulèrent de ses yeux brûlants; mais elle les sécha aussitôt et repoussa la main de Ryssberg.

— Allez-vous-en! Je vous en prie, laissez-moi seule.

Il la quitta et se rendit dans l'autre aile du château, où il trouva Élisabeth, sa mère et Denis groupés autour d'une table ronde, au milieu du salon brillamment éclairé, calme tableau de bonheur intime, quoique M^{me} de Lestranger parût avoir pleuré. Tous trois se levèrent et l'accueillirent avec une vive satisfaction.

— Eh bien? demanda Hubert.

— C'est fait. Ce matin, à dix heures, un certain bailli Stark, jusqu'ici fermier d'un domaine, a acheté Schwalbenhof!

— Et ensuite?

— Les créanciers ne sont pas complètement remboursés, fit Denis.

— Je l'espérais du moins! dit l'inspecteur. Je pense que tu vas venir avec moi au Waldof.

— Merci, je demeure depuis trois jours en ville à l'auberge de l'Aigle Blanc. Mardi, je pars pour la Bohême. J'ai accepté la place offerte; M. Frisch m'attend.

Après un quart d'heure d'entretien sur ces affaires de famille, Ryssberg demanda :

— Où est ma pupille?

— C'est une question, cher Hubert, sur laquelle je désire avoir avec vous une conférence privée; je voudrais implorer pour elle l'indulgence du farouche tuteur. Nous avons tout découvert par hasard, pardonnez-nous. La chose est-elle donc impossible?

— Je ne vous comprends pas!

Son regard allait de l'un à l'autre.

— Maman croit que votre autorité inflexible s'oppose au mariage de M^{lle} Forster et du comte Louis Pontiefski! expliqua Denis.

Hubert comprenait maintenant l'erreur, mais il jugea inutile de la dissiper.

— Nous ne pouvons pas toujours obtenir ce que nous voudrions, dit-il, brièvement.

— Alors c'est vrai! s'écria Élisabeth, quittant des yeux son ouvrage, pour la première fois.

— Et Lora est insupportable? demanda le tuteur. Je suis prêt à entendre toutes les accusations.

— Pas de moi! fit Denis vivement. En moi, elle trouvera toujours un chevalier prêt à rompre des lances pour elle. Elle est douce, héroïque, pleine d'abnégation!

— Où et quand as-tu fait ces découvertes? dit Hubert, très surpris.

— A l'occasion d'un accident dont je suis à peine remis. Elle est arrivée comme un ange sauveur! Désormais, je la défends contre toi, contre maman, contre Élisabeth qui a peur de ses yeux! C'est incroyable!

— Parle pour toi, mon cher Denis! lui répliqua l'inspecteur, en souriant amèrement. Toi, le favori des femmes, tu es le charmeur qui peut sans danger caresser les léopards. Je ne suis que le gardien de la cage.

— Un sévère gardien! dit M^{me} de Lestrangle. Il faut que je vous implore encore une fois. Cette enfant est singulièrement changée, et nous avons l'air de ne pas nous en apercevoir. Elle ne se montre souvent qu'aux repas, mange à peine, répond impoliment et nous laisse entendre que nous ne faisons ici que la gêner. Je serai obligée de quitter Ulmehau... Cette énigmatique créature me semble ne se trouver bien que dans une solitude absolue.

Ryssberg avait écouté en silence; il se tourna vers Élisabeth, qui sans doute, elle aussi, avait à se plaindre; mais mais la jeune fille se tut.

Bientôt après, Denis prit congé d'eux; l'inspecteur se mit ensuite à la recherche de Lora, qu'il trouva dans sa chambre rouge. La lampe du plafond éclairait seule cette pièce sombre; M^{lle} Forster, assise sur un divan, appuyait sa tête sur sa main. Elle s'était suffisamment calmée pour prier Hubert de s'asseoir et pour lui faire, de son ton habituel, quelques questions sur ce qui le concernait.

— Mon enfant, tout ceci ne vous intéresse pas aujourd'hui; je ne veux point vous ennuyer, mais vous demander de venir avec moi dans la chambre de votre grand-père. Il faut que je jette un coup d'œil sur l'armoire de fer qui contient les bijoux de famille.

Elle se leva machinalement, alluma une bougie, et le

précéda à travers deux pièces humides et glaciales. Il ouvrit le coffre-fort, et elle le regarda avec indifférence déployer une liste et faire la revision des grands écrins. Il renouvelait cette inspection deux ou trois fois par an. Une autre que Lora Forster eût été vivement excitée à la vue de ces trésors. Les diamants venaient d'une arrière-grand'mère, et l'antique monture n'en avait pas été changée. Longtemps renfermées, ces superbes pierres jetaient un feu fantastique, sur leurs coussins de satin bleu. Une parure d'améthystes et d'émeraudes, imitant des bouquets de violettes, semblait si fraîche et si parfumée sur son lit de velours blanc que les yeux de Lora elle-même s'y attachèrent sans le vouloir.

— Ceci est très joli, mais je déteste les brillants.

— Avez-vous quelque idée de la valeur de ces pierreries?

— Pas le moins du monde! Je ne les porterai jamais. Ma tante Jeannette s'est informée vingt fois des bijoux héréditaires des Stauffen, et m'en a raconté des merveilles. J'ai bonne envie de lui en faire cadeau; la femme de Louis pourra s'en parer, si elle veut.

— Halte là! il faut d'abord que je donne mon avis; ce ne sont pas choses dont on dispose par caprice. Que croyez-vous que vaille cette pluie de feu? Une vraie fortune!

— Raison de plus pour ne pas m'écraser sous un tel poids. Êtes-vous prêt? dit Lora, souriant avec apathie.

Ryssberg rangea les écrins et ferma l'armoire. Elle le regardait faire, la bougie en main, et ses yeux se fixaient distraitement sur la porte de fer.

— Emportez la clef, dit-elle enfin; je ne tiens pas à être gardienne du trésor.

Ils retournèrent dans la chambre rouge, et un domestique vint annoncer que le thé était servi. L'inspecteur offrit silencieusement le bras à sa pupille; mais celle-ci recula.

— Je ne puis pas... impossible!

— Denis est parti.

— Encore moins, alors... Quand il est là, il absorbe leur attention, et elles ne me regardent pas. Je vous en prie; allez!

— Je retourne au Waldhof; il faut que je réfléchisse et que je prenne un parti. Les choses ne peuvent continuer ainsi.

— Bonsoir, — fit-elle, avec indifférence, en lui tendant sa main tremblante et glacée; et il s'éloigna rapidement. Bien des fois, en chemin, il se retourna. L'appréhension d'un malheur le poursuivait; il revoyait sans cesse le regard

de haine qui enflammait ses yeux, chaque fois qu'elle parlait des Lestrangle.

Si Lora passa la nuit suivante à se promener sans repos dans sa chambre, Élisabeth non plus ne dormit guère.

Schwalbenhof irrévocablement perdu! Cette pensée pénétrait pour la première fois dans son cœur avec l'âpreté de la réalité, et le remplissait d'un deuil profond et d'un ardent regret. Elle osait à peine songer à Denis. Il allait suivre sa route, et il faisait bien d'agir ainsi; mais combien d'années s'écouleraient pour elle sans le revoir? Ce château en Espagne, ce rêve d'une petite maison entourée de roses, le réaliseraient-ils jamais? Une voix intérieure lui répétait avec une inflexibilité douloureuse : — Non... jamais! — Il n'était pas nécessaire que sa mère, usant de précautions, pleines de tendresse, lui eût ôté cette espérance. Elle l'avait bien senti d'elle-même.

Le lendemain matin, le soleil se leva superbe sur la plaine inondée, et en entendant sonner les cloches de l'église, Élisabeth traversa le parc, aspirant à chercher près de Dieu la consolation et la paix. L'office terminé, l'assemblée dispersée, elle monta sans bruit l'escalier de la tribune. Elle était devenue depuis longtemps l'amie du vieux chantre; dans les grandes occasions, sa voix se mêlait au chœur, et elle se réfugiait souvent à l'orgue, pour chanter seule.

L'église était tout à fait déserte. Élisabeth respira longuement; toutes les souffrances et les doutes de sa vie s'écartaient bien loin du cercle sacré où elle était entrée. Ici se trouvaient le repos, la vérité et la lumière, et sa voix claire et harmonieuse ne trembla pas, en commençant à chanter : « Seigneur, montrez-nous vos voies. »

Dans l'antique banc du seigneur, vieux monument poussiéreux où Élisabeth ne mettait jamais le pied, un rideau fut tiré sans bruit, et une figure décolorée, blême jusqu'aux lèvres, dévisagea la chanteuse avec des yeux de feu; puis le rideau retomba. Des pas assourdis venant le long de la nef, il s'entr'ouvrit de nouveau; la tête brune se pencha et suivit d'un regard fixe un homme qui disparaissait dans l'escalier de l'orgue. Les accords, le chant se turent; les mains d'Élisabeth retombèrent sur ses genoux, et elle murmura : — Oh! Denis, pourquoi viens-tu ici?

— J'ai reçu une dépêche et il faut que je sois dans une heure à Falkenbrück. J'ai déjà vu maman et je te cherche partout. Adieu, ma sœur.

Ce coup était trop brusque, trop inattendu. Elle voulut parler; cela lui fut impossible. Elle s'était levée et s'appuyait à l'orgue, attachant sur lui un regard de touchante supplication.

— Élisabeth, fit Denis, dont la voix frémissait, n'as-tu pas une parole d'adieu pour moi?

Son sang-froid, la timidité d'Élisabeth, tout cela s'évanouit brusquement. Jetant les bras autour de son cou, elle sanglota sur sa poitrine, et le sentiment délicieux de sa tendresse protectrice changea presque en bonheur le désespoir de l'adieu. Mais pour lui, cet instant ne renfermait que douleur... et une douleur sans espoir.

Enfin Élisabeth releva son visage inondé de larmes et éclairé d'un sourire.

— Nous demanderons à Dieu la soumission et la patience, dit-elle.

— Je ne puis rien demander, penser à rien qu'à cette longue vie que je vois devant moi... sans toi! Viendra-t-il jamais, le jour où ta mère pourra sans crainte me confier son trésor? Jamais! Mes fautes passées nous séparent.

Elle rougit et ne répondit rien; mais bientôt elle leva sur lui un regard d'espérance, et se rassoyant à l'orgue, reprit le psaume interrompu; sa voix douce s'éleva, d'abord hésitante, puis ferme et sereine; la dernière note achevée, elle se retourna vers lui:

— Adieu, maintenant, Denis; ne me regarde pas d'un air si triste; apprendis à espérer!

Elle caressa une dernière fois ses cheveux, comme elle aimait à le faire quand elle était petite; mais lorsqu'il voulut encore l'attirer dans ses bras, elle disparut... comme le rayon de soleil qui, au moment où il était entré, mettait une auréole à la blonde tête de la jeune organiste. Cela valait mieux ainsi! Ce lieu n'était pas fait pour échanger des aveux qu'il était d'ailleurs préférable de taire. Mais c'était dur! Denis se sentit écrasé par une douleur telle, qu'appuyant son front à l'orgue, il succomba sous le fardeau.

Le rideau de brocart usé grinça encore sur ses baguettes; une main hésitante l'avait repoussé, et le même visage où la passion se mêlait à la colère, apparut un instant. Denis sentit peut-être le feu de ce regard. Lentement il quitta l'orgue, descendit l'escalier et traversa l'église. La porte était restée ouverte; il la franchit, entrant dans sa vie future, pleine d'ombres, de labeur et d'humiliations.

Ce regard sauvage l'avait suivi; alors les degrés moisis du banc seigneurial craquèrent sous des pas impatients. Lora se précipita dans la nef et ne s'arrêta défaillante qu'aux marches de l'autel. Elle avait enfin vu, de ses propres yeux, à quel point ils s'aimaient; elle avait vu cette tête blonde s'appuyer sur l'épaule de Denis, et avait lu sur les traits de celui-ci la plus profonde tendresse. Les idées tourbillonnaient dans son cerveau en folles étincelles; elle sentait sa raison défaillir sous le désespoir et la fureur qui la possédaient; elle n'avait plus conscience que du souhait de les perdre tous deux, de mettre entre eux le malheur et une éternelle séparation, d'empoisonner leur amour, de leur faire ressentir quelque chose des souffrances qu'elle était obligée d'endurer.

Ce fut une heure sombre, la plus sombre de sa vie. Tout son être était soulevé; chacune de ses pensées portait un coup mortel au bonheur de sa rivale. Un vague souvenir de vieilles dettes, dont le remboursement immédiat devait précipiter pour jamais cette famille dans la misère et annuler l'espoir le plus lointain de ce mariage, bouillonna dans sa tête. Prenant une subite résolution, elle se releva; la possibilité d'agir lui rendait ses forces. Elle serra son voile sur sa figure, traversa le parc en courant, fit seller sur-le-champ son cheval et partit comme une folle.

— Elle est dans un de ses mauvais jours, — grommela le cocher.

L'homme avait raison, et les buissons au travers desquels l'amazone passait au galop semblaient étonnés eux-mêmes de cette course insensée. Elle atteignit le Waldhof. La vieille maison grise se blottissait derrière ses chênes nouveaux. Elle s'arrêta devant la porte entr'ouverte, signe certain que le maître était au logis, et jetant la bride sur le cou de son cheval, s'élança dans la maison. Elle n'y était jamais entrée, mais un instinct lui fit ouvrir la porte de la grande salle et elle se trouva devant son tuteur.

Ryssberg écrivait; il se leva brusquement, et Lora lut sur ses traits l'effroi que lui causait cette apparition.

— Au nom du ciel, qu'est-il arrivé?

— Rien! Calmez-vous! Dites-moi, est-ce vrai, ce dont j'ai une vague idée, que mon grand-père a prêté, il y a des années, vingt-cinq mille thalers aux Lestrangle?

— Oui; eh bien?

— Je veux... je vais...

La voix lui manqua... elle s'efforça de retrouver sa respiration... enfin ces mots presque inarticulés et pourtant impétueux s'échappèrent de sa bouche :

— Déchirez la créance.

Était-ce là ce qu'elle avait voulu dire? Oh! non! Mais il lui était impossible d'attirer un malheur sur Denis! Les paroles de haine se changeaient sur ses lèvres en bénédictions; le besoin impérieux d'anéantir son bonheur se transformait en désir non moins violent de l'aider, de le sauver... de lui refaire une vie! Et ce désir une fois éveillé fit aussitôt surgir en elle une volonté.

— Déchirez la créance; donnez-moi la clef de l'armoire de fer! Les diamants sont à moi, entendez-vous? Je puis en faire ce que je veux. Élisabeth a perdu dans la forêt une broche, qui avait plus de valeur à ses yeux qu'aux miens tous les diamants des Stauffen. Je veux les lui donner en échange. Ce sera pour moi un médiocre sacrifice... Vous savez que je déteste les brillants; pour elle, ce sera tout : le bonheur, la vie, la délivrance de ses chagrins... Il pourra payer le reste de ses dettes, et ils auront encore assez pour vivre, n'est-ce pas? Et je veux qu'il soit heureux! C'est atroce de voir souffrir un homme! Je ne puis pas; cette idée me poursuit! Cela ne fait rien quand les femmes souffrent; elles pleurent, elles crient et se lamentent; mais un homme qui n'a pas de larmes... je ne peux pas voir cela! Il aura ce qu'il veut; il faut qu'il soit heureux!

Elle avait parlé comme dans le délire de la fièvre, comme une enfant volontaire et excitée; mais ces derniers mots : « Il faut qu'il soit heureux! » lui échappèrent, avec un cri d'angoisse déchirant. Elle serait tombée aux pieds d'Hubert, s'il ne l'avait soutenue et portée à demi évanouie sur la chaise longue où Alice avait passé la plupart des heures de sa courte existence.

CHAPITRE XXVII

Lora sentit une main attentive et expérimentée lui prodiguer des soins, glisser un coussin sous sa tête, et ranimer, en lui faisant respirer des sels, sa vie qui s'en allait. L'obscurité se dissipa : il lui sembla qu'après la traversée orageuse d'un sombre et dangereux océan, elle se retrouvait sur la terre ferme; derrière elle, bien loin, étaient les démons qui l'avaient torturée; tout autour d'elle, un calme profond.

Le lent tintement d'une horloge accroissait cette impression de paix et de silence. Son regard fatigué glissa avec une indifférence apathique sur les gravures des murailles, le poêle et son banc près duquel un chat noir dormait en rond... et ce regard s'arrêta enfin sur un visage d'homme sympathique et grave. Mais elle était trop faible pour parler; elle se trouvait dans l'état d'une personne qui sort d'une crise dangereuse, et chez laquelle la vie reprend lentement son cours. Son âme aussi renaissait à une nouvelle vie; elle échappait à ce pouvoir du mal dont elle avait subi le terrible empire. Un temps assez long se passa; alors, posant la main sur celle de son tuteur, elle dit d'une voix faible :

— Je vous remercie; vous êtes bon comme un père... voulez-vous aussi être secourable comme un véritable ami, et oublier votre tutelle, pour cette seule fois?

— Ma noble, ma vaillante chérie... je ne puis pas!

— Il le faut!... il le faut!... Je ne supporte pas plus longtemps mes chaînes; je veux être libre et faire ma volonté!

Il s'inclina sur sa main et la baisa. Son regard s'éclairait d'une flamme.

— Oh! comme je suis fier de vous, Lora! Comme je suis fier, comme je suis désormais tranquille et rassuré sur l'avenir! Mais vous laisser libre d'agir ainsi que vous le voulez, ce n'est pas en mon pouvoir.

— Oh! si j'étais libre! dit-elle, avec un profond soupir.

— Ce serait un grand malheur. Votre projet est généreux, mais irréalisable. Cette vieille dette est hypothéquée sur Schwalbenhof, et les diamants de famille, d'après le testament de votre arrière-grand'mère, sont inaliénables. Ne songez plus maintenant à rien... laissez-moi penser pour vous. Denis ne peut se dégager de la parole donnée, et le travail sera pour lui un remède salutaire. Si vous avez vraiment le désir de lui venir en aide, nous aurons le temps de nous en occuper. Assez pour le moment... j'interdis à ma malade de penser à tout cela.

Lora se laissait faire doucement; cela lui semblait délicieux, après ce long et effrayant abandon, de sentir tout à coup quelqu'un s'inquiéter d'elle et l'environner de soins vigilants et calmes, comme une chose naturelle.

— Que vous avez dû être bon pour votre femme malade! dit-elle brusquement.

— Moi! j'étais trop heureux! C'est une vie paisible et sereine que nous avons vécue dans cette vieille maison.

Elle était un ange, et moi, un homme satisfait de son sort, qui ne se doutait guère...

— De quoi? demanda-t-elle, avec son regard pénétrant.

— Que la vie peut amener des luttes difficiles, et que notre cœur est à la fois opiniâtre et poltron! Voilà la différence entre l'union affectueuse, l'harmonie des âmes... et ces passions dont décide un seul regard!

— Je ne comprends pas, répondit Lora avec un étonnement lassé. Avez-vous un portrait d'elle? Mais je ne suis sans doute pas digne de le voir... laissez!.... Vous ne savez pas tout ce que j'ai pensé et senti. C'était...

Elle frémit et ne trouva aucun mot pour rendre la crise qu'elle venait de traverser. L'inspecteur avait ouvert un secrétaire; il en tira un petit cadre qu'il lui tendit. Elle vit un joli portrait à l'aquarelle : une jeune femme à l'air frêle et souffrant, en robe claire, assise sur un banc de mousse. Lora le regarda longtemps.

— Douce, blonde, délicate... C'est donc ce que préfèrent les hommes? Comme je dois vous paraître étonnante!

— Nous ne discuterons pas à quel point vous m'étonnez, répliqua-t-il en souriant, mais fermez les yeux. Cela ne vaut rien de regarder le jour, quand on a mal à la tête.

Elle obéit silencieusement. Il sortit pour s'occuper du cheval, et envoya M^{me} Jochen près de Lora. La bonne vieille s'approcha, presque craintive, de la chaise longue; elle avait un certain préjugé contre cette pupille qui donnait tant de soucis à son maître. Mais lorsqu'elle vit cette « sauvage de Turquie » si pâle, si malade selon toute apparence, et surtout si profondément triste, son cœur s'attendrit. Elle trotta par la chambre et se décida à faire du thé. « Madame Alice » prenait toujours du thé, et depuis, la bonne Jochen considérait ce breuvage comme un remède à tous les maux.

Lora était tellement épuisée qu'elle resta étendue sans parler pendant plusieurs heures. L'après-midi s'écoula. L'inspecteur semblait ne plus s'occuper d'elle; il s'était remis à écrire. Lorsque l'obscurité le força à s'interrompre, il déposa la plume et revint s'asseoir près de sa pupille.

— N'ayez pas tant de compassion pour moi... ou je m'en vais!

— Non, j'ai renvoyé votre cheval au château et fait demander la voiture. Il faut que vous patientiez jusqu'à son arrivée... punition qui vous apprendra à venir prendre

d'assaut la maison d'un pauvre ermite sans défense.

On entendit la voiture rouler dans la cour, et presque aussitôt M^{me} de Lestrangle entra, visiblement inquiète.

— Il est arrivé un accident! Qu'est-ce donc?

— Tout simplement que Mademoiselle ma pupille, après une course folle, est venue s'évanouir ici. J'espère que ceci va être la fin de l'ancienne Lora et le début d'une nouvelle vie.

— Je l'espère aussi, dit Lora, les yeux pleins de larmes.

— Mais, ma chère enfant, tu as l'air très malade!

— Non, non, elle n'est pas malade. Demain, elle recommencera à nous tourmenter, dit prudemment l'inspecteur, et voici M^{me} Jochen avec son plateau. Vous ne refuserez pas une tasse de thé, chère Madame?

La lampe fut allumée et la table ronde tirée près de Lora. Elle put bientôt se préparer à repartir. Ryssberg la conduisit jusqu'à la voiture, l'y fit monter, et entassa autour d'elle les coussins et les couvertures, jusqu'à ce qu'elle finit par protester. La voiture s'éloigna, et il resta sur le seuil, la regardant disparaître dans les allées de la forêt. Son âme était pleine de reconnaissance et d'espoir, quoiqu'il ne songeât ni à lui-même ni au plus cher désir de son cœur; mais il se disait que l'enfant de ses soucis devenait, à partir de ce jour, son maître dans cette grande science de l'amour plein d'abnégation, qui se prodigue sans jamais rien demander en retour.

CHAPITRE XXVIII

Il ne fut plus question de changement à Ulmenau. Un esprit nouveau semblait animer Lora; avec une énergie qui tenait à son énigmatique nature, elle transforma du jour au lendemain la situation, passa presque tout son temps près de M^{me} de Lestrangle et d'Élisabeth, travailla et lut avec elles, s'occupa de sa maison, et offrit à M^{lle} de Waldow de lui donner des leçons de peinture. Ses dispositions haineuses avaient été remplacées par une profonde mélancolie; mais elle était devenue si conciliante et si douce que les frayeurs d'Élisabeth se changèrent d'abord en compassion, puis en sympathie timide et profonde.

Un jour que celle-ci revenait de la cabane de Michel où elle était allée sous l'escorte du garde, Lora lui demanda :

— As-tu jamais retrouvé ta broche?

— Non, dit Élisabeth, avec regret.

— Veux-tu me permettre de te faire un présent qui te remplacera ta rose?

— Remplacer ma rose! Pardon, Lora, balbutia la jeune fille rougissante, ma rose n'était pas un bijou bien précieux, mais je crois que rien ne peut me la remplacer.

— Nous verrons! dit Lora.

Elle monta à son cabinet de travail, ferma la porte à clef, et chercha sa boîte à couleurs; alors elle sortit d'un tiroir un vieux carton rempli d'esquisses et de dessins à la plume. Elle n'eut pas besoin d'y fouiller longtemps. Sur les marges des cahiers, sur le papier buvard, sur le dos de vieilles enveloppes, partout elle retrouvait cette même tête, qui jadis était l'idéal dont s'inspirait la fillette de seize ans!

Elle prit un écrin, contenant un médaillon d'ivoire; envoyé la veille par son tuteur et dont la plaque encore vierge laissait juste la place d'une petite miniature. Lora mêla ses couleurs et commença son travail; elle n'était pas artiste; la peinture n'avait été pour elle qu'un gagne-pain; cependant elle réussit à donner à ce portrait une ressemblance frappante, non seulement dans les traits, mais dans cette expression, malicieuse et tendre à la fois, qui était le charme irrésistible de Denis. De bien grosses larmes coulèrent sur ce travail, pour elle un supplice volontaire. Mais qui décrira la figure rayonnante d'Élisabeth, sa surprise, sa rougeur, son aveu confus que ceci valait mieux encore que la rose? Elle finit par se jeter au cou de la jeune fille en balbutiant: « Oh! Lora, dis-moi si c'est mal de l'aimer plus que tout au monde? »

Si, quinze jours avant, quelqu'un avait annoncé à Élisabeth que Lora Forster serait la première personne, avant sa propre mère, à qui elle avouerait son amour pour Denis! A dater de cette heure, Lora possédait une amie.

Le tuteur venait, chaque fois qu'il avait un après-midi de liberté, voir quel tour prenaient les choses. Il trouvait certainement une grande amélioration dans les habitudes de sa pupille; mais son apathie mélancolique lui causait encore un vif souci. Sa proposition de venir passer l'hiver à la ville souleva chez elle une violente résistance, qui amena presque une scène. Lorsqu'il eut épuisé en vain toutes les raisons, se brisant contre cette réplique obstinée: « Je ne veux pas », il se leva pour partir. Un domestique entra à ce moment et remit à M^{lle} Forster un billet rose, qu'elle lut d'un coup d'œil et jeta de côté :

— Dites que je remercie M^{me} O'Léandre et que j'irai.

— Qu'est-ce que ce billet, Lora?

— Oh! rien d'important. Les O'Léandre sont revenus des eaux et me prient de venir les voir demain.

— Lora, je vous en prie, rompez ces relations.

— Les seules qui me plaisent! Non, quand j'ai une fois appelé les gens mes amis, je ne les abandonne pas pour des motifs insignifiants.

Il jugea inutile d'insister, et partit, profondément découragé. Ses patients efforts pour diriger cette nature étaient donc restés sans fruit? A ce doute s'ajoutait la pensée amère que si un autre eût été à sa place, un regard de prière eût suffi, et qu'elle se serait inclinée avec docilité et bonheur devant cette douce tyrannie! Il songeait ainsi, tandis que Lora, triomphante, dédaignant les avertissements de M^{me} de Lestrangle, renouait sa liaison avec les habitants de la villa.

Le dimanche suivant, Lora s'éveilla avec l'idée fort désagréable qu'aujourd'hui son tuteur allait venir remettre son projet sur le tapis. Elle soupira; la pensée de vivre en ville, de se soumettre aux inévitables obligations de la société, lui était insupportable.

— Mademoiselle... balbutia tout d'un coup sa femme de chambre, accourant tout essoufflée, Mademoiselle veut-elle se lever? Mademoiselle sait-elle?

— Quoi donc?

— Un malheur affreux... débita Marianne avec volubilité; la raffinerie a sauté... M. le directeur est mort...

— Sauté! Marianne, quelle absurdité! Une fabrique ne saute pas en l'air à propos de rien.

— C'est très vrai... Franz, le jardinier me l'a raconté; son frère est arrivé toujours courant et lui a dit que le cantonnier lui avait dit...

Lora se mit à rire; mais elle s'habilla rapidement, et elle nouait ses cheveux, quand dame Reuters entra.

— Ah! Mademoiselle Lora, vous n'avez jamais voulu croire que c'étaient de vilaines gens... Le directeur s'est sauvé avec les grosses sommes que la compagnie lui avait données pour acheter des betteraves... Il est bien loin; mais il a laissé sa femme, qui est en attaques de nerfs.

— Wilhem dit que ce n'est pas vrai, vint déclarer la cuisinière; les ouvriers se sont mis en grève; il y a eu une bataille effroyable, et le directeur est blessé; il n'en reviendra pas.

— Au lieu de bavarder, Wilhem fera mieux d'atteler tout de suite; je vais aller voir ce qui se passe.

Contredire M^{lle} Forster n'entraînait pas dans les habitudes de ses gens; elle ne l'aurait pas supporté. Aussi la voiture fut bientôt devant le perron. Il n'était plus de très bonne heure; elle ne s'était endormie qu'au point du jour et avait laissé passer l'heure du premier office religieux, auquel M^{me} de Lestrangle et Élisabeth assistaient toujours. Elle ne trouva donc sur son chemin personne pour la retenir, et, vingt minutes plus tard, elle arrivait sur le lieu des événements.

La raffinerie était encore debout, fait incontestable, et la villa, entourée de ses corbeilles de dahlias et de reines-marguerites, n'était pas moins intacte: Lora sauta de voiture, ordonna à son cocher de retourner au pas, et entra tout droit dans la maison. Une certaine confusion y régnait; des servantes couraient dans les corridors; une malle, dans laquelle on avait jeté pêle-mêle des livres, des écrins et des bibelots, restait ouverte au milieu de la première pièce; dans la seconde, M^{me} Silvia pleurait, en se roulant sur son canapé venu de Paris. A l'arrivée de Lora, elle se dressa avec ce cri : « La police! » — et voulut, dans son aveugle effroi, se cacher derrière la portière; mais elle reconnut alors de qui il s'agissait et éclata en lamentations.

— Mademoiselle Lora! Vous savez déjà! On me dit qu'il est parti... cette nuit... avec la caisse! C'est effroyable! C'est lâche à lui de me jouer ce tour... N'avez-vous vu personne? On dit que la police va venir! Ils voudront me mettre en prison... Ce misérable! comme il m'a trompée?

— Silvia! Et c'est là votre confiance dans votre mari. Mais la jolie poupée avait perdu la tête.

— Mon mari! il ne m'est rien! Ce qu'il fait ne me regarde en rien! Personne ne peut me demander des comptes... ni me mettre en prison. Je retourne chez ma mère... je ne sais rien... je ne puis rien dire, oh! ce misérable!

Lora sentit que son cœur cessait de battre et une grande faiblesse l'envahit. Involontairement, elle se détourna avec une expression de dégoût... un air si terrible que Silvia se cacha la figure.

— Lora, Lora... aidez-moi donc... mes bijoux sont là dans ce coffret...

Des cris tumultueux, sous la fenêtre, lui coupèrent la parole. Une pierre vint frapper les vitres et une voix avinée cria : « Brûlons sa boutique! »

Silvia poussa des exclamations de terreur et ensevelit sa tête dans les coussins du canapé. Lora s'approcha de la fenêtre et vit devant la fabrique une foule ondulante et furieuse qui s'élevait assiégeait la maison. Un rugissement s'éleva en la voyant paraître. Elle recula et aperçut un jeune homme qui se glissait tout essoufflé dans le salon. C'était un employé des bureaux du directeur, qui travaillait incessamment, disait-on, à un *Discours au peuple*, au moyen duquel il comptait, à la première révolution, être le sauveur de la patrie, mais l'effet n'avait sans doute pas répondu à son attente, car sa mine était si longue, que Silvia le reconnut à peine.

— Mesdames, commença-t-il, la voix entrecoupée, je me réfugie sous votre protection... c'est-à-dire... je viens vous protéger... ayez confiance en moi... je vous sauve... je vous conduis... (Dans sa terreur, il verrouillait toutes les portes).

— Mademoiselle Forster, si vous pouviez fermer les volets, ma... votre sécurité serait beaucoup mieux garantie.

— Qu'arrive-t-il aux ouvriers? — s'écria Lora, plus étonnée qu'effrayée.

— Soulèvement... révolte... depuis hier, l'agitation règne... le salaire de la semaine n'a pas été payé... Il y a eu de l'irritation... et ce matin, un des chefs, un certain Michel, qui met toujours le désordre... Oh! Mesdames! j'ai fait tout ce qu'un homme peut faire pour prévenir le mal...

Sa voix fut couverte par des hurlements, et il disparut derrière le canapé.

— Mes bijoux! mes diamants! gémissait Silvia. Sauvez-nous donc, monsieur Himpel!

— Ils n'ont qu'à venir! — menaça Himpel de dessous son canapé... celui qui entre ici est un homme mort!

— Je trouve affreux que vous ne fassiez rien pour nous! Mes diamants vont tomber aux mains de ces brigands!

Lora était demeurée comme paralysée; maintenant, quelque chose semblait la pousser à fuir, à quitter cette maison, où sa confiance obstinée dans son propre jugement venait de subir un si pitoyable naufrage. Elle quitta le salon, traversa le vestibule en courant, tira les verrous de la porte d'entrée et se présenta avec une imprudente indifférence aux ouvriers irrités.

— Laissez-moi passer! dit-elle, de sa voix impérieuse.

Ils auraient peut-être obéi, si l'un d'entre eux, la montrant du doigt, n'avait crié — « Regardez! celle-là en est aussi,

de ces riches qui sucent notre sang, et s'engraissent sans travailler.

Sautant sur elle, l'ouvrier lui saisit le bras avec un rire grossier; elle eut beau se débattre, les doigts de fer la serreraient comme un étou.

— Hein! reconnais-tu Michel le Noir, et te rappelles-tu ce qu'il t'a dit? Nous le tenons, le bel oiseau, la demoiselle à la cravache d'argent qui passe à cheval à travers les blés du paysan et qui ne daigne pas seulement regarder le pauvre monde!

Une terreur affreuse envahit Lora, en voyant se presser autour d'elle ces figures sauvages. Pour la première fois, cette créature pleine de force et d'énergie éprouvait le sentiment de sa faiblesse, elle se voyait livrée sans défense à la brutalité de l'émeute, et devait s'avouer qu'elle n'était tombée dans ce péril que par sa propre faute. Son regard erra autour d'elle, cherchant du secours. Il lui sembla que ce secours arrivait, car, sur le pont, elle aperçut quelqu'un qui accourait; presque au même moment, on entendit le trot de plusieurs chevaux; des agents de police chargèrent la foule, lui criant de se disperser. La masse humaine recula; plusieurs s'enfuirent; mais Michel, au milieu d'un groupe de ses partisans, tint tête à la force publique.

— Ah! vous croyez que Michel est un de ces poltrons qui se sauvent comme des lièvres devant vos uniformes? Tirez seulement, tirez; mais tâchez de ne pas attraper la demoiselle.

Un homme s'élança sur le perron, bousculant les ouvriers à droite et à gauche; un coup de poing, appliqué d'une main de fer, atteignit le braconnier stupéfait, et avant qu'il eût le temps de se reconnaître et de lever son bras meurtri, sa prisonnière lui fut arrachée. Le sauveur l'entraîna, sans s'inquiéter du tumulte épouvantable qu'ils laissaient derrière eux et auquel se mêlait la voix aiguë de Silvia; il la porta littéralement à travers le jardin; et la villa était déjà loin, quand elle reprit un peu ses sens et reconnut celui qui était venu à son aide. Il avait éprouvé une frayeur encore plus grande que la sienne.

— Mon enfant, n'avez-vous aucun mal? Ne vous est-il rien arrivé? Dieu soit loué que je me sois précisément trouvé à passer par là!

— Je vous remercie, dit Lora, dont la voix tremblait. Vous m'avez tirée d'un grand danger!

— Nous autres hommes, nous sommes donc bons à quelque chose, dites, Lora?

— Pardonnez-moi, mon tuteur! s'écria-t-elle, en mettant ses deux mains dans les siennes. — J'ai eu tort et j'en ai été punie! Désormais votre volonté sera la mienne!

CHAPITRE XXIX

— Où est-elle? Ah! oui, je la vois! Hélas! plus belle et plus fière que jamais!

— Vous parlez de cette jeune fille brune, qui a des diamants dans les cheveux! Elle est merveilleusement belle. Comte Pontiefski, de grâce, présentez-moi!

— Dès que je l'aurai saluée moi-même.

Non sans peine, il se fraya un chemin à travers la foule. Les salons étaient illuminés, l'orchestre excellent; les danses se formaient, et les gens mûrs cherchaient une place confortable pour y faire tapisserie. Un petit groupe causait et riait à demi-voix dans l'embrasement d'une porte; la personne qui en était le centre, au bras d'un officier en resplendissant uniforme, ne devait pas craindre de manquer de danseurs; cinq prétendants s'étaient précipités en même temps, et leurs protestations augmentaient la gaité qui régnait dans ce coin du salon.

— Mademoiselle Forster, permettez-moi de faire observer que je suis le premier, d'une longueur de nez! s'écriait plaisamment un jeune lieutenant.

Elle sourit un peu, juste assez pour paraître s'associer à l'amusement général. Mais à ce moment apparut un sixième rival.

— Louis! s'écria Lora, étonnée. Tu es donc ici?

Le comte Pontiefski baisa la main de sa cousine avec la grâce et la galanterie qui caractérisent les Polonais de haute race; une série de présentations suivirent, et la reine de la soirée eut un nouveau vassal à sa suite.

La danse achevée, elle revint près de Mme de Lestranger, avec son cousin. Celle-ci fut très agréablement surprise de l'arrivée du comte, et résolut immédiatement de s'assurer, par ses observations personnelles, s'il était digne de Lora et si l'opposition du tuteur était motivée. Il semblait aimable, sans prétentions, et son culte pour sa cousine se lisait dans ses yeux. Lora lui accorda une valse et ils causèrent ensemble d'une manière très animée; mais elle ne put

lui donner beaucoup de temps. Partout et toujours, Lora Forster était entourée d'un cercle d'admirateurs; les mères prévoyantes ne pouvaient assez vanter ses diamants, et les jeunes filles avaient la tête tournée de ses toilettes. Tout en elle était si original, si inimitable! Elle passait avec un calme fier à travers cet enthousiasme, souriait quand c'était nécessaire, plaisantait à l'occasion, discutait sur des riens, dansait comme les autres et se défendait vaillamment contre les flatteries masculines.

Mais pendant un intervalle de repos, elle se réfugia dans un salon désert, respira profondément et se jeta dans un fauteuil d'un air fatigué et indifférent. Elle ouvrit machinalement un album... ses joues se colorèrent soudain. La feuille sur laquelle son regard était tombé portait la signature de Denis Lestrangle, et ces mots écrits au crayon : « La vague se gonfle et se brise : c'est dans la vie comme sur l'Océan. »

Lora ferma le livre et regarda autour d'elle, mais elle était bien seule; la tête appuyée sur sa main, elle s'abandonna à ses pensées. Quelle triste mascarade que cette vie du monde! Dans ces mêmes salons, celui à qui elle songeait avait été jadis tellement adulé, tellement imité dans toutes ses habitudes et tous ses gestes, qu'il arrivait souvent à Lora de tressaillir en les retrouvant encore chez d'autres. Et maintenant, il semblait n'avoir jamais existé. Son nom n'était plus prononcé, sa personne était oubliée.

Et elle-même? Elle avait maintenant usurpé sa place. C'étaient les mêmes rues au travers desquelles, quatre ans auparavant, elle passait inaperçue, les mêmes maisons où elle allait gagner le pain du jour... et tout cependant avait changé. Dans cette pièce même, à cette fenêtre, elle avait pleuré... de faim. Elle avait dû ce jour-là courir toute la journée de leçons en leçons, sans manger; on l'avait fait attendre à midi sans lui rien offrir, et elle était trop fière pour demander. Elle se revoyait à demi cachée derrière ce rideau, tandis qu'en face, dans ce fauteuil qui n'avait pas changé de place, Denis de Lestrangle soutenait un feu roulant de plaisanteries avec deux jeunes comtesses.

Et à présent, chargée de diamants, rassasiée et lasse de musique, de danse et de plaisir, elle était assise sur ces mêmes coussins, tandis que lui... oh! que n'aurait-elle pas donné, avec quelle joie n'aurait-elle pas accepté la faim et les humiliations, pour pouvoir renouveler entre eux

l'échange? Savoir qu'il souffrait, et passer, pendant ce temps, à travers une vie brillante et fêtée: elle trouvait cela dix fois plus lourd à porter que ses anciennes épreuves.

Elle se redressa tout d'un coup, en voyant entrer quelqu'un; mais elle tendit aussitôt la main à l'intrus avec un sourire rassuré.

— Mon meilleur ami, le seul dont la présence me rende cette comédie supportable, a été invisible toute la soirée. Je vous ai tant désiré!

Ryssberg s'assit près d'elle.

— Vous êtes fatiguée? demanda-t-il affectueusement.

— Oui... un peu, mais je suis surtout dans une disposition misanthropique. Tout cela me semble au fond si indigne de tristesse? Heureuse Élisabeth, qui peut rester à la maison quand elle en a envie! Pourquoi la destinée ne m'a-t-elle pas donné une existence modeste et sans obligations, au lieu de me jeter d'un extrême à l'autre?

— Parce qu'elle vous réserve à quelque chose de grand.

— Hélas! depuis que mon sage tuteur a pris soin d'interdire ma correspondance, de brûler mes papiers, j'ai perdu tout espoir d'accomplir de grandes choses!

Hubert ne fit que rire de cette réponse; il examinait le carnet de bal de sa pupille.

— Trois fois ce grand lieutenant? C'est trop, Lora. Rappelez-vous que vous m'imposez la tâche de dissiper les espérances que vous éveillez ainsi.

— Quelle absurdité!

— Vous le savez bien. C'est très commode de répondre: « Adressez-vous à mon tuteur; » mais je me fais la réputation d'un vieux tyran.

— Quel âge avez-vous? dit-elle, brusquement.

— Trente-six ans, si vous permettez.

— Ah! je vous croyais bien plus vieux!

— Merci. Cela me fait un vif plaisir, en me prouvant que je joue bien mon rôle paternel.

— Comme moi celui de Cendrillon. Pourquoi cette mine fâchée? Suis-je autre chose! Tout cet éclat me semble une illusion trompeuse. Je suis au fond la même Lora qui devait jadis travailler sans l'aide d'aucune fée.

— Et le prince à la pantoufle! Est-il par hasard apparu ce soir?

— Il ne viendra jamais! dit-elle, et des larmes tombèrent sur son éventail.

— Le comte Pontiefski a fait la conquête de M^{me} de Lestrangle.

— Oh! certainement : c'est un bon et charmant garçon; j'espère toutefois qu'il a oublié ses folles idées à mon sujet.

— Je crains le contraire.

— Bien vrai! Alors il faut que vous m'aidiez. Après un moment de silence, elle continua d'un ton de reproche : — Plus nous restons en ville, moins je vous vois. J'ai souvent tant de choses à vous dire : vous n'êtes pas là; je veux vous consulter : vous n'avez pas le temps. J'ai envie d'écrire votre nom sur mon carnet de bal, pour me donner le plaisir d'une conversation raisonnable, au milieu de ce tourbillon perpétuel; la seule personne qui ne m'invite pas, c'est mon tuteur.

Hubert s'était levé; il alla deux fois d'un bout du salon à l'autre, luttant avec un trouble violent.

— Cela vaut mieux ainsi, Lora, dit-il, s'arrêtant devant elle. Que dirait-on d'un tuteur qui accaparerait sa pupille? Il faut qu'elle paraisse absolument libre. Si j'étais constamment près de vous, on ne tarderait pas à prétendre que j'écarte tous les partis, afin de vous garder... pour...

Elle rougit légèrement et finit par se mettre à rire.

— Quelle folie! Laissez bavarder le public! L'important, c'est que nous sachions tous deux exactement ce qu'il en est. Voulez-vous me reconduire là-bas; j'entends la musique qui recommence.

Elle se leva à son tour et prit son bras :

— Vous êtes pâle; êtes-vous malade? fit-elle, inquiète.

— Pas du tout. Venez-vous!

Lora soupira. Quelques instants après, elle se retrouvait dans la foule et reprenait son rôle interrompu. Cette soirée lui réservait encore un plaisir : la polonaise finale avec le général Degenfurth pour cavalier. Le vieux soldat avait demandé en plaisantant si la reine du bal voulait lui accorder une place sur son carnet. A sa grande surprise elle prit son bras; il s'informa du motif qui avait empêché Élisabeth de venir, et leur conversation put suivre tout naturellement la direction que Lora voulait lui donner. D'Élisabeth le général passa à Denis, et une fois lancé sur cette pente, il ne s'arrêtait plus; Lora l'aurait volontiers écouté une heure entière quand il parlait de celui qu'il nommait *cet enfant*.

— C'est singulier! disait pendant ce temps à une « *maman* » l'un des nombreux observateurs de la belle héritière.

Je n'ai pas cessé d'étudier sa physionomie. Depuis le commencement du bal, elle a parlé, agi et souri comme une automate; maintenant qu'elle se promène au bras de ce vieux général qui pourrait être son grand-père, ses traits ont pris tout à coup de l'animation et une expression naturelle. Elle s'est transformée, du moment où il lui a adressé la parole. Qu'est-ce que cela signifie?

— Que c'est une personne prétentieuse qui vise à l'originalité, dit la « maman » d'un ton aigre, car son fils avait eu, peu de temps auparavant, le déplaisir d'apprendre que la main de l'héritière d'Ulmenau n'était pas pour lui, comme il s'en était flatté.

— Je vous rends votre fille adoptive, chère Madame, disait en ce moment le général, qui ramenait Lora à sa place; elle va me traiter de vieux bavard ennuyeux. Les Scharfeck sont déjà partis? Hildegarde voulait vous faire part d'un mariage dans notre famille, mais elle me semble l'avoir oublié. Mon autre nièce, M^{me} de Waldheim, épouse en secondes noces le colonel de Lassfeld.

— Ah! elle va cesser alors d'habiter près de vous?

— Oui, répondit le général, avec une mine qui voulait être désolée, mais qui trahissait sa satisfaction. Je reste tout seul avec mes moineaux.

CHAPITRE XXX

— Enfin! dit Lora Forster, en respirant longuement. D'un vigoureux trait de plume, elle avait tracé son nom à la fin d'un énorme paquet de papiers timbrés, et debout maintenant, elle promenait autour d'elle un regard ravi.

Elle se trouvait de nouveau dans sa chambre rouge; les portes vitrées du balcon étaient grandes ouvertes.

— Est-ce fini! demanda-t-elle, se tournant vers un gros homme au visage rouge encadré de favoris grisonnants et qui souriait d'un air de bonne humeur.

Il s'inclina.

— Alors la propriété m'appartient? Si ces messieurs veulent descendre, le déjeuner les attend; j'ai quelques mots à dire à M. l'inspecteur.

Le personnage dont nous avons parlé et un notaire maigre et fluet, ramassant leurs papiers et leurs registres, sortirent en saluant avec déférence. Lora restait seule avec son tuteur qui n'avait plus droit à ce titre. Il relut

attentivement le contrat qu'on venait de signer et regarda la jeune fille, avec son sourire grave.

— Vingt mille thalers jetés au vent! Si c'est là le premier acte de cette nouvelle comédie, « La liberté de Lora », je suis curieux d'en voir la continuation.

— J'étais décidée. Vous le saviez bien, répliqua-t-elle très digne.

— Hum! je ne sais pas grand'chose, sauf le fait en lui-même.

— Voilà ce qui s'est passé! Le matin de mon vingt et unième anniversaire, j'entrais à cheval dans la cour de Schwalbenhof. Le bailli, homme des plus polis, vint au-devant de moi, et s'excusa de se présenter en manches de chemise; mais il était obligé de mettre vigoureusement la main à la besogne. Là-dessus, il s'essuya le front. Je lui demandai sans préambule : « Voulez-vous me vendre Schwalbenhof? » Il me regarda, croyant que je plaisantais, et me dit : « Certainement, certainement, Mademoiselle; tirez votre porte-monnaie; nous faisons l'affaire comptant. » Je lui fis comprendre que j'étais majeure et que je parlais sérieusement. Il m'expliqua que rien n'était plus loin de sa pensée que de vendre la propriété; mais qu'il ne demanderait pas mieux, si on lui en offrait un prix supérieur à celui de son achat, car il n'y tenait pas autrement. Je n'avais qu'à lui dire ce que je voulais donner. Nous avons marchandé et discuté, jusqu'à ce qu'il arrivât à me fixer le chiffre que je vous ai transmis. Je vous le répète, j'étais résolue à acheter Schwalbenhof; je l'aurais payé n'importe quel prix.

— C'est parfait. Et après?

— Deuxième acte, première scène, dit Lora, dont les joues étaient d'une rougeur fiévreuse. Asseyez-vous à mon bureau et écrivez ce que je vais dicter.

Hubert obéit en silence. Pendant qu'il cherchait une feuille de papier, elle alla vers la porte vitrée, regarda quelques instants le ciel bleu, et revint à côté de lui.

— Vous êtes prêt. Commencez, je vous en prie.

Et sans le regarder, elle dicta la lettre suivante, tout en se promenant de long en large!

« Mon cher Denis, tu apprendras avec plaisir que Lora Forster, qui a récemment atteint sa majorité, vient d'acheter Schwalbenhof. Elle arrondit par là sa terre d'Ulmenau de la façon la plus avantageuse, puisque la plus grande partie de sa forêt s'étend de l'autre côté de son nouveau

domaine. La propriété ainsi agrandie nécessite une administration plus sérieuse, et elle s'est décidée à la remettre tout entière dans les mêmes mains. Elle te fait demander si tu accepterais d'être son régisseur. Tu habiterais naturellement Schwalbenhof. La seule condition qu'elle te fasse, c'est que tu te maries sans délai, car tu conçois qu'autrement, la chose serait impossible. Je crois que ta mère donnera son consentement, et tu n'as sans doute pas d'inquiétude quant à celui d'Élisabeth. Ta position offrira assez d'avantages et de sécurité, pour te permettre de fonder une famille, tu pourras même peu à peu acquitter le reste de tes dettes. Réponds immédiatement; je t'enverrai tous les détails. » — Très bien! maintenant, signez, s'il vous plaît, et alors vous pourrez donner cette lettre à lire à M^{me} de Lestrangle.

Ryssberg déposa la plume, se leva et prit la main de son ex-pupille.

— Mon enfant, dit-il avec angoisse, envisagez-vous toute l'importance de cette démarche? Ne faites-vous pas là une chose au-dessus de vos forces?

Elle se détourna; ses lèvres tremblaient, et sa main se glaçait dans celle d'Hubert.

— Je fais ce que je dois. C'est en même temps une expiation et un moyen de me tranquilliser l'esprit. Je ne peux pas le savoir seul et malheureux là-bas. Il lutte vaillamment, il supporte tout, il ne dit rien... mais je lis entre les lignes. Ces deux femmes, M^{me} Frisch et sa fille Doris, le martyrisent à coups d'épingle; et plus il est courageux, plus leur haine grandit. Lui, reste là pour sa mère et sa sœur... ce doit être une vie d'enfer! Quand j'y songe, cela me tue. Mais venez; allons trouver M^{me} de Lestrangle. Il faut absolument qu'elle consente et qu'elle approuve.

Comment M^{me} de Lestrangle aurait-elle refusé son approbation! Riant et pleurant à la fois, elle serra Lora sur son cœur et la bénit comme bénit une mère reconnaissante. Élisabeth restait muette, pétrifiée de ce bonheur inattendu. Tout d'un coup, elle cacha son visage sur l'épaule de M^{lle} Forster et murmura :

— Oh! Lora! tu es meilleure que nous tous!

— Je me sauve, si vous voulez faire d'une bonne spéculation un tel acte de grandeur d'âme. Etes-vous si étonnées que mon choix soit tombé sur Denis? Qui donc mieux que lui saurait faire valoir Schwalbenhof?

— Puisse-t-il se montrer digne de ta confiance!

— Bah! Denis de Lestrange peut tout ce qu'il veut sérieusement, et il vient de passer par une bonne école. Veillez à ce que la lettre parte sans faute.

La lettre partit. La famille Frisch, après avoir séjourné tout l'hiver à Rome, était revenue en Bohême; la réponse ne se fit donc pas attendre; elle était adressée à Lora. Denis écrivait qu'il chercherait vainement à exprimer ce qu'il avait senti à la lecture de son message.

« Et je ne saurais trouver l'orgueil de dire non. Ma dignité me défendrait peut-être de devoir l'existence à cette main que j'ai jadis si coupablement recherchée, sans soupçonner, — je le vois maintenant, — quel en était tout le prix! Mais je ne veux pas accroître encore mes torts; j'accepte votre offre généreuse, parce que j'entrevois la possibilité de vous prouver, par mon travail et mon dévouement, toute ma reconnaissance de tant de bonté imméritée. Je puis être à Schwalbenhof le 1^{er} juillet, pas avant; M. Frisch, auquel je suis devenu nécessaire, désire me garder jusque-là. C'est une satisfaction... la seule qui me fasse endurer mon existence actuelle. »

— Le 1^{er} juillet! fit Lora. Fort bien. Ce sera le jour du mariage.

Dès qu'elle se trouva seule avec Hubert, elle lui dit sur un ton qui n'admettait pas de contradiction :

— Troisième acte, première scène : la prochaine fois que mon notaire passera par ici, je fais mon testament.

— Oh! ne prenez pas la peine de m'effrayer; je ne m'étonne plus de rien.

— C'est parfait. La première clause de ce testament sera qu'après ma mort Schwalbenhof appartiendra aux enfants de Denis de Lestrange.

CHAPITRE XXXI

En avant de la terrasse d'Ulmenau, s'élevait ce jour-là un arc de triomphe, décoré de guirlandes de fleurs et de branches de chêne. Le vieux château avait pris un air de réjouissance. Les grandes portes étaient ouvertes à deux battants, et le soleil ruisselait dans la majestueuse salle, où les antiques armures étincelaient sous ses rayons, au milieu de massifs d'orangers.

Élisabeth de Waldow se mariait, et M^{lle} Forster, chez

laquelle se faisait le mariage, avait voulu, quoique peu de personnes y fussent invitées, que ce fût du moins un jour de fête pour le village d'Ulmenau.

Les jardiniers apportaient des fleurs et des feuillages; les domestiques s'empressaient à leur besogne dans le sous-sol. Dame Reuters comptait aujourd'hui montrer ce que « nous autres, nous appelons un beau dîner ».

Dès six heures, Lora descendit les degrés du perron et distribua ses ordres; puis elle monta à cheval, et partit d'un trot rapide, jusqu'à ce que les toits rouges de Schwalbenhof lui apparussent au milieu des arbres. Dans la cour, elle s'arrêta, jeta la bride à son groom, et parcourut, en compagnie de l'intendant, les écuries, les jardins et chacune des pièces de la maison, pour s'assurer que tout était en ordre. On avait fait quelques réparations; les parquets étaient fraîchement cirés, les papiers renouvelés, mais les vieux meubles étaient restés à la même place. Dans « la chambre du père ». Lora demeura longtemps debout devant le bureau, plongée dans ses pensées, sa petite main appuyée fortement sur la table. Ce serait là qu'il travaillerait à l'avenir... et quand la porte s'ouvrirait et qu'une blonde et gracieuse tête se montrerait dans l'embrasure, il jetterait sa plume...

Deux grosses larmes tombèrent sur la table. Elle les essuya vivement, et ouvrit cette même porte pour passer dans le futur petit salon d'Élisabeth, un recoin aussi gai et aussi clair, aussi simple et pourtant aussi charmant que pouvait le rêver l'heureuse jeune femme! Cet ameublement était une surprise de Lora, la seule chose nouvelle qu'il y eût dans la maison.

Mlle Forster poussa son inspection jusque dans le parc, fit quelques observations et revint dans la cour où tout le personnel s'était rassemblé.

— C'est bien, je suis satisfaite, dit-elle, en remontant à cheval.

Mais les gens chuchotèrent que leur jeune maîtresse devait être malade; ils ne l'avaient jamais vue si pâle. Au moment où elle entra dans la forêt pour couper au plus court, elle rejoignit un piéton qui s'arrêta et la salua affectueusement. Lora sauta à terre et envoya le groom en avant avec les chevaux.

— Je vais avec vous, dit-elle; la promenade me fera du bien,

Malgré le costume d'amazone, Ryssberg fut frappé de sa transformation; le collégien insoumis, la jeune fille émancipée avaient fait place à la femme. Cette calme possession de soi, cette indéfinissable trace de souffrances morales: la métamorphose était complète. Ses yeux magnifiques semblaient plus grands encore, son front, chargé de pensées; mais la pâleur de marbre de son visage rempli d'une ardente compassion le cœur d'Hubert. On dirait, pensait-il, une fiancée, le jour des funérailles de son fiancé. Il lui en fit la remarque et elle sourit tristement.

— Alors ma figure trahit quelque chose de ce que j'éprouve. Mais je veux vous remercier, aujourd'hui plus que jamais, de votre fidèle amitié et de votre patience envers une si folle personne.

— N'en parlons pas; est-ce qu'on remercie de ces choses-là? Je suis fier et heureux d'avoir réussi à gagner votre confiance. Je voudrais seulement que vous fussiez un disciple moins consciencieux. Vous travaillez trop; vous embrassez trop de choses à la fois; vous vous rendrez malade. Que sont devenus le hamac et le bateau? Au temps jadis, vous trouviez souvent une heure pour causer avec moi.

— En effet, je n'ai plus un moment. Mon projet de partir aussitôt après ce mariage pour aller chez ma tante est irréalisable. J'ai pris la résolution de rester ici,... et... de m'habituer à ce qui sera. Pensez-vous que cela se puisse?

La question était faite sur un ton de prière mêlé d'inquiétude, mais avec l'abandon d'un enfant qui accepte son destin des mains d'un père. Hubert se détourna.

— Lora! vous êtes majeure! dit-il d'une voix mal assurée. Elle eut un mouvement d'irritation.

— Est-ce pour me punir que vous me rejetez cette phrase à la tête? Je ne vous ai pourtant jamais rien fait, à vous! Dites-moi... dois-je rester ou partir? Faut-il que j'abandonne ce cercle de devoirs auxquels vous, tout le premier, vous m'avez initiée, et qui me consolent et remplissent ma vie, pour aller mener ailleurs une existence oisive et mondaine?

— Voilà ce qui s'appelle une façon diplomatique de poser la question, dit-il en souriant malgré lui. Vous êtes bien sûre qu'à cela il n'y aura qu'une seule réponse. Restez.

— Merci, répliqua-t-elle, avec une naïveté inconsciente.

Ils étaient arrivés au château, la voiture qui amenait de la gare le général et Denis tournait déjà l'avenue, Lora

fut la première à les accueillir; elle leva un instant les yeux vers ce beau visage rayonnant de joie; elle sentit qu'il saisissait sa main et la couvrait de baisers; elle l'entendit balbutier des remerciements, et elle s'enfuit dans la solitude de sa chambre, dont l'entrée, ce jour-là, était interdite à tout le monde.

Pendant que Denis s'informait de M^{me} de Lestrangle et apprenait qu'elle était occupée à habiller la mariée, le général se promena sur la terrasse en se frottant les mains. Enfin, sa satisfaction trouva des paroles pour s'exprimer, et il s'écria, en frappant sur l'épaule de l'inspecteur :

— Quelle brave fille! elle a le cœur à la bonne place! Ou bien est-ce que, par hasard, ce serait le tuteur qui aurait tout fait?

— Pas du tout, s'il vous plaît! Si l'idée est bonne, je ne veux pas en ravir la gloire à ma pupille. C'est un projet qu'elle a conçu à elle seule.

— Cela lui vaudra ma vénération jusqu'à la fin de mes jours. Je compte venir souvent chez ces enfants; j'ai même pensé sérieusement à découvrir à Schwalbenhof une maisonnette à acheter, tout juste assez grande pour loger un vieux soldat qui, dans le monde, se sent trop dépassé par la jeune génération.

Mais l'inspecteur n'écoutait que d'une oreille. Ses pensées étaient avec celle qui livrait dans la solitude sa dernière et douloureuse lutte, avant le dénouement de son drame. Il ne la revit qu'au moment de la réunion générale au salon, et après l'accomplissement de la cérémonie civile, dont elle avait jugé pouvoir du moins se dispenser. Elle parut enfin en toilette de fête. Hubert se dit qu'il ne l'avait jamais vue si belle. Lorsqu'elle offrit ses souhaits de bonheur aux mariés, sa voix tremblait un peu. Elle n'était pas préparée à revoir Denis dans tout l'éclat de son ancien uniforme... et cette petite circonstance faillit lui faire perdre son sang-froid; mais cela passa sur le compte de l'émotion du moment, et elle joua brillamment son rôle. Tout d'ailleurs n'était pas joué. Ses paroles : « Que Dieu vous bénisse, Denis! je suis profondément heureuse de vous voir si heureux! » sortaient du fond de son cœur.

On n'attendit pas longtemps les voitures qui devaient conduire la noce à l'église, déjà pleine d'amis et de curieux. Il n'y avait, pour ainsi dire, pas de cortège... trois couples seulement s'avancèrent dans la nef, dont le chœur était

devenu un bosquet parfumé, vers l'autel richement paré de fleurs. Il est vrai que ces trois couples valaient la peine d'être admirés : d'abord la fiancée voilée de blanc, au bras du majestueux général, en grande tenue; M^{me} de Lestrangle, conduite par le marié, dont les beaux traits reflétaient toute sa joie, et enfin « l'inspecteur et sa pupille », dirent tout bas les braves gens d'Ulmenau. Elle aussi était bien belle, fière, et noble comme une jeune reine, dans sa robe de soie rose vif. Personne ne comprit rien à l'expression d'inquiétude, presque de crainte, avec laquelle son cavalier la regardait; il semblait guider les pas incertains d'une enfant.

Ils s'arrêtèrent près de l'autel, et elle soutint vaillamment le discours sans fin du pasteur. Une seule fois, quand il y mêla son nom accompagné de louanges, elle eut un léger tressaillement, et ses sourcils se contractèrent. Il y avait là pour elle quelque chose d'infiniment pénible. Mais lorsque Denis prononça le serment sacré, elle regarda Hubert avec un sourire d'une exquise douceur, au milieu de ses larmes. Ils quittèrent l'église aussi paisiblement qu'ils y étaient entrés. A la porte, on se serra la main, et Elisabeth se jeta au cou de sa mère.

Les voitures avancèrent; trois minutes plus tard, ils se retrouvaient au château. Lora descendit tranquillement donna quelques ordres, commanda d'atteler à six heures, pour conduire les mariés à Schwalbenhof, et se tourna ensuite vers ses hôtes, avec toute sa dignité de maîtresse de maison.

Elle soutint le dîner jusqu'au bout, puis les adieux... l'adieu à cet amour si longtemps et si précieusement gardé dans son cœur, et qu'elle devait en chasser, aujourd'hui qu'il devenait coupable. Oui, les deux autres entraient dans une vie pleine de bonheur et de soleil... elle leur avait tout donné; elle n'avait gardé pour elle-même que le renoncement, la lutte et le devoir sans joies.

La voiture partit. Le général et M^{me} de Lestrangle suivirent quelque temps l'allée qu'elle avait prise; ils avaient tant de choses à se raconter, tant de projets à faire pour l'avenir! Ryssberg chercha Lora; il ne l'aperçut plus. Lentement, il regagna sa maison des bois, silencieuse et vide.

Qu'allait-il faire? Partir et l'abandonner à son destin? Une certitude intime lui disait qu'il manquerait à Lora comme un frère. Rester et contraindre son amour à se taire, afin que jamais un mot ne troublât cette amitié confiante qu'elle lui avait accordée? Cette enfant de ses soucis, qui

chaque jour était entrée plus avant dans son cœur, que chaque inquiétude lui avait rendue plus précieuse, si bien que sa vie n'avait plus désormais pour intérêt et pour mobile que le bonheur de cette chère créature confiée à sa garde..., non, il ne pouvait la quitter pour toujours! Tant que sa main chercherait la sienne pour appui, il répondrait à son appel et serait près d'elle : son tuteur, son frère, son chevalier.

CHAPITRE XXXII

Sur le perron de Schwalbenhof, où jadis Denis de Lestrangle, dans son fauteuil de malade, laissait errer autour de lui ses regards découragés, un tout petit garçon, le menton appuyé sur son doigt potelé, cherchait aujourd'hui à son tour à plonger par-dessus le mur bas du jardin, jusqu'au fond de l'avenue de cerisiers.

— Elle vient jamais! dit-il enfin d'un ton boudeur, et du revers de sa main gauche, il essuya une larme au bout de ses longs cils.

— Qui est-ce qui doit venir, mon enfant? demanda la mère de sa voix douce, se montrant au seuil de la porte, la petite sœur dans les bras, apparition qui rappelait la grâce chaste des madones italiennes. — Qui donc mon petit garçon attend-il?

— Tante Lora! murmura l'enfant, et il essuya une seconde larme; car le jeune Herbert de Lestrangle était fier et n'aimait pas qu'on le vît pleurer.

— Selle ton cheval à roulettes et va au-devant d'elle jusqu'à la porte du jardin, répondit la maman, en souriant.

Le visage d'Herbert s'éclaira. Le cheval avait son écurie sous un banc; on l'en tira sans beaucoup de cérémonie. Ses jambes de devant avaient souffert de galops trop emportés, et sa queue n'existait plus que dans l'imagination du jeune écuyer, quoiqu'elle eût été primitivement aussi fournie et aussi soyeuse que la queue de feu Roustan. Malgré cela, Roustan II demeurait un bon et vaillant animal, et il porta bravement son maître jusqu'au bout de l'allée. Alors le bruit d'une voiture s'étant fait entendre, il prit en ligne droite à travers la pelouse, mais désarçonna son cavalier. Celui-ci, refoulant les sanglots amenés par cette chute, se releva et se précipita vers la porte, sur laquelle il se mit à tambouriner de ses deux poings, en criant de toute sa force : « Tante Lora ! tante Lora ! »

Vraiment, ce que le père avait refusé à Lora, le fils le lui rendait! Peut-être quelque chose de cette vénération vouée tardivement par Denis à la femme qui lui avait sauvé la vie, était-il passé à son enfant? Quoi qu'il en soit, Herbert n'avait qu'une grande passion, et c'était sa tante Lora.

Deux dames descendirent de la voiture; l'une d'elles s'écria gaiement, en ouvrant la porte :

— Si tante Lora y peut quelque chose, tu seras un jour colonel, gamin; tu as une voix de commandement! Où as-tu encore fait des taches vertes à ton pantalon?

— Roustan bronche toujours, soupira Herbert.

— Envoie-le chez moi, je te le dresserai — dit Lora, le prenant sur son bras. M^{me} de Lestranger les suivit, riant et déclarant que la grand'maman finirait par être jalouse. Tout le monde arriva en même temps sur la terrasse : Élisabeth avec sa petite fille, Denis sortant de la maison; et Herbert se mit à courir pour appeler « l'oncle général ».

Denis et Élisabeth avaient arrangé pour ce dernier un appartement de deux pièces au-dessus du grand portail, et réalisé ainsi le plus cher désir de son cœur. Il appelait ses six mois de séjour à Schwalbenhof son temps de villégiature, payait pension et amenait son domestique et un cheval de selle. Mais Élisabeth découvrait souvent que ses provisions de ménage s'étaient accrues comme par miracle, circonstance inexplicable qui remplissait chaque fois le bon général d'étonnement et de satisfaction.

En demeurant près de Lora, M^{me} de Lestranger n'avait fait qu'un léger sacrifice, accompli de très bon cœur. La séparation d'avec ses enfants était presque supprimée par une visite quotidienne à Schwalbenhof. Lora prétendait que ses chevaux trouveraient au besoin le chemin les yeux bandés. Denis, vigoureux, bien portant, bruni par le soleil, avait la mine d'un homme heureux, qui travaille du matin au soir, voit mûrir le fruit de ses peines, et peut se dire que tout ce qu'il possède est bien gagné.

Et Lora! C'est une autre Lora, infiniment séduisante dans sa gaieté sereine, que celle qui tient sa place au milieu de ce cercle de famille. Elle peut enfin récolter le bonheur qu'elle a semé, sans qu'il lui soit gâté par ses propres souffrances. Il y a toujours du soleil à Schwalbenhof, et elle y vient volontiers se réjouir avec ces heureux. Elle a souvent de vives querelles avec Denis, qui, d'après elle, est devenu d'une avarice et d'un prosaïsme révoltants; qui, sans pitié

pour les vieux souvenirs, veut tout « dévaster », comme elle le lui a déclaré dans son indignation, le jour où il a prononcé l'arrêt de mort des grands chênes creux, « parce qu'ils nuisaient à la prairie ».

M^{me} de Lestrangle n'a pas encore abandonné son idée de marier sa fille adoptive avec le cousin Pontiefski. La tante Jeannette et toute sa famille sont venues passer un été à Ulmenau; mais il n'est rien survenu, malgré l'adoration évidente de Louis pour sa belle cousine. Lora prétend en riant qu'elle a laissé passer le bon moment, et qu'elle a aujourd'hui trop à faire pour se marier. En effet, ses occupations sont multipliées. Elle a acheté les bâtiments de l'ancienne raffinerie pour les transformer en école; elle est en outre à la tête de nombreuses associations de bienfaisance fondées par elle, et prend à cœur les intérêts de tout le pays.

— Aujourd'hui, je suis allé au Waldhof, dit le général, en installant Herbert sur son genou. Cette maison est morte et lugubre, comme si le maître ne devait jamais revenir. Ma nièce m'a écrit dernièrement des choses singulières à propos de lui.

— Quoi donc? demanda Lora.

— Hum! hum! Mademoiselle Lora, j'ai grande envie d'exciter un peu votre curiosité.

— Elle est déjà aux abois! fit Lora en riant. Voici quinze jours que je n'ai pas de lettre de l'inspecteur; je ne sais où le prendre, et j'ai à causer avec lui de questions urgentes, à propos de cette affaire de fermage... Où donc vagabonde-t-il?

— Chez ses parents, à Lubeck ou à Brême, je ne sais plus. Il est parti très subitement.

— Il y va chaque année; il aurait bien pu me le faire savoir, dit Lora, impatientée.

— Oui, mais cette fois il s'agit d'un héritage. Son oncle est mourant et l'a fait appeler. Ryssberg hérite de cette immense fortune.

— Oh! que cela me fait plaisir... quoique je sache à quel point il y tient peu! Mais c'est à ses dépens que je suis devenue propriétaire d'Ulmenau, et j'éprouve une satisfaction réelle à le savoir dédommagé.

— D'une manière fort agréable, car il y gagne par-dessus le marché; une femme charmante, une certaine cousine Hélène.

— Une femme! Je ne crois pas cela, c'est absurde, s'écria Lora, d'un ton très décidé.

— C'est une clause du testament qui répond, paraît-il, à leurs désirs mutuels.

— Toute cette histoire n'a pas le sens commun; si une seule syllabe en était vraie, il me l'aurait écrit. Je l'ai souvent taquiné à propos de sa cousine Hélène, et je croirais volontiers qu'il l'aime secrètement. Si ce roman de mariage et d'héritage était véridique, j'en aurais été informée la première.

Elle avait débité cela avec une assurance infaillible et un sourire calme; mais lorsque, revenue chez elle, elle n'eut plus personne contre qui défendre son opinion, Mme de Lestrangle la partageant tout à fait, elle devint soucieuse et pesa le pour et le contre... Non; c'était impossible, elle allait d'ailleurs trouver une lettre qui lui donnerait la raison de ce long silence. A peine à Ulmenau, elle courut dans son cabinet de travail, à son bureau. Une lettre l'y attendait en effet; mais elle n'était pas de l'inspecteur, seulement du comte Pontiefski.

Elle déchira l'enveloppe, lut les premières lignes et la mit dans sa poche avec une exclamation d'impatience; puis elle resta longtemps à la fenêtre, regardant du côté de l'ouest où quelques nuages pourpres se balançaient encore; alors elle soupira, descendit au jardin, et gagna la forêt...

Elle avait l'habitude, à cette heure-là, de faire une promenade sur l'étang. Si cela eût dépendu d'elle, dans son zèle de conversion, elle aurait renoncé pour jamais à son canot comme à la fameuse cravache à pommeau d'argent; mais Ryssberg lui avait, en cela comme en tout le reste, donné la juste mesure, car il préconisait énergiquement tous les sports favorables à la santé.

Aujourd'hui, le petit canot flottait sans but et sans impulsion, sur le flot sombre; Lora était mal disposée et ne songeait pas à ce qu'elle faisait. Elle atteignait l'autre bord, lorsqu'un appel parti du bois la fit tressaillir; elle redressa la tête; son expression de mécontentement s'évanouit, et quelques vigoureux coups de rame firent toucher la barque au rivage. Un homme sortit aussitôt de l'ombre des arbres, et une voix connue et sympathique s'écria :

— J'avais bien calculé. Voulez-vous me prendre et m'épargner ce long détour?

— Si vous voulez.

— Ce consentement est hésitant... Qu'est-ce que le batelier réclame pour son passage?

— De la franchise et de la confiance.

— Oh! oh! depuis quand m'accuse-t-on de fausseté et de mensonges?

— Entrez dans le bateau. Je ne suis pas disposée à plaisanter.

— Vraiment! qu'est-il donc arrivé? demanda Hubert en acceptant son invitation. D'abord donnez-moi les rames. Bien; maintenant asseyez-vous gentiment en face de moi, et ôtez cet affreux capuchon de dentelles qui m'empêche de voir votre figure.

La rébellion longtemps assoupie relevait la tête. Lora serra étroitement sous son menton la pointe de dentelle blanche et répliqua :

— J'attends le prix du passage.

Hubert lui répondit, les yeux fixés sur l'eau, et d'une voix qui avait soudain perdu sa cordialité franche :

— Que dois-je vous confesser?

— Pourquoi êtes-vous resté si longtemps sans m'écrire?

— Mon oncle est mort il y a huit jours; je suis parti pour assister à ses derniers moments.

Lora tira la dentelle plus avant sur son front, pour cacher les larmes qui remplissaient ses yeux.

— Je n'aurais pas cru que vous puissiez décider... conclure... sans m'en faire part...

— Pardon, dit-il, visiblement ému, mais cette mort a été accompagnée d'émouvantes circonstances qui ne m'ont pas laissé le temps de respirer.

— Hélène? fit Lora, à demi-voix.

Ryssberg eut un mouvement brusque.

— D'où savez-vous! Et que savez-vous?

— Je vais vous le dire, répliqua-t-elle, rassemblant ses pensées, car un étrange malaise l'envahissait. On raconte, si j'ai bien compris, que votre oncle, par son testament, vous lègue toute sa fortune, à condition que vous épousiez Hélène.

— C'est inimaginable comme les nouvelles vont vite. Oui, le bruit public a dit la vérité,

Lora ne répondit rien, elle continua à le regarder avec cette même expression stupéfaite et blessée. Le canot n'avancait pas vite. A quoi bon? Un vent très léger, passant à travers les roseaux, apportait sur l'étang l'odeur des

sapins et effleurait doucement les tempes de Lora. Mais ni cette caresse suave, ni les premières notes du rossignol au fond des bois, n'attiraient son attention. Elle était pétrifiée; elle se demandait si elle rêvait.

Qu'advierait-il s'il épousait cette Hélène, à qui elle souhaitait d'ailleurs tout le bien possible, et s'il disparaissait à jamais de son horizon? Elle désirait de bon cœur le voir heureux, mais... Tant qu'elle avait joui de son amitié et de sa présence, elle s'était sentie satisfaite, protégée; elle n'avait rien réclamé de plus et ne s'était jamais représenté ce que pourrait être leur séparation. Il lui était devenu indispensable; elle avait éprouvé récemment qu'elle ne pouvait rester même quinze jours, sans avoir besoin de ses conseils, car l'impulsion de sa vie venait de lui. C'était cette singulière et souveraine influence qu'il avait exercée sur tant de personnes, plus singulière encore dans ce cas, puisqu'il avait trouvé le cœur de Lora occupé par un autre. Mais au temps de leurs luttes les plus violentes, elle n'avait jamais désiré rompre avec son tuteur. Leur amitié avait dès lors jeté racine, et était devenue à présent comme un grand arbre, à l'ombre duquel la jeune fille se sentait à l'abri. Confiante et assurée que son cœur était « bien mort », elle s'était abandonnée à cette affection, qui avait peu à peu créé entre eux l'harmonie absolue des âmes.

Lorsque Denis de Lestrange lui avait préféré Élisabeth, la blessure avait été profonde; mais cette épreuve n'entraînait aucun changement dans son existence, ni ses habitudes. Aujourd'hui, la perte de cet ami serait l'effondrement de sa vie tout entière! Elle savait bien qu'elle, si indépendante en apparence, et qui accomplissait tant de choses dans sa sphère d'action, ne pouvait rien sans celui à qui elle avait dit jadis : « Donnez-moi seulement les rênes, et je vous montrerai ce dont nous sommes capables. » Elle n'était capable de rien quand elle ne l'avait pas à son côté. A d'autres de donner au monde la preuve des facultés féminines! Elle aurait peut-être su montrer que la femme peut se suffire et suivre seule sa voie, mais elle avait trouvé plus doux et plus facile d'obéir.

Et puis encore! Elle avait commencé par le haïr, ensuite par le craindre, et enfin elle avait éprouvé pour lui l'attachement d'un enfant pour son maître. Jamais un mot de lui n'avait troublé la spontanéité naïve de ce sentiment; l'affection avait grandi, elle avait fini par s'enraciner pro-

fondément dans « ce cœur mort », et... Oui, c'était de l'amour! elle le sentait en ce moment où « le cœur mort » recommençait à battre avec la même impétuosité que jadis, dans sa folle adolescence, sur un certain vieil escalier de pierre.

Son effroi fut tel qu'elle se couvrit le visage de ses deux mains. Ryssberg l'avait observée en silence; tout d'un coup, il lui demanda :

— Eh bien, Lora, vos souhaits de bonheur? Je ne me serais jamais figuré qu'il pût m'arriver une chose aussi importante sans que vous... vous!... me disiez : « Je vous souhaite d'être heureux. »

— Serez-vous heureux? répéta-t-elle lentement.

— Je crois que je serai le plus heureux des hommes, Lora.

— Je le crois aussi, murmura-t-elle d'une voix étouffée et je me réjouis également de vous voir hériter d'une grande fortune.

— Et, n'oubliez pas, d'une charmante femme... c'est-à-dire, entre nous, elle est un peu difficile à vivre.

— Elle! cette blonde et douce Hélène!

— Elle n'est ni si douce ni si blonde que vous l'imaginez. Elle a en outre de grands défauts, elle est impitoyable.

— Je trouve, s'écria Lora, irritée, que vous dites bien du mal de votre fiancée; pourquoi l'épousez-vous?

— N'est-ce pas suffisamment expliqué par la clause du testament de mon oncle?

— Non... oui... mais la condition est-elle formelle? Vous perdriez cette grande fortune si...

— Si j'en épousais une autre? Naturellement. Je prends donc Hélène et l'argent, je renonce à ma carrière et je vais m'établir à Brême, où je me fais un trône de trois gros sacs d'écus, sur lequel je reste assis du matin au soir, occupé à fumer, car je deviens une espèce de nabab. Me voyez-vous dans ce rôle?

— Je ne comprends rien à vos sarcasmes, fit-elle, se détournant, et laissant sa main glisser dans l'eau.

Hubert lâcha une raîne, saisit cette main rebelle et la toucha de ses lèvres.

— La séparation nous sera un peu pénible à tous deux, dites, Lora?

— Il me semble que vous vous en réjouissez... et je compte faire de même, répondit-elle, avec hauteur, en retirant sa main.

— Laissez-moi voir un peu cette joie-là sur votre figure, insista-t-il, en riant.

Ce jeu cruel la poussait à bout.

— Oh! ce n'est pas vrai! s'écria-t-elle brusquement, tendant vers lui ses mains presque suppliantes; c'est un cauchemar! Ce brouillard du soir me trouble le cerveau. Vous partiriez... avec ce calme, cette indifférence! Et moi, qu'est-ce que je deviendrais?

— Je vous manquerais?

Elle ne répondit pas. La figure cachée dans ses deux mains, elle pleurait tout bas, elle pleurait amèrement.

Quelques minutes se passèrent; alors Hubert, d'une voix toute changée, dit, en étendant le bras pour l'attirer à lui.

— Venez ici, Lora.

Sans un mot, elle se leva et se réfugia à son côté. Il la fit asseoir près de lui, entoura de son bras ce corps tremblant, et lui demanda avec un sourire de triomphe auquel se mêlait une tendresse passionnée :

— Nous séparerons-nous maintenant?

Elle voulut se dégager, d'un mouvement si brusque que la barque faillit chavirer, mais elle resta prisonnière.

— Pardonnez-moi, chérie! Je vous ai bien tourmentée... c'était le seul moyen d'arriver à faire la lumière entre nous.

— Quelle lumière? demanda-t-elle, sans comprendre.

— Elle est tout entière dans votre mot. « Qu'est-ce que je deviendrai? » Je suis ici, Lora; je reste près de vous.

Elle comprit soudain; son orgueil se réveilla, aussi violent que jamais; sa dignité se sentit humiliée de s'être laissé prendre à ce piège. Elle s'était trahie!

— Monsieur!... — commença-t-elle. L'ancienne volonté sans frein vibrait dans sa voix; la colère étincelait dans son regard... Mais Hubert riait de tout son cœur, comme peut rire un homme profondément heureux.

— Où voulez-vous aller, Lora? Nous avons de l'eau tout autour de nous. Restez ici et soyez raisonnable... Après avoir servi cinq ans pour obtenir ma Rachel, sans qu'il lui soit venu une fois à l'esprit d'avoir un peu compassion de mes sentiments (n'avais-je pas raison de dire que ma future femme était impitoyable?), après cela, une petite vengeance m'était bien permise.

— Comment me serais-je doutée? dit-elle, avec un profond soupir.

— Je savais que parler n'aurait servi qu'à gâter les choses,

C'est pourquoi je n'ai rien dit! Aujourd'hui placé dans la situation difficile dont le monde a déjà connaissance, j'ai senti que c'était la crise décisive de ma vie, que je devais provoquer une explication. Mais, dites-le vous-même, comment fallait-il m'adresser à vous? Que m'auriez-vous répondu si je vous avais demandé à brûle-pourpoint : Voulez-vous être ma femme?

Elle se tut et baissa les yeux.

— Je le savais d'avance : « Mon cœur est mort... je ne puis aimer deux fois... passez votre chemin! »

— Eh bien, n'est-ce pas mal à moi?... Ne suis-je pas faible... changeante... ne sachant ce que je veux?...

— Parce que vous n'êtes pas morte d'un cœur brisé, mais que vous avez su guérir de votre affection méconnue. Non, ma chérie, jamais femme n'a donné les preuves d'un amour plus noble et plus sincère; moi-même, je ne voudrais pas arracher cette page du livre de votre vie!... Alors, demain, je puis écrire à Hélène... que j'épouse Lora?

— Pauvre Hélène!

— Elle n'est pas le moins du monde à plaindre, car certain jeune homme que je connais pourra faire alors valoir ses droits. Vous me permettez d'écrire que Lora est ma fiancée?

— Oui... mais... je me sens si confuse en face de vous! Je me croyais réellement incapable d'aimer encore, et maintenant je ne saurais plus que devenir, si mon ami et mon guide m'abandonnait.

— Jamais, tant qu'il vivra!

Sur la surface paisible de l'étang, le bateau glissait en laissant derrière lui une mince traînée lumineuse... au-dessus d'eux, le ciel commençait à s'étoiler, et tout autour régnait le calme profond, l'obscurité mystérieuse et odorante des grands bois. Ainsi, l'esquif de leurs vies entrait doucement dans le port.

FIN

La Mode Nationale

JOURNAUX -:- ALBUMS -:- PATRONS DÉCOUPÉS

LES PATRONS FAVORIS

Grands Patrons spéciaux de toutes les Nouveautés

Explications et plans sur chaque pochette. — En vente partout : **1 fr. 50** la pochette
Vêtements et Lingerie pour Dames, Hommes, Enfants, Layette

L'Album "LES PATRONS FAVORIS"

Modes de Paris pour Dames et Jeunes Filles

Le recueil le plus répandu publiant semestriellement 1.000 modèles de patrons
PRIX : **5 FR. AVEC UN PATRON GRATUIT**

LES ENFANTS (Les Patrons Favoris)

Recueil spécial et unique pour tout ce qui regarde l'enfance depuis la Layette jusqu'aux Jeunes Filles
PRIX : **5 FR. AVEC UN PATRON GRATUIT**

LA MODE NATIONALE

REVUE DES MODES ET DES PATRONS DE PARIS

Paraissant le 15 de chaque mois

Le seul journal offrant gratuitement dans chaque numéro : une gravure hors-texte en couleurs, un "Patron Favori" et un bon de 0 fr. 50 permettant cette réduction sur chaque patron commandé. Le numéro : 1 fr. 50.

ABONNEMENTS

Édition avec 1 Patron.

France et Colonies. 1 an : **18 fr.** 6 mois : **10 fr.**
Étranger tarif réduit — **25 fr.** — **13 fr.**

Édition avec 2 Patrons.

France et Colonies. 1 an : **30 fr.** 6 mois : **16 fr.**
Étranger tarif réduit — **36 fr.** — **20 fr.**

ALBUMS DE LUXE DE SAISON

LA JOIE des MODES de PARIS.
Tout ce qui se portera pour Dames et Enfants. Tirage en couleurs. Patron gratuit.

Album CHAPEAUX. Recueil des plus jolies créations des grandes Maisons de Modes de Paris.

ROBES (Tailleurs et Manteaux). Élégant album, tiré en couleurs, hors-texte, modèles alliant le chic à la simplicité.

TRAVESTIS (6 Albums en vente.)
Choix de magnifiques hors-texte en couleurs avec descriptions détaillées de chaque modèle présenté.

CHAQUE ALBUM : **10 FRANCS**

LA LINGERIE de PARIS. Tout ce qui se fait et peut se faire en Lingerie et Blouses. Indispensable aux Professionnelles et Amateurs.

ROBES plein Été. Recueil complet des hautes Élégances pour la mer, le château, les villes d'eaux.

CÉRÉMONIES de PARIS. Superbe album spécial aux Toilettes de mariées, cortège, théâtre, bals, du soir, etc.

MANTEAUX et ROBES SIMPLÉS. Tirage de luxe, d'un goût absolument sûr, paraissant chaque automne. 100 modèles.

PARIS, 94, rue d'Alésia (XIV^e) — Téléphone VAUGIRARD 14-25

R. C. Seine 53.996

NOS DESSINS
DÉCALQUABLES
EN COULEURS LAVABLES

SUR TOUS TISSUS CLAIRS

au moyen d'un simple FER CHAUD

constituent le plus Pratique et le plus Économique Procédé
de DÉCORATION INSTANTANÉE

INOUI

DOUZE COULEURS
avec un seul coup de fer chaud

250 MODÈLES

pour

ROBES, BLOUSES
LINGERIE, TABLIERS
GILETS, ÉVENTAILS
SACHETS, COUSSINS
ABAT-JOUR
CEINTURES, ÉCHARPES
STORES, BRISE-BISE
PLAFONNIERS
JOUETS, etc.

Chaque dessin, suivant la grandeur :
1 fr., 1 fr. 50, 2 fr., 2 fr. 25
3 fr. 50, 4 fr. et 5 fr.

UN RÊVE

Peindre sans savoir Peindre
Dessiner sans savoir Dessiner



N° 149 (6 x 8 cm.) — Prix 1 fr.

Adressez Commandes et Mandats
à M. le Directeur de LA MODE NATIONALE
94, Rue d'Alésia - PARIS (14^e). — Téléph. : Vaugirard 14.25